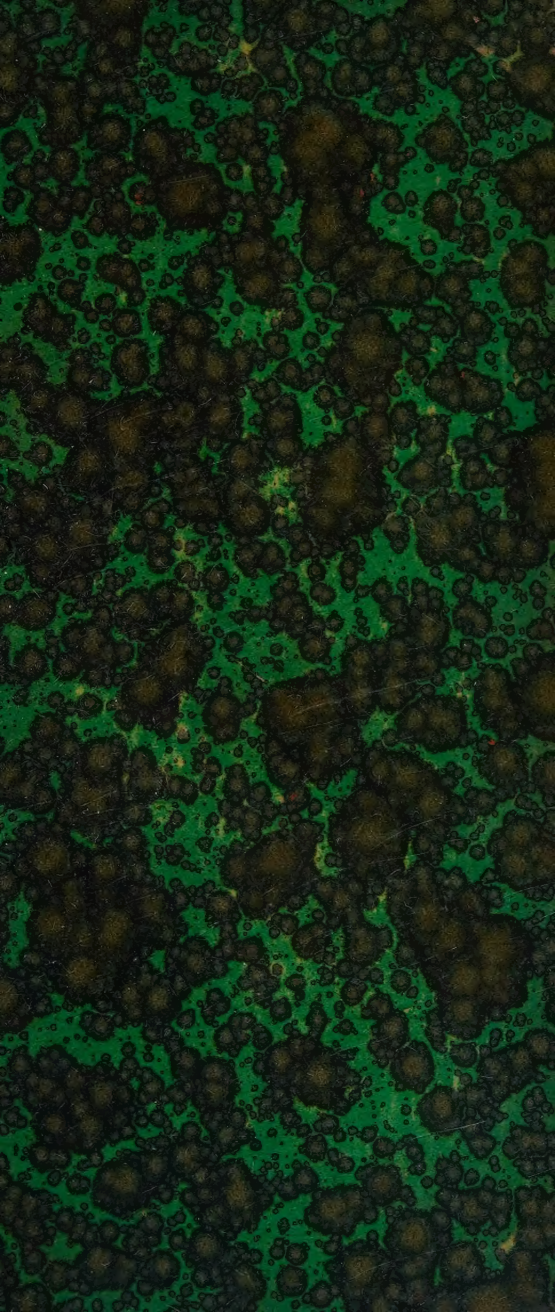






Marie-André DIEUX

== prêtre de l'Oratoire ==

CROISADE

POUR

L'UNITÉ DU MONDE CHRÉTIEN

Avec une Lettre-Préface de

Dom Lambert BEAUDUIN

Supérieur des Moines de l'Union



1926

J. DE GIGORD, ÉDITEUR

15, RUE CASSETTE

PARIS

CROISADE

pour

L'UNITÉ DU MONDE CHRÉTIEN

Marie-André DIEUX

prêtre de l'Oratoire,

CROISADE

pour

L'UNITÉ DU MONDE CHRÉTIEN

Avec une Lettre-Préface de

Dom Lambert BEAUDUIN

Supérieur des Moines de l'Union



1926

J. DE GIGORD, ÉDITEUR

15, RUE CASSETTE

PARIS

261.98
D568
88015

Propriété de J. DE GIGORD.

NIHIL OBSTAT :

Parisiis, die 6^a Januarii 1926.

J. COURCOUX,

sup. g^{lra} Orat.

IMPRIMATUR :

Parisiis, die 5^a martii 1926.

V. DUPIN.

v. g.

UNIVERSITY OF MICHIGAN
LIBRARY
ANN ARBOR, MICH.

AVERTISSEMENT

Ces quelques sermons ont été prêchés, en mai 1925, dans la chapelle des Lazaristes, rue de Sèvres, devant S. G. Mgr Chaptal, « l'évêque des étrangers », et durant la Neuvaine de prières instituée par Léon XIII pour obtenir l'unité du monde chrétien.

L'auditoire que le prédicateur trouve devant lui, en la circonstance, est assez complexe : aux prêtres et aux fidèles qui se réunissent pour prier se mêlent naturellement des orthodoxes, des anglicans et parfois des calvinistes.

C'est à la demande du vénéré abbé F. Portal, qui fut mon directeur, au temps de mes études, que ces instructions ont été composées et prêchées ; c'est sur son désir encore qu'après les avoir prononcées, je les ai rédigées en vue de les publier, dans la volonté de collaborer avec lui au beau travail chrétien de l'Union. Toutefois, persuadé que la parole écrite a d'autres exigences que la parole parlée, tout en conservant la simplicité du langage, j'ai remanié la forme pour supprimer les développements oratoires ; j'ai ajouté des notes et des indications bibliographiques afin d'être utile à ceux de mes confrères qui voudraient prêcher pour la même circonstance et redonner par là, à la Neuvaine de la Pentecôte, l'importance qu'elle eut un moment, selon le désir manifeste des Souverains Pontifes, dans la série de nos exercices spirituels.

Grâce au travail que le P. F. Portal m'a ainsi amené à faire, j'ai trouvé des lumières qui m'aident à voir plus clair dans certaines choses de notre temps ; j'ai compris aussi que cette question de l'Union s'impose à l'attention et au zèle des fidèles et des prêtres, et c'est pourquoi j'ai voulu, en tête de ces modestes pages, placer près de son nom mes remerciements.

M.-A. D.

LETTRE-PRÉFACE

Arnay (Belgique), Prieuré de l'Union des Eglises,

Mon Père,

Dans la lettre pontificale, par laquelle le Saint-Père Pie XI demande aux Moines bénédictins d'instituer des maisons qui se donneront tout spécialement à l'apostolat de l'Union, il leur fait un devoir, non seulement d'étudier eux-mêmes « afin de se rendre plus aptes à ce travail », mais de susciter, en Occident, « un courant plus intense de zèle et d'étude » pour le retour à l'unité du monde chrétien. Très sincèrement je crois répondre à cette pensée en vous félicitant de votre « Croisade » et en la recommandant chaudement au clergé et aux fidèles.

Elle répond à un besoin, je dirais presque, elle comble une lacune. Pour atteindre le but qu'on se propose, en effet, il ne suffit pas que des moines s'appliquent avec ferveur à l'étude des langues, de l'histoire, de la théologie, de la liturgie et de la psychologie des Eglises séparées, afin de dissiper des malentendus et de rapprocher les esprits ; il faut encore, parmi les nôtres, de véritables apôtres qui se fassent les missionnaires et les propagandistes de l'union et qui obtiennent des fidèles les prières et la

bonne volonté nécessaires ; il faut que l'œuvre apparaisse non pas comme l'entreprise exclusive de quelques savants, mais comme l'effort intellectuel, moral et spirituel de la Chrétienté tout entière.

C'est à quoi votre « Neuvaine » s'emploie excellemment. Elle porte la question de l'union des Eglises du terrain historique et théologique sur le terrain surnaturel et ascétique ; elle convoque chacun de nous à méditer sur sa conduite et à examiner sa conscience ; elle nous invite à prier et à agir ; et pour faire entrer cette préoccupation dans la vie chrétienne et dans la piété catholique, vous apportez une conviction et des raisons qui empêchent qu'on demeure indifférent, vous y montrez un souci de la vérité et de la charité qui doit être le ton indispensable en cet apostolat.

Pour conquérir plus sûrement les âmes, vous avez situé tout le problème dans le plan surnaturel et dans l'horizon de la mystique chrétienne ; vous avez vu la division de la Chrétienté en vous plaçant résolument en face de l'Eglise, considérée comme le Corps mystique du Christ. Et ce point de vue tout intérieur donne à toute la question une profondeur, une gravité, une atmosphère qui touche indiscutablement ce qu'il y a de plus pur et de plus religieux au fond des âmes.

Bien plus, vous avez montré que si la division n'atteint pas le Corps mystique dans son unité essentielle, du moins elle ternit l'éclat extérieur de l'Eglise visible et par là, vous avez fait voir les conséquences apologétiques de la désunion, qui rend plus difficile, aux âmes qui cherchent, la découverte de la vérité intégrale.

Vous vous êtes appliqué aussi, en utilisant les méthodes de la science sociale, à discerner, non seule-

ment les répercussions malheureuses de la division de la Chrétienté sur la vie des peuples, mais aussi les répercussions bonnes ou mauvaises de la vie des peuples sur la vie de l'Eglise et de la Chrétienté. Vous avez fait voir comment des coutumes et des institutions d'ordre social naturel peuvent réagir sur la société religieuse, favoriser et maintenir la division ou amener doucement mais puissamment à l'unité. Et ceci n'est pas la partie la moins intéressante et la moins suggestive de votre travail ; elle nous donne des lumières sur le passé, des directives pour le présent et nous apporte des raisons d'espérer pour l'avenir. Oui, il était juste et bon de mettre en ces sermons une note optimiste, ce qui est tout chrétien.

De tout cœur, mon Père, je souhaite que votre petit livre soit lu et compris, qu'il décide, parmi les fidèles, des âmes généreuses à prier et à se sanctifier pour l'Union, qu'il suscite parmi nos frères séparés, auxquels il ne faut plus cesser de songer désormais, cette sympathie sans laquelle nos efforts risqueraient d'être inutiles, qu'il entraîne enfin d'autres prêtres à vous imiter et à collaborer avec nous à cette œuvre de paix et de charité.

Docteur Lambert BEAUDUIN,

Moine de l'Union.

I

La volonté de l'Eglise

Quand un fils veut témoigner à sa mère son amour et sa reconnaissance, il ne se contente pas de paroles, mais tient à prouver ses sentiments par des actes : si un ordre juste lui est donné, il s'empresse d'obéir avec joie.

Saint Paul, terrassé sur le chemin de Damas, se montre d'abord « tremblant et saisi d'effroi », mais aussi plein d'un amour désireux de se traduire dans les faits : « Seigneur que voulez-vous que je fasse ? » (Actes IX, 6). Et toute sa vie désormais, sera une obéissance passionnée.

Quand saint Christophe, dont l'histoire merveilleuse semble symboliser la vie du vrai chrétien, eut réalisé en lui l'accord parfait de la nature et de la grâce, quand il eut mis sa force physique sous le gouvernement de l'âme et tout son être sous la conduite de la grâce, que fit-il ? Il alla trouver un moine — le représentant de l'Eglise dans la légende — et lui dit : « Que dois-je faire. » — « La charité. » Et saint Christophe, le vrai chrétien, le porte-Christ, à partir de ce jour, servit les pauvres par charité.

Ouvrons l'Evangile : « Ce n'est pas quiconque me dit : « Seigneur ! Seigneur ! qui entrera dans le royaume des cieux, mais c'est celui qui fait la volonté de mon Père qui est dans les cieux » (Mat. VII, 21), ou encore : « Si vous m'aimez, gardez mes commandements » (Jean XIV, 15).

Tirons la leçon de ces faits et de ces textes : qui aime sincèrement, ou sa mère ou son Dieu, leur obéit fidèlement. Or pour nous, l'Eglise n'est-elle pas une véritable mère ? Pour nous, la parole officielle de l'Eglise n'est-elle pas la parole même de Dieu, puisque, pour emprunter à Jeanne d'Arc sa formule : « L'Eglise et Notre-Seigneur Jésus-Christ, c'est tout un. »

Dès lors, que celui d'entre nous qui prétend aimer l'Eglise se juge aux faits. Oui ou non, obéissons-nous à ses commandements et à ses lois ?

Mais d'abord *l'Eglise nous a-t-elle donné des ordres* ? Ne nous aurait-elle pas laissés parfois dans l'ignorance de ses desseins et de nos devoirs ? N'y a-t-il pas, dans son histoire, des circonstances graves où la générosité et le zèle des chrétiens, ses enfants, seraient demeurés sans direction et sans emploi ?

Examinons de près cette question, dans le problème si important du retour du monde chrétien à l'unité. Catholiques du xx^e siècle pouvons-nous nous plaindre de ne pas savoir ce que nous avons à faire ?

Certainement non, car il est impossible de ne pas reconnaître que l'Eglise a manifesté, clairement et à maintes reprises, ses désirs et ses volontés.

Considérons les prières officielles et coutumières, tout particulièrement le canon de la messe et les Oraisons du Vendredi-Saint : « Daigne, Seigneur, selon ta volonté, pacifier et unir ton Eglise, sur toute la surface de la terre... » « Dieu tout-puissant, toi qui sauves tous les hommes et ne veux voir périr personne... touche les cœurs de ceux qui errent, afin qu'ils reviennent à l'unité de ta vérité.. »

L'intention n'est-elle pas nettement exprimée ? L'Eglise ne désire-t-elle pas nous voir prier avec elle pour le retour de tous à l'unité ?

Dans les derniers temps, le monde a entendu la grande voix de Léon XIII. Il convient de relire la lettre fameuse aux Anglais, du 14 avril 1895, dans laquelle il demande aux chrétiens, « avec instance » de « travailler » par tous les moyens, et d'abord par la prière au rapprochement des Eglises séparées. Il nous faut méditer les deux lettres encycliques du 5 mai 1895 et du 9 mai 1897, écrites après les premiers pourparlers pour le retour de l'Eglise d'Angleterre à l'unité. Le Pape reconnaît que dans une telle entreprise où la gloire et l'intérêt de toute l'Eglise sont engagés, la collaboration de toute l'Eglise est nécessaire. Il convoque la famille entière à une neuvaine de prières : « Aujourd'hui que Nous voyons s'approcher le terme de Notre vie, Nous éprouvons, plus vivement que jamais, le désir de recommander à l'Esprit-Saint qui est Amour vivifiant, l'œuvre de Notre Apostolat, telle que nous l'avons conduite jusqu'ici, afin que cet esprit la rende féconde et en fasse mûrir les fruits... Nous décrétons donc et Nous ordonnons que, dans tout le monde Catholique, cette année et toutes celles qui suivront, une Neuvaine soit faite avant la Pentecôte dans toutes les églises paroissiales et, si l'Ordinaire le juge utile, dans les autres églises et sanctuaires... » Pour marquer davantage sa volonté et pour encourager les fidèles, le Saint-Père ajoute : « outre les grâces particulières que tous les fidèles qui auront répondu de bon cœur à Notre exhortation obtiendront de Dieu pour prix de leur zèle et de leur amour fraternel, il Nous plaît de puiser largement dans le trésor de l'Eglise pour y ajouter la récompense des saintes indulgences... »

Nous savons d'autre part que les glorieux successeurs de Léon XIII, Pie X, Benoît XV et Pie XI ont approuvé et confirmé toutes ces décisions. Que voulons-nous de plus net (2) ?

Des exemples qui nous entraînent ? Soit ! Mettons donc en lumière la conduite des vrais disciples, afin de voir comment ils ont répondu pratiquement à l'appel du Chef, et afin, surtout, de les prendre pour modèles.

Dans tous les siècles chrétiens on a connu des apôtres et des martyrs de l'unité. Mais depuis la Réforme surtout, tous les Saints, peut-on dire, ont prié, parlé, lutté, par des moyens différents mais avec une égale ardeur, pour le rapprochement et l'union. Particulièrement notre terre de France, toujours féconde en âmes généreuses, a vu les efforts de saint François de Sales, de saint Vincent de Paul, de M. Olier et du cardinal de Bérulle, tandis qu'en Italie, saint Paul de la Croix, fondait l'ordre des Passionnistes, avec la mission spéciale de travailler à « la conversion de l'Angleterre. »

Précisément, ne peut-on pas affirmer que le rapprochement de l'Eglise Anglicane et de l'Eglise Romaine a été, pour le monde religieux, une des grandes préoccupations du XIX^e siècle ?

Les malheurs de la France et la Révolution avaient jeté sur la terre étrangère, avec les émigrés et les exilés, un grand nombre de prêtres catholiques. Beaucoup reçurent à Londres même une hospitalité généreuse qui toucha d'autant plus les cœurs qu'elle était plus nécessaire. Notons, en passant, pour nous qui avons ouvert largement nos frontières à tant de fils malheureux de l'Eglise Russe, que la charité fut à l'origine d'un grand mouvement vers l'unité et la

pleine Vérité. Des amitiés se nouèrent, des malentendus se dissipèrent, des conversions furent décidées. De là sort tout à coup un nouveau Pierre l'Ermite : Ignace Spencer. A partir de 1838 jusqu'à sa mort, en 1864, cet homme à l'âme ardente et tenace, parcourt presque toute l'Europe, l'Angleterre, l'Irlande, la Belgique, la France, l'Allemagne, l'Italie ; il va trouver princes, ministres, cardinaux, le Pape lui-même ; s'adresse aux curés dont plusieurs comme le P. Pététot, les abbés Bourgoïn, de Saint-Augustin, et Dégenettes, de Notre-Dame des Victoires, se font avec lui les apôtres de l'œuvre nouvelle ; il se présente aux Lazaristes et chez les Pères Jésuites, et les Supérieurs d'Ordre entraînent avec lui leurs communautés. Mgr de Quélen, le cardinal Giraud, archevêque de Cambrai, font écho à sa parole, et bientôt de toute la France, après une véritable croisade, s'élève une unanime et ardente prière pour le retour à l'unité de nos frères séparés.

Plus tard, après 1889, le mouvement reprit un élan nouveau sous une forme un peu différente où l'étude se mêlait à la prière, grâce à l'initiative de deux hommes, d'un fils de saint Vincent de Paul (M. l'abbé F. Portal) et de Lord Halifax. A leur tour ils partirent en croisade, visitent la France et l'Angleterre, sont reçus par le Pape Léon XIII, encouragés par des cardinaux, des évêques et des prêtres, et les plus anciens parmi nous, se souviennent encore de cette belle campagne, entreprise dans la foi, l'espérance et la charité.

Regardons vers nous, maintenant, où sont nos actes ? Faisons un examen de conscience, mais vrai, sincère, tout en demeurant dans la charité.

N'avons-nous pas le sentiment que, depuis cette

belle campagne, il y a eu armistice, que la croisade a été abandonnée ? que tout ce zèle généreux s'est évanoui ? que les beaux croisés d'hier sont rentrés en leurs manoirs et se reposent des fatigues de la bataille en devisant sur le passé et sur l'avenir.

N'a-t-on pas oublié le but et la portée de la neu-vaine prescrite par Léon XIII ? N'est-elle pas tombée en désuétude ici où là et n'a-t-on pas cessé de prier en commun et officiellement, pour le retour de tous à l'unité ?

N'avons-nous pas l'impression que nos soucis sont allés ailleurs ? A juste titre, nous nous sommes occupés des œuvres économiques et charitables qui sollicitent le zèle catholique ; mais ne l'avons-nous pas fait trop exclusivement en perdant de vue les grandes œuvres de portée universelle dans l'Eglise ? Et puis on s'est lancé à fond dans les controverses et l'on a cherché plus volontiers des hérétiques à pourfendre parmi nos frères séparés que des frères à reconquérir.

N'est-ce pas un fait qui s'impose à l'observation ? Quelles en sont les causes ? Est-ce l'amour du changement, la réaction naturelle d'une génération contre la précédente ? Est-ce la fatigue ? Est-ce la recherche de la quiétude et de la sécurité ? Est-ce la crainte des attaques et des compromissions ? Sont-ce simplement les nécessités toujours nouvelles et impérieuses de l'apostolat ? Réellement je ne sais pas, et je laisse à chacun le soin — s'il le trouve bon — de chercher et de répondre.

Je constate le fait et devant ce fait, j'invite chacun à réfléchir. Nous savons qu'il y a deux grands Commandements : « Tu aimeras ton Dieu de tout ton

cœur, de toute ton âme et de tout ton esprit ; tu aimeras ton prochain comme toi-même » (Mat. XXII. 37. Marc. XII. 31.) et que le second est semblable au premier ; Notre-Seigneur évite avec soin de les séparer et de déclarer l'un plus grand que l'autre. Nous savons encore qu'il y a dans l'Eglise deux fonctions essentielles, d'une part la prière et le culte, c'est-à-dire la piété envers Dieu, d'autre part la charité et l'apostolat, c'est-à-dire la piété à l'égard du prochain ; nous savons que l'Eglise distingue nettement mais ne sépare jamais absolument la gloire de Dieu et le salut des âmes, la vie active et la vie contemplative.

Or, je me demande si nous, par mégarde, nous n'avons pas séparé parfois, ces deux choses que Dieu a voulu unies, si nous ne nous sommes pas contentés de prendre « la meilleure part » ; je me demande si nous ne sommes pas trop enclins à considérer l'Eglise de Dieu comme notre Eglise, comme une chapelle pieuse et tranquille où l'on se réunit entre chrétiens choisis, entre âmes d'élite et privilégiées ; je me demande si nous n'aurions pas délaissé tout un côté de la piété, je veux dire la charité, le second commandement, celui d'aimer les âmes, de les conquérir à la vérité, ou plus exactement à Jésus-Christ et à Dieu ?

On connaît ce trait de la vie de saint Vincent de Paul : « Mis en rapport par M. de Bérulle avec l'abbé de Saint-Cyran, Vincent de Paul lui reproche de vivre dans la solitude et d'être inutile aux hommes. Saint-Cyran répond : « Il ne me semble pas que servir Dieu en secret et adorer sa vérité et sa bonté dans le silence soient mener une vie inutile. » — « Et cependant, s'écrie saint Vincent de Paul avec viva-

cité — car pour lui la société des chrétiens forme le corps mystique de Jésus-Christ — le pauvre peuple des champs meurt de faim et se damne ! » (Vie de Saint-Cyran par Lancelot II. P. 94, cité par Calvet dans la *Revue Catholique des Eglises*, I. P. 311).

Parlons-nous à nous-mêmes avec la même franchise et la même charité. Oui, tandis que nous philosophons, que nous argumentons les uns contre les autres jusqu'à nous diviser, tandis que nous chantons et vocalisons jusqu'à ne plus entendre les disputes de la rue, tandis que nous organisons des manifestations solennelles et grandioses de la piété des fidèles jusqu'à oublier la multitude de ceux qui se réunissent ailleurs, n'y a-t-il pas, à la porte de l'Eglise, deux cent cinquante millions de chrétiens non catholiques ? N'y a-t-il pas neuf cent millions d'hommes qui ne connaissent pas le Christ ? N'y a-t-il pas des âmes innombrables qui, elles aussi, meurent de faim, parce qu'elles n'ont pas la vérité, parce qu'elles n'ont pas toute la vérité ?

Ah ! certes, on peut toujours, pour ne rien faire, multiplier les objections et montrer, à juste titre, bien d'autres labeurs qui nous appellent : difficultés d'ordre économique qui nous contraignent à lutter pour le pain quotidien et pour la vie ; problèmes angossants d'ordre national et social qui nous forcent à lutter pour la paix et la sécurité ; persécutions religieuses aussi qui nous obligent à lutter pour le droit commun et pour la liberté.

C'est vrai, il ne faut nier aucune de ces difficultés, ni repousser aucun de ces devoirs ; je dis seulement que ces obligations ne nous dispensent pas des autres dont nous parlons, que notre vie actuelle est plus compliquée et notre devoir plus difficile, puisqu'à des soucis qui nous prennent déjà tout entiers,

il nous faut encore ajouter l'apostolat et la conquête des âmes.

Bien plus, je dis que l'effort dépensé au service de la Vérité n'est pas perdu pour le monde. Pour restaurer et maintenir la paix entre les classes comme entre les peuples, les forces religieuses sont loin d'être inutiles. L'aide des chrétiens en particulier sera d'autant plus sensible et efficace que leur religion sera plus vraie et leur nombre plus grand. Si parfois, à l'heure présente, nous nous sentons comme débordés par les puissances du mal, il convient de remarquer que la Chrétienté, étant divisée, n'agit pas, ne peut pas agir, avec toute sa force et toute sa bienfaisance, qu'il y a pour une part, carence des forces spirituelles, oui, mais par suite de notre tiédeur et de notre division. *Travailler au progrès de l'Eglise et de la Vérité dans la Chrétienté, c'est encore indirectement, mais très efficacement, travailler à la paix entre les hommes et à la prospérité de ce monde, comme c'est collaborer manifestement à la gloire de Dieu.*

Au Concile de Clermont, en 1095, le Pape Urbain II fit appel, pour courir à la conquête de la Palestine, à tous les hommes généreux ; toute la Chrétienté partit enthousiaste au cri de « Dieu le veut » pour la Croisade et la délivrance du Saint-Sépulcre.

De nos jours également, un Pape, un noble et grand vieillard, Léon XIII, s'est levé pour parler à la chrétienté tout entière. Il a remercié Dieu d'avoir vécu assez pour encourager et bénir les débuts de la nouvelle Croisade. Il a regardé bien au-dessus de nos intérêts matériels, au-dessus de nos querelles de classes et de peuples ; il a vu la grande patrie des

âmes, le bien essentiel et éternel de l'humanité ; il a vu, dans un regard profond, embrassant à la fois le passé, le présent et l'avenir, la grande douleur de la Chrétienté divisée, les pertes immenses que cette division a causées à l'Eglise et aux sociétés ; il a vu la misère de nos frères séparés, il a entendu la grande prière du Christ pour l'unité, il a compris que les temps étaient venus de se mettre à l'œuvre, et lui aussi, il a crié à tous : « Dieu le veut ! Dieu le veut. »

Certes, il ne s'agit plus de conquérir et de délivrer le sépulcre du Sauveur ; l'enjeu est plus grand encore. Il s'agit de conquérir, par la charité, des milliers d'âmes vivantes mais qui sommeillent en leur tombeau ; il s'agit d'en soulever doucement la pierre, d'y laisser entrer la pleine lumière du jour, afin que les âmes s'éveillent et montent d'elles-mêmes vers l'entière Vérité.

« Si les Catholiques, dit Léon XIII, considèrent la question consciencieusement et religieusement, comme il convient, ils sentiront certainement s'allumer en eux la flamme puissante d'une charité supérieure, de cette charité qui ne refuse aucun travail pour Dieu, et qui fait tout tenter à des chrétiens pour le salut de leurs frères. Il en résultera, conformément à notre vif désir, que tous s'uniront à Nous avec zèle, non seulement par leur confiance en une heureuse issue de nos projets, mais encore par le haut concours qu'ils pourront Nous donner, celui surtout qui découle d'humbles et pieuses prières. »

En ces jours mémorables qui vont de l'Ascension à la Pentecôte, dont la liturgie nous rappelle si fortement les temps où l'Eglise fut fondée, *une* dans l'Amour et dans l'Esprit, ne saurons-nous pas nous

arracher un instant à nos travaux et nos soucis, nous réunir comme des frères, nous, catholiques, dans l'unité de la Vérité ? Quelques frères des Eglises séparées ne se joindront-ils pas à nous, occasionnellement, afin de prier avec nous, dans l'unité de la charité ? Ne tenterons-nous pas ainsi, ne fut-ce qu'un moment, de réaliser la pensée de Jésus et la volonté de l'Eglise, en attendant de voir un jour, pour tous les fils du Christ : « *Unum ovile, et unus pastor* », un seul bercaïl et un seul Pasteur ?

NOTES

(1) *Extrait du discours prononcé par l'archevêque anglican d'York au congrès de Norwich, en Octobre 1895, après la lettre de Léon XIII aux Anglais.*

... « De toutes parts nous n'entendons qu'un cri pour réclamer l'unité. Une voix partie de Rome et inspirée par le même désir, s'est fait entendre à nous dans cette lettre mémorable que le Pape adressait naguère au peuple anglais. Sous bien des rapports cette lettre est remarquable et, dans un certain sens, elle est vraiment unique. D'un bout à l'autre c'est le même esprit d'amour paternel qui se fait sentir, attestant les continuels efforts d'un vénérable prélat pour amener les diverses branches de l'Eglise catholique dans la paix et l'unité. Une telle lettre sera bien accueillie, quelle que soit sa valeur actuelle au point de vue pratique ou quelles que puissent être ses conséquences dans l'avenir. La recevoir avec dédain ou sans y répondre serait indigne d'un peuple chrétien. Et ce ne serait surtout pas assez de notre part que de répéter ce qui a été si souvent dit et redit, à savoir que, dans les circonstances présentes, la réunion est impossible ; là-dessus sans doute il n'est personne qui n'acquiesce à cette opinion. Elle reçoit à la fois dans l'Eglise l'assentiment discret des hommes d'étude, et celui plus violent de la multitude. Mais nous ne devons pas nous contenter d'un « non possumus » et encore moins d'un non volumus. » Ce n'est pas assez de s'asseoir silen-

cieux les mains jointes, même si elles sont jointes pour prier. Nous ne pouvons oublier que le vénérable prélat qui s'est ainsi adressé au peuple d'Angleterre est le Pontife et le chef d'une des branches les plus anciennes et certainement les plus largement répandues parmi celles qui composent l'Eglise universelle ; le chef d'une Eglise qui a produit des multitudes de saints et une glorieuse armée de martyrs ; d'une Eglise qui nous a légué un vaste trésor de théologie ; d'une Eglise enfin, vers laquelle dans les siècles passés, au temps de notre faiblesse et de notre adversité, nous fûmes redevables d'un précieux et cordial secours. »

Revue Anglo-Romaine, II. p. 467.

(2) *La grande pensée de Pie IX (Discours du cardinal Mercier à la semaine pour l'union des Eglises).*

... « Voici que notre Saint-Père le Pape Pie IX proclame que l'œuvre par excellence de son Pontificat doit être l'union à l'Eglise de Rome de nos frères chrétiens qui s'en sont séparés. Parmi les intentions dictées à la catholicité pour l'Année Sainte, Il a mis en les soulignant, ses augustes espérances de voir revenir au bercail ceux qui, visiblement, n'y appartiennent plus.

Lors du troisième centenaire du martyre de saint Josaphat, Il adressa au monde, aux dissidents et à tous les fidèles un pressant appel à l'unité. (*Enc. Ecclesiam Dei*. Déc. 1923. Act. Ap. Vol. XV. 4, 12).

Dans son allocution consistoriale du 24 mars 1924, où de façon discrète mais ferme il a si puissamment encouragé nos chères « conversations de Malines », le Souverain Pontife reporte sa pensée vers les Eglises d'Orient et la précise :

« Du côté des Orientaux, dit-il, et du côté des catholiques d'Occident, il y a des causes nombreuses d'incompréhension mutuelle ; il faut s'appliquer à faire tomber les préjugés, à dissiper les fausses conceptions doctrinales, les erreurs historiques qui embarrassent l'œuvre de réconciliation. » Celle-ci, dit le Saint-Père, ne peut être tentée avec un espoir fondé de succès, qu'à une triple condition : chez nous, il faut que l'on se défasse des erreurs courantes, accumulées au cours des siècles, au sujet des croyances et des institutions des Eglises d'Orient ; il faut que les Orientaux, de leur côté, s'appliquent à considérer plus à fond l'identité de foi de

leurs Pères avec celle des Pères latins ; il faut, enfin que, de part et d'autre, des échanges de pensées aient lieu dans un esprit de charité fraternelle. » (Alloc. Cons. 18. XII. 1924).

A l'occasion du centenaire du Concile de Nicée, le Saint-Père dans une lettre au Cardinal Tacci, en date du 5 avril 1925, renouvelle son exhortation et invite les hommes spécialement au courant de l'histoire et de la liturgie des Eglises Orientales à éclairer par leurs publications et par des conférences l'opinion publique. Dans son allocution consistoriale du 18 Déc. 1924, il demande même que dans les universités et dans les séminaires latins, on accorde désormais une place à la doctrine des Orientaux et aux diverses sciences sacrées qui s'y rattachent. » (Voir le XX^e siècle du 26 sept. 1925).

BIBLIOGRAPHIE

Le problème catholique de l'Union des Eglises, par l'abbé Jean Calvet (de Gigord, 1924).

L'Unité de l'Eglise, par l'abbé Ch. Quénet (de Gigord, 1924).

Une œuvre monastique pour l'Union des Eglises, fascicule paru en 1925, à l'abbaye du Mont-César, Louvain (Belgique).

Une croisade de prières et le mouvement d'Oxford, par l'abbé F. Portal. Brochure. *Revue des Jeunes*, 1925.

Documentation catholique (Bonne Presse, 5, rue Bayard).

Articles de M. l'abbé J. Wadoux, sur l'Eglise anglicane et sa crise actuelle.

Année 1924, Nos 251-260.

Année 1925. Nos 279-284-290-298-299-304.

Dictionnaire apologétique (Beauchesne). Fascicules XX et XXI : La Réforme.

II

La chrétienté démembrée

Dans une famille très unie, un enfant, à la suite d'un désaccord très violent, s'est exclu lui-même et exilé, en maudissant toute la maisonnée. Ne devine-t-on pas la peine de ceux qui restent ?

Qu'ils passent devant sa place coutumière, qu'ils touchent un objet lui ayant appartenu, qu'on prononce seulement son nom, à chaque fois, c'est un choc douloureux au cœur de chacun, c'est toute la famille qui souffre à cause de l'enfant séparé.

Que les « anciens » de France, se rappellent « l'année terrible », la perte de l'Alsace et de la Lorraine. Chaque citoyen n'a-t-il pas souffert personnellement de cet arrachement ? Au temps déjà lointain où nous n'étions encore que des écoliers, ne nous est-il pas arrivé souvent, dans la classe lumineuse, de regarder fixement la grande carte rose pendue à la muraille, d'être fascinés par la vue de cette tache sombre qui représentait les départements annexés et d'en souffrir réellement ?

Eh bien, l'Eglise n'est-elle pas notre grande famille et n'a-t-elle pas perdu une multitude d'enfants qui ont abandonné la vieille maison ? N'est-elle pas une ample patrie dépouillée, elle aussi, de belles et populeuses provinces, de l'« Ile des Saints » et de la « Sainte Russie » ? Depuis la Réforme, l'Eglise

n'est-elle pas blessée et la blessure ne demeure-t-elle pas toujours saignante et douloureuse ?

Soyons francs avec nous-mêmes. Catholiques d'aujourd'hui, souffrons-nous de cette blessure et de ces séparations, oui ou non ? En souffrons-nous réellement, sensiblement, personnellement ? Que chacun s'examine !... Avons-nous le sentiment affreux, insupportable d'avoir perdu des frères, des membres de notre corps, une moitié de notre cœur ? — Au contraire, ne sommes-nous pas habitués au fait que nous avons trouvé, devant nous, en naissant ? Cet état anormal, douloureux, criant, ne nous apparaît-il pas comme une situation régulière et définitive ? Ne sommes-nous pas accoutumés à cette atrocité comme on se fait à ses cicatrices, à ses infirmités, à ses deuils ? Oui ou non, vivons-nous en paix ou dans le tourment, alors que persiste la grande déchirure ? N'avons-nous pas oublié, n'avons-nous pas cessé de souffrir, n'avons-nous pas cessé de prier ?

Oui, avouons-le humblement. Mais alors, *faisons, avec sincérité, une bonne méditation historique, tâchons de reconstituer et de revoir la chrétienté d'avant la fin du xv^e siècle ; réalisons ce qui était afin de bien comprendre ce qui est, repensons lentement les gloires du passé afin de sentir plus vivement les misères du présent.*

Avant la Réforme, si l'on ne considère que l'Europe occidentale, on peut dire qu'il y eut là un temps où *la Chrétienté vivait et croissait dans l'Unité*. Sans doute l'Eglise connut toujours les schismes et les hérésies ; Mahomet avait ravi les Lieux-Saints et l'Afrique chrétienne dans une razzia terrible ; le schisme grec avait fait une cassure formidable entre

l'Orient et l'Occident. Mais quand même, que l'Eglise était belle au temps où les peuples d'Europe, où les races les plus en avant formaient une Chrétienté unie ! Que l'Eglise était belle, quand de l'Italie à l'Ecosse, de l'Allemagne à l'Espagne, toutes les âmes chrétiennes croyaient à la même doctrine, pratiquaient la même morale et formaient une seule âme ! Que l'Eglise était belle, quand toute la famille était réunie autour du Pape — du Saint-Père — dans la soumission et l'amour !

Que l'Eglise était belle, quand cette splendide unité s'alliait à la plus riche variété de races et de tempéraments ! Latins, Celtes, Germains, Anglo-Saxons, peuples idéalistes et peuples réalistes, races communautaires et races particularistes, tous les caractères et toutes les natures coexistaient à l'aise dans l'Eglise Catholique. La variété se manifestait de mille façons heureuses ; parmi les seize dominicains qui suivirent saint Dominique à ses débuts, on comptait des religieux venus de tous les points de l'Europe et l'Ordre des Frères Prêcheurs était déjà « une Internationale » de la foi et de la charité (1) ; diversité encore dans les liturgies et les rites des « Eglises particulières », légitimement fières de leurs traditions et de leurs droits reconnus ; chaque peuple possédait son université qui faisait école, et dans chaque université « les quatre nations » étaient représentées ; chaque école avait sa manière, ses maîtres, ses tendances ; on était thomiste ici, scotiste ailleurs ; on était catholique partout. Aussi, quand on voulait connaître pleinement ce qui s'enseignait dans l'Eglise, il ne suffisait pas alors de s'asseoir à la chaire du premier théologien venu, il fallait nécessairement faire son tour d'Eu-

rope et fréquenter les grandes écoles de la Chrétienté.

Qu'on réfléchisse aux répercussions bienfaisantes de l'unité sur la variété et de la variété sur l'unité.

— Chaque race, chaque tempérament, en un mot chaque particularisme individuel ou collectif trouvant sa place dans cette immense société, les goûts et les préférences se manifestant amplement dans tout ce qui est laissé au choix et à la libre discussion des hommes, alors naissaient naturellement des divergences légitimes, et tous les enfants rivalisaient de zèle et d'activité. — Mais d'autre part, l'unité de doctrine et l'unité du gouvernement imprimant à toute cette activité une unité de but et d'action, empêchaient les séparatismes et les luttes, maintenaient la direction une et orthodoxe, accentuaient la cohésion, coordonnaient et multipliaient les forces. — Finalement, la rencontre des particularismes dans l'unité de foi et dans la charité faisait l'émulation, l'émulation produisait la fécondité, la fécondité engendrait l'expansion et le progrès ; partout bourgeonnait, éclatait la vitalité chrétienne.

N'est-ce pas le temps incomparable où thomistes, scotistes, augustinien s'égalent, se surpassent par la science et la vertu ? où les théologies s'organisent, où les cathédrales s'élèvent ? où les Ordres religieux naissent et se multiplient ? où l'on compte jusqu'à deux cent mille franciscains ? N'est-ce pas un temps fécond que celui où les âmes, gonflées de savoir et de charité, brûlent du désir de s'ouvrir, de conquérir et de s'épandre ? L'esprit d'apostolat et des missions les saisit, les soulève, et emporte au loin les hommes. Christophe Colomb, après avoir prié et communie, rêve d'aller porter la foi sur des

terres inconnues et, par surcroît, découvre l'Amérique. Vasco de Gama coud la Croix sur sa tunique et cherchant des routes nouvelles pour le Christ, contourne enfin le Cap de Bonne-Espérance. Vraiment les conquêtes de cette riche époque n'ont-elles pas laissé derrière elles des réalités qui sont encore des consolations et des espoirs pour nos tristesses d'aujourd'hui ?...

La Chrétienté, c'était, indiscutablement, une vaste ruche au travail, une ruche bourdonnante d'activité où chaque groupe d'abeilles, accomplissant sa besogne particulière à sa place et suivant sa fonction, contribuait dans l'ordre et efficacement au bien-être et à la splendeur du tout. C'était une ample fédération des races occidentales qui s'élaborait dans les âmes d'abord, par l'unité de vie spirituelle. L'unité réalisée dans les esprits et dans les cœurs, par la foi et par la charité, rapprochait les peuples sans les confondre ; la variété dans l'unité engendrait l'action concertée, une et multiple, l'équilibre et l'harmonie ; peu à peu l'Europe se réalisait, sans tuer les peuples, dans l'Eglise maternelle. L'Eglise, œuvre de Dieu, apparaissait plus visible et plus belle, avec un rejaillissement bienfaisant dans l'ordre temporel, pour le bonheur des hommes ; c'était « la variété des dons dans l'unité de l'Esprit » que présentait saint Paul, la visible réalisation du « Corps mystique » avec tout ce que Dieu y ajoute pour la terre par surcroît ; c'était l'Eglise catholique !

Mais voici la réforme, hélas, non pas telle qu'elle aurait dû se faire, mais telle qu'elle s'est passée ; non pas dans la pénitence, la prière et la charité, mais dans la lutte et dans le péché. Tout de suite on pense aux culpabilités, à cette continuelle misère

des hommes qui ont toujours assez de sagesse pour entrevoir les réformes, et pas assez de vertu pour les réaliser, assez d'intelligence pour deviner les évolutions à faire et pas assez de détachement pour éviter les révolutions. Arrêtons-nous sur cette pente ; ne cherchons pas à juger. Des coupables, il est probable qu'il y en eut partout, en deçà et en deçà, en haut et en bas. Ne maudissons personne, mais soyons bons pour tous ; cherchons l'utile d'abord, et l'utile pour nous, présentement, c'est, constatant ce qui s'est fait, ayant compté les blessures et les pertes, voir, tâter, palper les néfastes résultats de la division afin de mieux souffrir pour mieux prier et mieux servir (2).

Ce fut un morcellement, un démembrement, un écartèlement de la Chrétienté. Tour à tour, l'Allemagne, la Suisse, la Bohême, la Prusse, la Livonie, la Courlande, les Pays-Bas, l'Angleterre, l'Ecosse, le Danemark, les pays Scandinaves, se détachant de Rome. Le mal parti d'un point s'étend sur tout le corps, ce qui suppose un état général mauvais ; c'est comme une plaie qui va élargissant sans cesse le cercle rouge de ses chairs à vif ; la belle chrétienté du Moyen Age s'effrite ; ce n'est plus la robe sans couture, mais une robe faite de pièces et de morceaux ; c'est une mosaïque où l'on ne reconnaît plus le dessin primitif ; la belle image qui manifestait si visiblement le « Corps mystique » est déchirée. A partir de maintenant, le chrétien épris du Christ vivant, qui ouvre son Histoire de l'Eglise pour suivre le beau développement du « Corps mystique », trouve à chaque page des faits qui l'étonnent. Désormais, hélas, il rencontre dans son Manuel trois chapitres qui se suivent mais qui se heur-

tent, qui hurlent d'exister séparément ; à l'histoire de l'Eglise romaine et de l'Eglise orthodoxe s'ajoute maintenant l'histoire de l'Eglise protestante ! Quelle misère ! Quelle contradiction dans les mots et dans les choses ! Ah ! quand donc les écoliers de l'avenir n'auront-ils à apprendre que l'unique et belle histoire de l'Eglise de Jésus-Christ ?

La Réforme apparaît plus comme une révolte que comme un mouvement strictement et essentiellement spirituel. La science sociale établit que les chrétiens d'alors ont commis une même faute et que ceux d'aujourd'hui sont encore près de la recommencer souvent. Nous oublions l'enseignement du Maître : distinguer ce qui est à César de ce qui est à Dieu. Nous avons plus l'amour de la race, de la nation, de la classe, de nous-mêmes que du Christ. Nous recouvrons le Christ des belles draperies de notre égoïsme individuel ou collectif que nous ne voulons pas dépouiller. Loin de prendre un soin jaloux à distinguer nettement dans l'Eglise, dans l'œuvre de Dieu, ce qui est de Lui et ce qui est de nous, le Divin et l'humain, l'essentiel et l'accidentel, nous confondons volontiers ce qui est éternel avec ce qui passe, ce qui est catholique et universel avec ce qui est local, les institutions d'origine sociale et nationale avec d'autres de source chrétienne et surnaturelle. Nos pères, hélas, ont fait de même ; en ce siècle où une évolution était par eux jugée indispensable dans l'élément humain et terrestre de l'Eglise, les uns ne voulurent pas se séparer à temps de cet accidentel auquel ils étaient collés par faiblesse, et qui pourtant devait disparaître, et les autres repoussèrent tout en bloc, l'essentiel avec l'accidentel dont ils voulaient se dégager. Bien peu ont été pleinement, réductive-

ment, exclusivement catholiques ! Bien peu ont fait passer le Christ avant tout !

Aussi vit-on ces races différentes, qui coexistaient pacifiquement dans la Chrétienté, peu à peu faire bande à part, se tailler une Eglise à leur goût et se partager la Chrétienté.

Du coup, cette merveilleuse variété qui nous avait séduits disparaît elle aussi ; à sa place *s'introduit une certaine uniformité* qui s'apprête à régner quasi en maîtresse dans chaque tronçon séparé.

Désunion et uniformité. Qu'on cherche maintenant la répercussion malfaisante de ces deux faits sur la vie même de la Chrétienté. Chaque Eglise, réduite au génie de sa race ou de la race qui y forme la majorité, perd exactement ce que les autres tronçons ont emporté. L'uniformité entraîne l'absence d'émulation et, par voie de conséquence, des pertes sensibles pour l'expansion de la Vérité. Eh ! oui, au milieu de tout cela, mon Dieu, c'est ta Vérité qui n'a plus à son service l'esprit d'initiative et l'idéalisme réalisateur des races anglo-saxonnes ! C'est ta Vérité qui n'a plus à son service le travail méthodique et la fécondité germanique ! C'est ta Vérité qui n'a plus à son service le traditionalisme religieux des Russes et l'idéalisme des Grecs ! *C'est un appauvrissement général et comme une stagnation.* Sans doute la Vérité n'a pas besoin de tels ou tels peuples et Dieu peut faire des fils d'Abraham avec les cailloux du désert, sans doute, mais habituellement quand des peuples croissent dans l'Eglise, par leur génie particulier, ils enrichissent et servent la Vérité ; quand ils sont hors de la « Voie », c'est autant qui n'est pas au service, vrai et plein de Jésus-Christ.

Qu'on se représente maintenant tout le labeur qui

s'est accompli depuis, dans la Chrétienté démembrée, sans unité, sans cohésion, sans collaboration, et qu'on calcule le contre-coup dans les résultats ! Qu'on s'imagine les compétitions, les luttes, les persécutions, les guerres, les destructions, tout le sang versé et toutes les haines qu'on rencontre sur la route de la Chrétienté, comme des murailles tachées de sang entre les Eglises ! Qu'on évalue, si l'on peut, la quantité et la qualité d'intelligence, d'énergie dépensées en pure perte, dans les controverses et les polémiques ! qu'on dénombre la multitude des hommes de génie et de vertu qui ont travaillé et combattu pour d'autres buts que pour la pleine Vérité !

Qu'on s'imagine, s'il est possible, *les conséquences lointaines de tout cela sur la vie de l'Eglise* ! Quel arrêt certain dans son développement ! Qu'on suppose toutes les misères spirituelles, et, par contre-coup, sociales, qui sont nées là ! L'esprit critique et le libre examen du temps de la Réforme, ne sont-ils pas pour une part dans l'excès de rationalisme qui suivit ? Le rationalisme n'est-il pas, à son tour, pour une part dans le scepticisme et l'indifférence religieuse du siècle dernier ? Le scepticisme et l'indifférence ne sont-ils pas pour une part dans l'athéisme et le matérialisme contemporains ? Mais le libre examen, la critique, le rationalisme, le scepticisme, l'indifférence, l'athéisme, le matérialisme ne sont-ils pas pour beaucoup dans l'anarchie, les luttes et les souffrances des temps présents ? Oui, chacun de nous peut trouver dans ses peines et ses difficultés particulières quelque chose qui lui vient de nos divisions. Et d'autre part, si l'on embrasse tout l'univers dans son regard, si l'on compte les deux cent cinquante

millions de non-catholiques, anglicans, luthériens, presbytériens, calvinistes, méthodistes, qui se répandent sur le monde par suite de l'émigration anglaise et germanique, si l'on y ajoute les cent cinquante millions de chrétiens orthodoxes qui sont en proie au communisme, n'aperçoit-on pas toute cette part immense du globe qui souffre ou qui demeure inférieure à sa destinée parce qu'elle n'a pas le bienfait et les lumières de la pleine Vérité ? Quel effarement devant ce bilan tout négatif de la division ? Voilà, déclare un sociologue anglais (M. Branford) « le mortel revers de médaille de la Réformation (2). »

Dans son fameux mémoire à propos des Ordinations anglicanes, en 1896, Gladstone cite ces vers d'un poète anglais qui décrit la séparation déchirante et complète de deux amis qui ne se verront plus :

Ils se sont séparés pour ne plus se rencontrer encore ;
Ni l'un ni l'autre n'a trouvé quelqu'un
Pour décharger les peines de son cœur abandonné ;
Ils se sont tenus à l'écart, les cicatrices restent,
Comme des falaises coupées en deux,
Et la mer lugubre roule maintenant entre les bords.

Voilà quatre cents ans que ces falaises se regardent, quatre siècles déjà que les malentendus coulent entre les bords et séparent des chrétiens, des frères du même Sauveur ! des fils du même Père ! Ne sommes-nous pas, tous, citoyens de la cité de Dieu ? Ne sommes-nous pas membres du Christ et et membres les uns des autres ? Oui ou non ? Pouvons-nous donc demeurer indifférents au sort de notre patrie, de notre famille et de la chair de notre chair ? Devant les insondables conséquences de la division, lentement méditées, ne commencez-vous pas

à être inquiets, à souffrir, comme on souffre d'une honte de famille qu'on voudrait cacher, d'un malheur personnel qui force à pleurer ? Souffrons-nous dans notre cœur, dans notre âme, réellement, personnellement ? Souffrons-nous à la pensée qu'il y a près de nous des chrétiens qui aiment le Christ comme nous, qui tendent à la sainteté comme nous, qui veulent posséder toute la Vérité comme nous, et avec lesquels, hélas, nous ne pouvons collaborer intimement, joyeusement, affectueusement, pour la Vérité, alors que nous nous sommes entourés, accablés de coréligionnaires qui ont renié Jésus-Christ ? Quelle misère et quelle douleur !

Oh ! si nous avons réussi vraiment, par ces considérations à nous arracher à nos manières de voir, à nos habitudes de penser, si la réalité enfin nous apparaît comme elle est en son fond, si nous comprenons que nous végétons dans l'anormal, dans l'étrange, dans le crime, étant toujours dans la désunion, si nous « réalisons » la grande plaie toujours saignante au flanc de l'Eglise, si nous en souffrons en nous comme d'une blessure à notre propre chair, comment ne pas transformer, au creuset de l'âme, ces douleurs devenues personnelles en ardentes prières ? Pourquoi ne pas nous réunir pour prier en commun comme le désire le Pape ? Pourquoi ne pas décider fermement de prier, durant toute la vie, pour obtenir du Dieu qui peut transporter les montagnes que les falaises se rapprochent, afin qu'on puisse jeter entre les bords le grand pont de la foi et de la charité qui rétablira l'unité dans la Chrétienté ?

Le cardinal Giraud, archevêque de Cambrai, qui fut en 1845, un des promoteurs ardents de l'aposto-

lat pour l'union des Eglises, afin de laisser un souvenir de lui à ses amis, se fit peindre revêtu des insignes du Cardinalat. Il voulut que ce portrait fut, non pas un vain souvenir, mais une prédication après sa mort. Il se fit représenter assis dans l'attitude d'un homme qui prononce un serment ; sa main droite est étendue sur un livre ouvert, où tous les yeux peuvent lire les éloquentes paroles par lesquelles Bossuet et Fénelon, si divisés par ailleurs, s'accordent étrangement pour affirmer, presque dans les mêmes termes, leur indéfectible fidélité à l'Eglise.

Sur une page est écrit :

« Sainte Eglise Romaine, Mère des Eglises et Mère de tous les fidèles, Eglise choisie de Dieu pour unir ses enfants dans la même foi et dans la même charité, nous tiendrons toujours à ton unité par le fond de nos entrailles. Si je t'oublie, Eglise Romaine, puissè-je m'oublier moi-même ! Que ma langue se sèche et demeure immobile dans ma bouche si tu n'es pas toujours la première dans mon souvenir et si je ne te mets pas toujours au commencement de tous mes cantiques de réjouissance ! »

On lit sur l'autre page ces paroles de Fénelon :

« O Eglise Romaine ! ô cité sainte ! ô chère et commune patrie de tous les chrétiens ! Il n'y a en Jésus-Christ ni Grec, ni Scythe, ni barbare, ni Juif, ni Gentil ; tout est fait un seul peuple dans votre sein ; tous sont citoyens de Rome et tout catholique est romain. O Mère ! quiconque est enfant de Dieu est aussi le vôtre ! O Eglise d'où Pierre confirmera à jamais ses frères, que ma main droite s'oublie si je vous oublie à jamais ! Que ma langue se sèche et devienne immobile si vous n'êtes pas jusqu'au der-

nier soupir de ma vie le principal objet de ma joie et de mes cantiques ! »

Ne ferons-nous pas serment nous aussi, comme Fénelon et Bossuet ? Ne transformerons-nous pas notre douleur en acte de volonté ? Ne nous unirons-nous pas, malgré nos divergences, afin de prier et de lutter pour l'unité ? Ne tendrons-nous pas de toutes nos forces à supprimer les divergences coupables pour que règne l'unité dans la Chrétienté ?

NOTES

(1) *La catholicité :*

Vie de Saint François d'Assise, par P. Sabatier : Introduction, p. 4. (Fischbacher). « Jamais il n'y eut moins de frontières, jamais ni avant ni après, il n'y a un tel mélange de nationalités, et à l'heure actuelle, malgré nos routes et nos chemins de fer, les peuples vivent plus séparés... », et en note, « Les Ordres Mendians ont été à l'origine une véritable Internationale. Lorsqu'au printemps de 1216, saint Dominique rassembla ses frères à N.-D. de Prouille, ils se trouvaient seize et dans ce nombre, des Castillans, des Navarrais, des Normands, des Français, des Languedociens, et jusqu'à des Anglais et des Allemands. »

Dans sa lettre apostolique « *Unigenitus Dei Filius* », Pie IX déclare à propos des Ordres religieux : « Il n'est pas assurément de plus beau spectacle et de plus agréable que l'homogénéité et l'harmonieuse diversité de ces Instituts... » Documentation catholique, 22 Nov. 1924. N° 265.

L'Eglise catholique, par A. de Poulpique O. P. (Editions de la *Revue des Jeunes*), p. 272. « Précisons ces notions d'unité, d'uniformité, de complexité ainsi que leurs mutuelles relations. Non seulement la véritable universalité repousse

l'uniformité, mais l'unité elle-même, dans la mesure ou elle est parfaite, l'exclut à son tour et exige la complexité. » Voir tout le chapitre, et en note : « Les Protestants, écrit Mgr Benson, se figurent que « l'activité intellectuelle se trouve supprimée par l'uniformité de fer du système catholique. »

L'Eglise, par A. D. Sertillanges : librairie Lecoffre. Tom. II, p. 124 : « La Catholicité est assez large pour s'ouvrir à toutes les races, à toutes les nationalités, à toutes les opinions légitimes, à toutes les façons de sentir qui ne s'opposent pas aux sentiments collectifs des chrétiens, cela sans leur demander aucun sacrifice d'elles-mêmes, en les renforçant au contraire, comme l'unité renforce toujours les multiplicités qu'elle permet, comme le pivot de la montre fait la liberté des rouages bien posés sur sa stabilité inusable, comme la soumission à l'autorité légitime, dans une société temporelle, fait la liberté noble du citoyen. »

Qu'on médite sur ce fait que Notre-Seigneur a institué dans son Eglise le Pape et les Evêques ; les Evêques ne sont pas superflus, ils permettent la variété, la décentralisation dans l'unité.

(2) *Discours du lord Archevêque anglican d'York, Maclagan ; Revue Anglo-Romaine*. II. p. 474-475.

— « Je ne puis pas mettre un seul instant en doute que, pour instruire les masses des vérités de la religion et peut-être plus encore pour faire respecter les préceptes de l'Evangile aux classes élevées, les dissensions et les divisions de l'heure présente demeurent comme une pierre d'achoppement et comme un obstacle, engendrant ainsi de graves périls pour le salut de beaucoup d'âmes.

Et à un autre point de vue, il est absolument incontestable que toutes nos difficultés, dans la solution du problème de l'éducation religieuse ont une même source dans ces divisions des chrétiens... »

BIBLIOGRAPHIE

Histoire Générale de l'Eglise, par F. Mourret : La chrétienté ; la Renaissance et la Réforme.

Histoire de l'Eglise, par le Dr Funk, traduite par M. l'abbé Hemmer (Armand Colin), tome II, p. 122. « L'historien impartial ne peut guère contester que le mouvement religieux du xvi^e siècle fut une révolution en même temps qu'une Réforme. »

Dictionnaire Apologétique (Beauchesne). Fascicule XX. La Réforme ; Article de l'abbé L. Christiani : Causes religieuses, politiques et morales de la Réforme protestante.

Même dictionnaire. Fascicule XXI. Statistiques des Religions, par R. P. G. Gibert, S. J.

III

L'œuvre du Christ défigurée

Le Christ a dit : « Bienheureux ceux qui n'ont pas vu et qui ont cru. » (J. 20. 29.) mais aussi : « Pour vous, heureux vos yeux parce qu'ils voient, et vos oreilles parce qu'elles entendent. » (Mat. 13. 16). Il n'a pas maudit Thomas qui voulait voir pour croire, mais lui a pris les mains, les a placées lui-même dans les plaies de son côté, en disant : « Ne sois pas incrédule mais croyant. »

Pour prouver aux pèlerins d'Emmaüs qu'Il était bien vivant, réel, toujours le même Maître, mais ressuscité, Il s'est fait voir au milieu d'eux, Il a marché, parlé, mangé, prié, communiqué avec eux. (Luc XXIV). Par là, il a inspiré à ses disciples une conviction désormais inébranlable ; « nous disons ce que nous avons observé, constaté ; Jésus-Christ est bien ressuscité ; ce que nous avons vu et entendu, nous ne pouvons pas le taire. » Et ces témoins étaient capables de se laisser égorger plutôt que de se contredire et de renier la vérité.

Notre-Seigneur a déclaré encore : « Si vous ne croyez pas à mes paroles ; du moins croyez à mes œuvres. » Il a prodigué les miracles pour prouver sa divinité et conquérir les âmes ; Il a promis à ses disciples qu'ils feraient encore de plus grandes choses que Lui et que des prodiges visibles accompagneraient et contrôlèrent la marche progressive de la Vérité.

« Seigneur, serez-vous moins généreux à l'égard de nous, vos disciples de maintenant, qui n'avons pas contemplé votre visage, ni perçu le son de votre voix ? Ne sommes-nous pas vos frères, vos enfants bien-aimés, au même titre que les apôtres et dans votre parabole n'avez-vous pas donné aux ouvriers de la dernière heure autant qu'à ceux de l'aube ?

« Seigneur, notre cœur n'est-il pas fait comme le cœur de vos contemporains ? Etant esprit et chair à la fois, comme eux, ne nous faut-il pas voir, toucher, nous aussi, pour mieux comprendre, pour croire et pour aimer ? L'aveugle ne prend-il pas la tête bouclée de son enfant dans ses mains et ne la palpe-t-il pas de ses doigts agiles afin de la connaître par plus de sens ? Pourrions-nous adorer, aimer, contempler, suivre un Dieu abstrait, un Dieu métaphysique ?

« Seigneur, nous qui sommes les anciens dans le monde vieilli, qui avons traversé toutes les opinions philosophiques, entendu le pour et le contre sur toutes choses, qui sommes plus ou moins imbus de défiance et de scepticisme, n'avons-nous pas besoin, plus que d'autres, de preuves positives, n'avons-nous pas besoin de voir, d'expérimenter pour nous décider et pour croire ? Nous aussi, n'entendrons-nous pas, *ne verrons-nous pas un Christ vivant ?* Pour nous, le Sauveur sera-t-il seulement le Christ de l'histoire, un Christ du souvenir et des livres, un Maître invisible et éloigné ? »

Jésus n'a pas repoussé cette prière légitime. Lui qui s'est incarné, s'est habillé de notre monde matériel, précisément pour être vu et entendu, afin de s'adresser, comme dit Pascal, à l'homme tout entier, afin qu'il nous soit plus facile d'aller à Dieu,

en allant à l'Homme-Dieu, Lui qui ne fait acception de personne, mais aime également tous ses enfants d'aujourd'hui et d'hier, Il a voulu se rendre visible, sensible, observable, non seulement pour ses contemporains, mais pour tous les hommes, jusqu'à la fin des temps.

Qu'a-t-il fait ? Oh ! une chose très simple comme tout ce qu'a conçu Notre-Seigneur. Il a rassemblé autour de Lui douze Galiléens, hommes comme nous, visibles comme nous. Il les a instruits, éduqués, leur insufflant son esprit et son âme. Il a constitué par eux une société visible, le collège apostolique. Puis Il les a envoyés dans le monde, leur donnant le pouvoir de Le représenter, de choisir des successeurs, et *fondait par là une Eglise visible*, qui Le continuerait, Lui et son œuvre, jusqu'à l'avènement final.

Bien plus, afin qu'il n'y ait pas d'erreur possible et que les chrétiens de l'avenir possèdent les mêmes avantages que les premiers disciples, Il a voulu que cette Eglise fut nettement reconnaissable comme étant son Eglise, véritable et divine ; Il l'a revêtue de caractères manifestes, de notes visibles, de marques observables et contrôlables à travers tous les siècles.

« Je ne prie pas seulement pour eux, mais aussi pour ceux qui par leur prédication, croiront en moi, pour que tous ils soient un, comme vous, mon Père, vous êtes en moi, et moi en vous, — pour que, eux aussi, ils soient un en nous, afin que le monde croie que vous m'avez envoyé. » (Jean 17-20-21). Vous irez à travers le monde, prêchant la Bonne nouvelle, mais aussi guérissant les infirmes et les malades, pratiquant mes commandements et mes conseils ; « en cela, tout le monde reconnaîtra que vous êtes

mes disciples, si vous avez de l'amour les uns pour les autres. » (Jean 15-35). Vous enseignerez l'Evangile aux Gentils comme aux Juifs, à toutes les nations de la terre. Vous partirez de moi comme du tronc et vous irez sans discontinuité comme une chaîne jusqu'à la fin des temps ; par là « vous aussi vous rendrez témoignage puisque vous êtes avec moi depuis le commencement. » (Jean 15-27). « Tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle. » *Mon Eglise sera visiblement une, sainte, catholique et apostolique.* Vous serez vous-mêmes la preuve visible de la vérité, « afin que le monde connaisse que le Père m'a envoyé et qu'Il vous a aimés comme Il m'a aimé. »

Mais le Sauveur, dans sa fondation, ne s'est pas borné à une institution sociale, moralisatrice et bien-faisante ; *voici une tout autre trouvaille, une réalité d'ordre mystique, une société merveilleuse et mystérieuse*, qui dépasse notre imagination et qui cependant répond pleinement, surabondamment, au vœu des hommes travaillés par la grâce. Rappelez-vous le texte sacré qui parle du mariage chrétien : « *erunt duo in carne una* » ; relisez le passage fameux où saint Paul compare l'union de Dieu et de l'Eglise à l'union sainte de l'époux et de l'épouse. (Ephés. V. 31-32). Eh ! bien, cette Eglise visible, une, sainte, catholique, apostolique, dont nous venons de parler, toute petite alors, mais qui devait s'étendre immensément dans l'espace et le temps, après l'avoir fondée, Notre-Seigneur l'assume mystérieusement, l'épouse en quelque sorte, Il la saisit tout entière mystiquement, nous devenons sa chair, nous devenons ses membres, tous réunis à Lui nous devenons

son corps mystique désormais visible et vivant parmi les hommes (1).

Représentez-vous la dernière cène ; tous les apôtres sont réunis autour du Maître, à la même table ; ils ont entendu la parole qui instituait la Messe et l'Eucharistie : « Ceci est mon corps... faites ceci en mémoire de moi. » Ils ont communie, s'unissant au Christ et les uns aux autres pour la première fois sacramentellement, intérieurement. Or, dites-moi, ce pain visible, fait de milliers de grains broyés et unis, fondus dans une même unité et devenu le Corps de Jésus-Christ, est une réalité sacramentelle, mais n'est-il pas en même temps, à cause des circonstances, la figure de l'Eglise, corps mystique du Christ ? Qu'on médite la Secrète à la Messe du Très-Saint Sacrement : « Nous vous en prions, Seigneur, accordez à votre Eglise, dans votre bonté, les dons d'unité et de foi que les présents offerts représentent mystérieusement. » Bref, comme Notre-Seigneur a dit, en prenant le pain : « ceci est mon corps » tout aussitôt, embrassant dans son ample regard non seulement ses apôtres serrés autour de Lui, mais tous ceux qui devaient sortir d'eux dans la suite des siècles, Il déclare avec gravité : « Je suis le vrai cep et mon Père est le vigneron. Tout sarment qui ne porte pas de fruit en moi, Il le retranche, et tout sarment qui porte du fruit, Il l'émonde afin qu'il en porte davantage. Déjà vous êtes purs à cause de la parole que je vous ai annoncée. Demeurez en moi et moi en vous. Comme le sarment ne peut de lui-même porter du fruit, s'il ne demeure uni à la vigne, ainsi vous ne le pourrez non plus si vous ne demeurez en moi : je suis la vigne, vous êtes les rameaux. » (Jean. 15. 1). Je suis le cep unique d'une

vigne immense dont vous êtes les pampres innombrables qui s'étendent sur le monde. Vous êtes greffés sur moi, nous formons ensemble une grande vigne qui se propage à travers l'espace et le temps, et vous n'êtes plus qu'un seul corps avec moi. C'est de moi que vous recevez la sève, c'est par moi que vous portez des fruits. Dès lors qui voit les rameaux voit la vigne, qui vous voit me voit, qui vous entend m'entend, « quiconque reçoit celui que j'ai envoyé me reçoit moi-même et quiconque me reçoit reçoit celui qui m'a envoyé (2). » (Jean. XIII. 20).

L'Eglise ne devient-elle pas vraiment, réellement, le corps mystique visible de Jésus-Christ ? N'est-ce pas à ce point de vue qu'il convient de se placer pour saisir toute la portée, toute la réalité profonde de l'œuvre du Christ ? *N'est-ce pas ainsi d'ailleurs que l'a entendu toute la tradition ?*

Saint Paul compare l'Eglise au corps humain et déclare que Jésus est la tête et que nous sommes les membres, et les membres les uns des autres dans le Christ. Saint Ignace, avant de courir aux arènes pour s'unir au Rédempteur dans le martyre, s'écrie : « La grande Eglise Catholique est l'Incarnation prolongée du Fils de Dieu. » Saint Augustin, trois siècles après, redit à son tour : « L'Eglise et le Christ, c'est le Christ tout entier, car le corps et la tête ne font qu'un, il n'y a qu'une seule personne, la personne du Christ et de l'Eglise. » Saint Patrick, patron de l'Irlande, chante un cantique étrange et simple, mais tout mystique : « Le Christ avec moi ! le Christ en moi ! le Christ devant moi ; le Christ dans le cœur de tout homme qui pense à moi ! le Christ dans le regard et dans l'oreille de qui est avec moi ! » Jeanne d'Arc, devant ses juges, professe sa

foi : « Je crois que l'Eglise et Notre-Seigneur Jésus-Christ c'est tout un. » Enfin, le Pape Boniface VIII, en 1302, prononce des paroles décisives : « L'Eglise est un corps mystique dont la tête est le Christ, et la tête du Christ, c'est Dieu même. *Una... quæ unum corpus mysticum repræsentat, cujus caput Christus, Christi vero Deus.* » « Il n'y a qu'une seule Eglise, un seul corps, une seule tête, un seul Christ, vivant dans l'Eglise... *Ignitur Ecclesiæ unius et unicæ unum corpus, unum caput, non duo capita quasi monstrum, Christus videlicet et Christi vicarius Petrus.* » (Denziger N° 468. *Bulla : Unam sanctam*).

Il faudrait nous arrêter pour méditer, devant cette miséricordieuse invention de Notre-Seigneur, afin de bien voir la profondeur, la hauteur, la largeur de l'œuvre incomparable. Ah ! quand dans sa vie, une bonne fois, on a pénétré avec toute son âme dans ce mystère ineffable, c'est une découverte qui enchante, ravit, transforme et bouleverse tous les sentiments et toutes les relations. L'on ne cesse plus ensuite de rendre grâce et de remercier Dieu. Hélas ! il faut passer en courant, laisser ce soin, et ce devoir, à la piété de chacun. Pour nous, ici, *cherchons quelle est la répercussion de la réforme, c'est-à-dire du démembrement de la chrétienté sur la fondation admirable de Jésus-Christ.*

Imaginez, un instant, Jésus, tel qu'Il devait apparaître sur le Thabor, aux yeux émerveillés des apôtres, ou encore au jour glorieux des Rameaux, après la résurrection de Lazare, ou enfin, plus tard, à l'heure inoubliable de l'Ascension. Sa puissance, sa divinité s'y montrent manifestes, indiscutables, aux regards et aux esprits des hommes. Considérez-Le maintenant devant le tribunal de Pilate, dans l'état

misérable où les persécuteurs l'ont réduit ; attaché, souillé de sang et de crachats, couvert de la robe des fous, couronné d'un fagot d'épines ; Il se tait et n'opère plus de miracles. Et pourtant, c'est bien toujours le même Jésus, le même Messie, le même Fils de Dieu, il n'y a pas eu substitution de personne. Cependant Il apparaît comme un homme et non plus comme un Dieu ! *Ecce homo !* et le peuple excité, bouleversé, trompé, troublé ne le reconnaît plus.

La même destinée ne se renouvelle-t-elle pas, ou plutôt ne se continue-t-elle pas pour le Corps mystique ? Certes, étant formé de tous ceux qui vivent surnaturellement dans l'union au Christ par la grâce, il déborde l'Eglise Romaine, il est immense, il demeure un toujours, ni divisé ni démenbré. Sans doute, mais il ne suffit pas qu'il existe et qu'il persévère indivisible, il est dans l'ordre du plan divin qu'il soit manifesté aux hommes, perceptible par quelque endroit. Le Christ a voulu une Eglise visible qui soit comme *le visage du Corps mystique*, afin qu'on puisse l'observer et le reconnaître a des traits caractéristiques. Mais ce visage *n'a-t-il pas été défiguré par le partage de la Chrétienté* ? L'image visible est-elle toujours aussi belle, aussi lumineuse qu'autrefois ? Certes, l'Eglise de Pierre, l'Eglise véritable est toujours présente, demeure reconnaissable à ses marques divines, jusqu'à la fin des temps, car les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle. Sans doute l'homme qui aime le Christ et Le cherche d'un œil pur, qui désire sincèrement découvrir la véritable Eglise, peut arriver à la discerner parmi les autres. Mais tout de même, pratiquement, depuis la Réforme et le démembrement de la Chrétienté, combien cette reconnaissance se fait plus lente et plus

difficile ! *C'est à la visibilité de la véritable Eglise d'abord que la désunion a porté un grand coup !*

En effet, si l'homme qui cherche se trouvait actuellement, non pas devant une multiplicité d'Eglises chrétiennes rivales, mais devant une seule grande société chrétienne et catholique, qui compterait — la somme est facile à faire — plus de sept cents millions de fidèles vivants, répandus sur la surface de la terre, formant les deux tiers de la population du globe, tous unis au même Chef, tous croyant à la même doctrine, unifiés et vivifiés par les mêmes sacrements, combien sa recherche serait facilitée ! Quelle ne serait pas l'attirance, la fascination sur les âmes !

Pour comprendre, nous, catholiques, défaisons-nous un instant de nos avantages, de notre vision lumineuse et habituelle de la Vérité, mettons-nous dans l'âme d'un chrétien, né et grandi loin de Rome. S'il se penche sur la carte du monde, il n'y voit pas comme au treizième siècle une grande Eglise, la Chrétienté, mais une Eglise catholique, presque réduite au monde latin — je dis presque afin d'être exact — encerclée d'une couronne d'autres Eglises, qui ont aussi leurs beautés et leurs grandeurs, et prétendent toutes aux marques de la Vérité. Reconnaît-il nécessairement en elle un Christ sur le Thabor, éclatant, transfiguré, manifestement divin ou n'est-il pas porté plutôt à y découvrir un « *Ecce homo* » défiguré, lié, couronné d'épines et dans la faiblesse ? Même s'il regarde vers elle avec prédilection, ne lui apparaît-elle pas quand même rapetissée et diminuée ? N'est-elle pas atteinte dans sa grandeur, dans sa gloire, dans sa vitalité ? Et s'il y a des ombres au tableau, faut-il s'étonner qu'il ait pratiquement des hésitations et des doutes ?

Cette situation de fait, née de notre désunion, constitue indubitablement *un grand dommage pour le succès de l'œuvre de Dieu* et pour les âmes. La lumière s'est obscurcie, sans être cependant cachée sous le boisseau, l'œuvre du Maître est contrecarrée, contredite, retardée dans son progrès et dans sa diffusion. Le Corps Mystique, passagèrement sans doute, mais pour des siècles, est paralysé dans sa croissance et alourdi dans sa marche vers la plénitude.

Les âmes innombrables qui désirent l'entière vérité et tâtonnent péniblement vers le Christ, qui veulent Le reconnaître et comme Thomas, l'Apôtre, mettre la main et le doigt sur des preuves, à cause de la désunion, sont comme dépossédées, volées, des preuves tangibles qu'elles réclament et que Jésus leur avait promises. Par la faute des disciples divisés, ces âmes sont arrêtées, égarées peut-être, sur la route assombrie vers le Christ.

N'en souffrons-nous pas doublement, par pitié pour Jésus et par charité pour nos frères ? Qu'ai-je dit, en souffrir ! Il s'agit bien de pleurer et de gémir ! *Il faut sentir fortement notre responsabilité, notre commune culpabilité.* Ne sommes-nous pas les membres visibles de Jésus-Christ, les rameaux de la vigne véritable ? Tous, rassemblés dans l'amour et dans l'unité de la foi, ne devons-nous pas former la grande Eglise vivante et visible ? Par la fidélité aux vertus dont Il nous a donné l'exemple, par notre sainteté, ne devons-nous pas être les témoins du Christ, la grande preuve vivante de la Vérité ? Nous — l'Eglise — ne devons-nous pas aussi, en un sens, être « la Voie, la Vérité et la Vie ? » Et s'il est vrai que l'Eglise apparaît, dans un sens, ce que nous sommes, que le succès de l'Evangile, la Gloire de

Jésus-Christ, l'avènement du royaume et le salut des âmes dépendent de nous pour une part, quelle responsabilité !

Mais alors, tous, qui que nous soyons, catholiques, orthodoxes, anglicans, luthériens, calvinistes, puisque nous sommes tous chrétiens, nous nous réclamons du Christ et prétendons être ses fidèles disciples, ne sommes-nous pas coupables gravement, si nous restons inactifs, si nous donnons aux âmes qui cherchent le spectacle durable de nos divisions ? Pouvons-nous redire chaque jour la prière du Maître : « Notre Père qui êtes aux cieux, que votre nom soit sanctifié, que votre règne arrive, que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel...) et sans lutter de toutes nos forces pour l'unité, dormir dans la sérénité ?

Non, il ne suffit pas de pleurer, pas même de prier, il reste à faire autre chose encore. Tous, catholiques et non catholiques, nous devons nous appliquer patiemment, soigneusement à connaître la véritable pensée du Maître sur son Eglise, afin de tendre à la réaliser pleinement. Nous devons être parfaitement unis à Lui, unis les uns aux autres, saints comme Lui et pour Lui, dégager notre piété et notre prédication de tout ce qui limite, recroqueville et déforme la vérité, qui est faite pour l'universalité ; nous devons nous enchaîner à la Tradition fidèlement gardée, nous relier sans cesse au divin Fondateur et aux apôtres ; *bref notre devoir est clair : faire briller, éclater dans l'Eglise visible les marques de la divinité, afin que toutes les âmes désireuses reconnaissent plus facilement Jésus-Christ.* De même que les premiers disciples sont venus à l'Eglise par les miracles de Jésus, de même nous devons faire en

sorte que les hommes d'aujourd'hui puissent aller à Jésus-Christ par le grand miracle de l'Eglise.

A nous donc par nos prières, par nos vertus et nos efforts de rendre à l'Eglise le visage si visiblement divin qu'avait autrefois la Chrétienté. Considérons le geste si bon de Véronique, cette femme généreuse et audacieuse parce qu'elle aime, qui, malgré la soldatesque brutale, s'approche du Christ, sur le chemin du Calvaire, et essuie sa face souillée et sanglante, afin de lui rendre sa beauté. Ne serons-nous pas aussi courageux, aussi aimants pour chercher à effacer les taches qui défigurent la société chrétienne, le visage visible du Christ vivant ? Ah ! croyons-le, si nous y travaillons de toutes nos forces, si nous nous sanctifions tous en vue de ce résultat, afin que le Christ apparaisse clairement dans l'Eglise visible devenue plus grande et plus belle, Dieu récompensera certainement nos efforts. Comme Il a laissé son image sur le linge de Véronique, à titre de remerciement et de souvenir précieux, peut-être laissera-t-Il aussi en notre âme, sa ressemblance, afin de nous donner la joie et la gloire sans limites de Le manifester visiblement en nous-mêmes, de devenir ses témoins en devenant d'autres Christ.

NOTES

(1) Deux manières de parler de l'Eglise qui ne sont pas indifférentes dans la question de l'Union des Eglises : Voir le Rapport du P. Urban, S. J., au Congrès de Velehrad. *Revue catholique des Eglises*. 1908, p. 224.

« Sans abandonner la notion du corps mystique du Christ, les théologiens, depuis le xvi^e siècle, ont plus insisté sur la notion d'Eglise en tant qu'elle est société hiérarchique. (On

connait la définition de nos catéchismes : « L'Eglise est la société des chrétiens soumis à l'autorité des Pasteurs légitimes, dont le chef est le Pape, successeur de saint Pierre. ») Bellarmin, (*De Ecclesia militante*, cap. II.) exclut de l'Eglise non seulement les hérétiques, mais même les simples schismatiques et excommuniés. Mais le cardinal Franzelin accorde que tous ceux qui sont valablement baptisés même en dehors de la Communion Romaine, sont incorporés à notre sainte Mère l'Eglise et deviennent ses membres. Cependant ils ne le sont pas au for extérieur, mais au for intérieur et devant Dieu tant qu'ils demeurent dans la bonne foi. (*De Ecclesia Romae*, 1887, p. 405).

(2) J. Duperray : *Le Christ dans la Vie Chrétienne*, d'après saint Paul, p. 57, en note. (Librairie du Sacré-Cœur, 6, pl. Bellecour, Lyon).

« Depuis le xvi^e siècle, on emploie ce mot âme de l'Eglise dans un sens qui cadre mal avec le rôle que nous attribuons au Saint-Esprit et l'analogie du Corps mystique. L'âme de l'Eglise serait constituée par les âmes de bonne volonté qui ne sont pas du Corps de l'Eglise, tout en faisant partie de l'Eglise. — On serait plus d'accord avec la doctrine de saint Paul en réservant ce mot, âme, à l'action du Saint-Esprit toujours parallèle à celle du Christ, l'une n'allant pas sans l'autre et en distinguant comme certains théologiens entre le Corps Mystique qui embrasse tous les justifiés et le Corps Social composé de ceux qui appartiennent à la société visible, hiérarchisée, soumise à l'autorité du siège romain. CF. J. Urban. *De iis quæ theologi catholici proestare possint ac debeant erga ecclesiam*. Pragœ-Slaworum. Litteræ theologicæ. 1907. P. 12-13. — CF. La Marche : *Le dogme de la Communion des Saints*. Thèse de doctorat en théologie, Faculté de Lyon 1912, p. 96-97. »

A. de Poulpiquet. O. P. *L'Eglise catholique*, p. 6 et 17. (Editions de la *Revue des Jeunes*, 3, rue de Luynes, Paris (vii^e)).

Après avoir cité le P. de Groot : « L'Eglise est le corps mystique du Christ, et le Christ est la tête de l'Eglise, il s'ensuit donc qu'on est membre de l'Eglise, dans la mesure où on est uni au Christ », l'auteur donne une définition de l'essence de l'Eglise : « L'Eglise est une société instituée par le Christ dont elle est le corps mystique et lui la tête. C'est une société sur-

naturelle, parfaite, indépendante, visible, discernable, par les notes qui lui sont inhérentes : hiérarchique, monarchique, une, sainte, catholique, apostolique, hors de laquelle il n'y a pas de salut, perpétuelle. Le trésor infini des mérites du Christ lui a été confié.

Les membres de l'Eglise ne sont pas seulement les prédestinés et les fidèles, mais les pécheurs, les princes et les rois, les Orientaux et les Occidentaux.

L'Eglise ne se divise pas en Eglise charnelle et spirituelle, ni en trois rameaux distincts qui seraient : l'Eglise Romaine, l'Eglise Grecque, l'Eglise Anglicane. »

« Le Christ est la tête des bienheureux qui lui sont unis par la charité ; des pécheurs qui tiennent encore à lui par la foi, bien qu'ils n'aient plus la charité ; ensuite des infidèles qui peuvent lui être unis, quoiqu'ils ne le soient pas encore en réalité, mais qui lui seront un jour unis effectivement selon l'ordre de la prédestination divine ; et enfin de tous ceux qui pourraient être unis à Lui, mais qui ne le seront jamais effectivement, comme les infidèles qui vivent encore en ce monde et ne sont pas prédestinés. » (S. Thomas. De l'*Humanité de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, ch. VI. Cité par Baumann. S. Paul. 343).

Duperray. *Le Christ dans la Vie Chrétienne*, d'après S. Paul. P. 39 et 41.

« Cette présence du Christ en nous par sa vie est sans doute très différente de la présence corporelle du Christ Eucharistique sous les saintes espèces après la Communion. Mais c'est une présence réelle et la vie nouvelle du Chrétien, nous dirions aujourd'hui la vie de la grâce, est une participation effective à la vie du Christ, c'est la vie du Christ en nous...

Comment définir cette union d'après S. Paul ? Est-ce une union « essentielle » (*informativa*) comme disent les scolastiques, telle que l'union substantielle de l'âme et du corps dans l'être humain ? Evidemment non. Est-ce une union « personnelle » comme l'union hypostatique du Christ et du Verbe ? Non encore. Est-ce une union morale ou une union physique ? Quand S. Paul compare l'union du chrétien au Christ à l'union morale du mari et de la femme dans le mariage, il nous dit que l'union du fidèle au Christ est plus

étroite que celle des deux époux (Rom. VII. 2-5-1. Cor. VI. 15-17).

En résumé S. Paul insiste sur la réalité et l'intimité de l'union du Chrétien au Christ. C'est une union mystique, c'est-à-dire mystérieuse, une union surnaturelle, mais réelle. Ce n'est pas une pure imagination, ni même une simple abstraction : c'est une réalité de l'ordre transcendant, réalité véridique qui comporte des droits, des attributions et des conséquences réelles. Mystique ne veut pas dire irréel ; il y a des réalités en dehors de ce qui se voit et de ce qui se touche. »

BIBLIOGRAPHIE

L'Eglise, du P. Sertillanges. Tome I. Chap. VII. La société religieuse catholique.

Dictionnaire apologétique, Beauchesne. Fascicule XI. Article Jésus-Christ, par l'abbé Léonce de Grandmaison. N° 427 et sq.

Même dictionnaire. Fascicule IV. Article Eglise, par l'abbé Y. de la Brière.

« Comment proposer notre « *de Ecclesia* » aux orthodoxes ? » rapport par le P. Tyrskievich à la Semaine pour l'Union des Eglises, septembre 1925. Bruxelles.

Eucharistie, symbole de l'Eglise, corps mystique, voir *Dictionnaire apologétique*. (Beauchesne). Article Eucharistie, par l'abbé J. Lebreton. Fasc. V, coll. 1572-1583.

IV

Les dons de Dieu méconnus

Qui n'a pas connu des jours d'abattement où l'on cherche tout près de soi une épaule secourable ? Qui n'a pas constaté maintes fois que les forces sur lesquelles on comptait s'appuyer n'étaient que des faiblesses, des créatures fragiles comme nous ? N'a-t-on pas regardé ailleurs, n'a-t-on pas cherché plus haut ? Sincèrement, dans l'impuissance, dans la douleur trop grande, le riche comme le pauvre, le savant comme l'ignorant, tout homme n'éprouve-t-il pas le besoin d'une force protectrice et pitoyable qui ne défaille et ne manque jamais ?

Ne voulons-nous pas aussi contempler des choses harmonieuses ? L'oreille et le regard ne sont-ils pas toujours en quête de beautés ? L'âme n'est-elle pas insatiable et ne demande-t-elle pas avec passion à la nature et à l'art des joies et des extases que l'art et la nature ne lui peuvent donner ? Ne rêve-t-elle pas d'un Idéal sans taches et qui s'embellirait toujours ?

Ou encore, l'homme ne rencontre-t-il pas sur sa route une foule de problèmes qu'il ne peut éviter, qui implacablement le tiennent, et pour lesquels la raison veut une réponse et une réponse suffisante ? N'avons-nous pas interrogé durant toute la vie notre mère d'abord, puis notre maître, puis les savants et les philosophes, sur le monde, sur la mort, sur la

justice et sur l'éternité, et derrière leurs réponses n'avons-nous pas vu monter d'autres questions encore, plus exigeantes et plus nombreuses ? L'intelligence humaine n'appelle-t-elle pas une Sagesse omnisciente qui réponde à toutes nos interrogations et résolve pour nous l'énigme de ce monde ?

Poussons jusqu'au fond l'analyse du contenu de notre cœur et vidons notre âme sur la table afin d'y voir bien clair. Franchement, *ce que nous voulons d'une volonté profonde* n'est-ce pas une puissance qui nous comprenne, une beauté qui nous parle, une science qui nous aime ? Ne voulons-nous pas aimer et être aimés indéfiniment ? Toute la conversation et la littérature des hommes n'est-elle pas remplie du récit douloureux de leurs affections brisées par le mensonge ou par la mort... et de leurs recommencements ? L'histoire du sentiment religieux, n'est-ce pas l'éternel roman de Dieu et de l'âme qui se cherchent ? Nous voulons un ami qui sache tout, qui soit plus beau que tout, qui soit tout puissant, et qui demeure notre ami éternellement !

Ce que je veux, en somme, *c'est un Dieu qui s'occupe de moi personnellement*, qui vive avec moi, qui m'instruise, m'éduque, me fortifie, me vivifie ; un Dieu qui m'attire à Lui, tout en sauvant ma liberté, qui s'unisse à moi, tout en sauvant ma personnalité, un Dieu que je possède vraiment et qui me divinise. Ce que je veux — car les hommes, mes frères, sont la chair de ma chair, c'est un Dieu immense et bon qui ne me sépare de personne, en qui je retrouve tous ceux que j'aime et qui l'adorent, un Dieu infini en hauteur et en largeur, qui nous embrasse tous et nous élève dans l'unité. Alors seulement notre cœur sera satisfait et notre joie parfaite (1) !

Ayant pris conscience de ce qui fermente au fond de notre cœur, ayant écouté longuement le cri de notre âme, soyons attentifs maintenant à *l'étonnante et amoureuse réponse de l'Homme-Dieu*.

« Non, votre cœur humain ne vous a pas trompés quand il vous invitait à souhaiter, à chercher un intercesseur entre la Toute-Puissance et votre infirmité. Je suis la Voie ; par moi vos prières montent vers le Père ; par moi les grâces du Père descendent vers vous ; par moi, vous êtes tout-puissants sur le cœur de Dieu ; en moi, vous bâtissez avec Lui pour l'éternité ; *je suis le médiateur* que demandait votre misère.

« Non, votre cœur humain ne vous a pas trompés, quand il vous incitait à rechercher la science et l'intelligence de tout ce qui est. Je suis la Vérité, la Lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde. Durant que j'étais avec vous, comme l'un d'entre vous, je vous ai découvert tout un pan du ciel et du monde invisible ; ensuite, l'Esprit-Saint que mon Père vous a envoyé en mon nom vous enseigna d'autres choses et vous rappela tout ce que je vous avais dit. Vous savez que celui qui reçoit mes commandements et les observe, c'est celui-là qui m'aime, et celui qui m'aime est aimé de mon Père, et moi aussi je l'aime et je me manifeste à lui. Vous êtes conduits enfin avec sécurité dans mon Eglise, car pour garder et interpréter fidèlement ma parole, j'ai délégué l'un d'entre vous. J'ai prié pour Pierre, afin que sa foi ne défaille point, afin qu'il affermisses ses frères dans la vérité. *Je suis le révélateur* que votre raison attendait avec inquiétude.

« Non, votre cœur humain ne vous a pas trompés quand vous désiriez ardemment être délivrés des

puissances du mal et vous nourrir de force vraie et d'harmonie. Je suis la Vie et vos âmes en moi ont trouvé le salut. Je suis le cep et vous êtes les rameaux, sans moi vous ne pouvez rien faire ; je suis la sève vivifiante et c'est par moi que vous portez du fruit. Rappelez-vous que je vous ai lavé les pieds, afin que vous compreniez que je vous ai purifiés. Oui, pour vous je me suis sacrifié et par mon sacrifice je vous ai libérés. Crucifié, j'attire tout à moi, *je suis votre rédempteur !*

« Non, votre cœur humain ne vous a pas trompés quand il vous faisait souhaiter de vivre en société avec Dieu et avec vos frères. Je ne vous ai pas laissés orphelins ; j'ai institué l'Eglise qui est mon corps mystique ; en elle, vous êtes les membres de mon corps et les membres les uns des autres. Souvenez-vous de ce que j'ai dit à Philippe : « Comment, tu demandes à voir le Père ! Depuis si longtemps que je suis avec vous tu ne m'as pas encore connu ! Ne sais-tu pas que celui qui m'a vu, a vu le Père ? » Ne puis-je pas vous tenir un même langage, à vous, mes petits enfants de maintenant ? Depuis si longtemps que mon Eglise visible me continue parmi vous, ne m'avez-vous pas reconnu ? Ne savez-vous pas que celui qui a vu l'Eglise, m'a vu, qui écoute l'Eglise, m'écoute, qui s'appuie sur l'Eglise, s'appuie sur Jésus-Christ ? En vérité, en vérité, je vous le dis, quiconque reçoit celui que j'ai envoyé me reçoit moi-même, et quiconque me reçoit, reçoit celui que j'ai envoyé.

« Non, votre cœur humain, travaillé par ma grâce, ne vous a pas trompés, quand il vous poussait à tendre la main vers un ami d'en haut. Je vous ai rassemblés comme la poule rassemble ses poussins sous ses ailes ; je ne vous appelle plus serviteurs, parce

que le serviteur ne sait pas ce que fait son maître : *je vous ai appelés mes amis*, parce que tout ce que j'ai entendu de mon Père, je vous l'ai fait connaître. (Jean. 15-14). Je suis mort pour vous, parce qu'il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis, je vous ai préparé une place dans le ciel ; si vous le voulez, je vous prendrai avec moi, afin que là où je suis, vous soyez aussi. (Jean. 14-I.). En vérité, en vérité, je vous le dis, là nous vivrons éternellement dans l'amour et l'unité. Tout ce que j'ai fait, je l'ai fait par amour pour le Père et pour vous, pour vous sauver, pour vous unir au Père, pour vous béatifier. Sachez-le, afin que ma joie soit en vous et que votre joie soit parfaite comme la mienne. C'est la paix dans l'éternel amour que je vous ai apportée ! »

Et maintenant,

Veut-on vérifier expérimentalement les paroles du divin Messager, constater si elles opèrent, dans la vie et les faits, tout ce qu'elles disent, si elles donnent la paix à ceux qui y croient et les mettent en pratique ? On pourrait ici citer l'exemple des saints et des mystiques. Mais n'objecterait-on pas que ce sont là des cas extraordinaires et spéciaux, difficiles à imiter et à contrôler ? Dès lors, par rigueur de méthode, pour aller au plus facilement connu, pour n'affirmer que ce qu'on a éprouvé soi-même, pour s'appuyer seulement sur ce chacun peut, s'il le veut, éprouver à son tour, je veux apporter *l'expérience commune, journalière de tout prêtre catholique, qui marche dans la rectitude*, même de tout enfant de l'Eglise, sincère et convaincu, qui vit dans la vérité.

Je sais de foi certaine et absolue que Notre-Sei-

gneur est le grand don de Dieu aux hommes, qu'Il est venu à nous comme Médiateur, Révéléateur, Rédempteur et Fondateur d'une société visible qui est l'Eglise, son corps mystique, en un mot comme un ami tout-puissant et généreux, les mains pleines de lumières et de force.

Oui, je sais qu'Il est l'unique Médiateur, l'indispensable et incomparable don de Dieu. Dès lors, la moindre de ses paroles, le moindre de ses gestes, les nuances de sa pensée, le détail de ses institutions, tout a pour moi une valeur infinie. Dès lors par respect pour le don si précieux de Dieu et par intérêt pour moi, je ne veux laisser se perdre aucune des miettes de la table ; je veux tout connaître et tout posséder ; je veux le Christ tout entier, Lui et tous ses dons. Je Le veux pour moi, je Le veux pour tous ; je ne puis me concevoir séparé de mes frères, je suis membre de leurs membres, et chair de leur chair, je veux que le Christ soit à tous comme tous sont au Christ.

Or, je me suis démontré à moi-même par une étude aussi scientifique que possible, qui fait raisonnable mon adhésion, que l'Eglise catholique romaine est l'Eglise véritable. Je le crois de toute mon âme d'une foi qui s'éclaire et se fortifie chaque jour. Je crois qu'elle est le corps mystique visible de Jésus-Christ, qu'en elle et par elle, j'entre directement en rapport de société avec l'Homme-Dieu, dans une relation personnelle, active, vivante avec le Médiateur ; que c'est une amitié, une religion avec Dieu même. Là, je ne trouve pas seulement le Christ de l'histoire, le Christ du passé, que d'autres cherchent péniblement dans la poussière des livres et des parchemins ; là, je ne rencontre pas, heureusement, un Christ pâle et desséché par l'exégèse, mais un Christ

présent, actuel, réel, vivant dans l'Eglise et visible devant moi comme un homme. Je Le vois et Il me voit, je Le touche et Il me touche, comme je vois et touche l'Eucharistie. Je possède vraiment le Médiateur céleste.

Je crois, je sais, je vois que dans l'Eglise et par elle, la Révélation, conservée fidèlement dans la Tradition, protégée divinement contre les erreurs inévitables par un magistère nécessaire et nécessairement infaillible, me parvient avec exactitude, avec clarté, de telle sorte que je connais, je connaîtrai toujours, totalement, sûrement, tout ce qu'a dit le Maître. Par l'Eglise et en elle, je suis le disciple immédiat de Jésus-Christ, j'entends la grande voix du Révélateur.

Quand le prêtre fait ce que fait l'Eglise, il fait ce que fait Jésus, car l'Eglise et Jésus, c'est tout un ! S'il célèbre la Messe, je crois, je sais qu'avec lui je participe réellement au sacrifice unique de la Croix, dont elle est le prolongement. S'il prononce les paroles du pardon, au tribunal de la pénitence, il est pour moi vraiment le Christ qui m'absout. S'il prêche avec fidélité ce qu'enseigne l'Eglise infaillible, alors, je le sais, je n'ai pas les opinions d'un homme, mais sur ses lèvres, ce sont les paroles du Christ que j'entends, qui libèrent et purifient ; j'ai le Rédempteur !

Si je prends conscience de tout ce qu'est l'Eglise, de tout ce qu'elle est profondément, je ne me sens plus un être isolé dans l'univers mais un enfant dans une famille, un membre dans un corps immense, je me sens intérieurement soutenu et appuyé de toutes parts. Mon cœur catholicisé enserme en lui une multitude et moi-même je suis plongé dans une foule innombrable, où, par charité et dans le Christ, tout est commun et réversible. Par l'Eglise, je suis plon-

gé dans le Christ comme l'éponge dans la mer, et le Christ emplit mon être comme la mer emplit l'éponge. Dans l'Eglise et dans le Christ je m'unis aux membres plus riches que moi et d'eux je reçois à nouveau quelque chose, je m'unis aux membres plus pauvres que moi et si je leur passe un Bien qui leur revient autant qu'à moi, ma joie et ma vertu en ont encore grandi. Par elle, en elle, tous les désirs profonds de mon âme sont satisfaits. Plus je m'unis à elle, plus je catholicise mon intelligence, mon cœur et ma vie ; mieux je connais l'enseignement défini, infaillible, essentiel de l'Eglise, plus je suis fidèle à sa pratique universelle, plus je me confonds avec elle, en dépouillant ce qui n'est pas elle, et plus mon âme s'élève et grandit, plus ma foi s'affermi, plus mon action s'étend et se fait féconde, plus je me sanctifie et me divinise, emporté toujours plus haut par des forces et des lumières qui ne viennent pas de moi.

Dans cette union totale avec l'Eglise véritable, je goûte sensiblement la félicité de l'union totale avec le Christ vivant ; je savoure des joies spirituelles et réelles que je ne soupçonnais pas, et si je les compare aux jouissances d'ici-bas qui malgré tout déçoivent, celles que je reçois d'en haut m'apparaissent infinies. Etre, dans l'Eglise et par l'Eglise visible, membre de Jésus-Christ, quelle espérance et quelle sérénité ! « Certitude ! certitude, joie ! pleurs de joie ! »

Hélas ! tout de suite une tristesse m'envahit et me tourmente. *Je ne peux pas, non, je ne peux pas jouir de mes certitudes et des mes joies, si je songe à tous mes frères séparés, et je sens bien que je ne peux pas n'y pas songer.*

Je lis l'histoire mélancolique des pèlerins d'Em-

maïs. Ils ont vécu longtemps avec le Christ, entendu sa voix, vu son visage, palpé ses miracles ; actuellement même ils pensent à Lui et parlent de tous les événements tragiques qui se sont accomplis autour de Lui. Un homme marche, s'entretient, mange avec eux, explique les prophéties. Hélas ! leur âme est troublée, un voile couvre leurs yeux ; c'est le Messie qui les côtoie, et ils Le prennent pour un étranger. Mais pourquoi faut-il qu'en lisant cet Evangile je pense à mes frères séparés qui s'en vont côte à côte avec l'Eglise romaine, sur la route des siècles, sans reconnaître en l'Eglise, Jésus-Christ ?

Je vois en imagination les apôtres, sur le lac, dans la barque qui chavire ; ils aperçoivent une forme étrange qui marche sur les eaux ; c'est Jésus qui descend vers eux dans la tempête : « Ne craignez pas, c'est moi ! » Mais leur âme épouvantée n'a plus d'yeux pour regarder et ne découvre qu'un fantôme. Pourquoi faut-il que mes frères séparés s'effrayent de l'Eglise catholique ? N'est-elle pas Jésus qui vient vers eux dans la tempête ?

Je me représente les Apôtres, au Cénacle, groupés autour du Christ et communiant dans l'Eucharistie ; je vois quelques voisins, quelques curieux peut-être qui soulèvent un coin de rideau et par la baie entr'ouverte regardent dans la salle ; un rayon de soleil glisse dans l'ombre, éclairant tout à coup le Maître et ses disciples. Pauvres curieux qui voient quelque chose, certes, mais n'entendent pas toutes les paroles divines, et surtout ne reçoivent pas sur leurs lèvres émues le mystérieux pain de vie ! Pourquoi faut-il que nous soyons, nous, assis à la table de Dieu, et que nos frères séparés restent debout, dehors, sans avoir part au même festin que nous ?

Oui, j'ai la nostalgie du pays rocailleux et épineux

où s'est réfugiée la brebis égarée. Je sens bien que je quitterais volontiers tout le bercail pour chercher, trouver, ramener la pauvre qui se débat dans la nuit. Oh ! sans doute, je ne veux rien exagérer, je sais que mes frères séparés, presque tous, tous peut-être, sont dans la bonne foi, que ceux d'entre eux qui vivent dans la vertu, dans le désir sincère et laborieux de la vérité, reçoivent la grâce directe en abondance et possèdent comme nous le Christ avec eux. Je ne dis pas qu'ils n'ont pas le Christ, je ne dis pas qu'ils ne voient pas le Christ. Je dis seulement : *voient-ils le Christ aussi visiblement, aussi complètement, aussi réellement que nous ?* Ne sont-ils pas semblables aux pèlerins d'Emmaüs, aux apôtres dans la tempête ? Ils voient et ne voient pas ; ils entendent et ils n'entendent pas ; ils ne possèdent pas pleinement le grand don de Dieu †

Depuis la Réforme et la séparation, en effet, au milieu des variations innombrables qui suivirent, qui ajoutèrent aux divergences nombreuses d'autres divergences plus profondes, possèdent-ils toutes les lumières et tous les secours apportés aux hommes par le Médiateur ? Ont-ils encore toute la doctrine ? Ont-ils toujours tous les moyens de grâce et de Rédemption ? Ont-ils une Eglise aussi visible et aussi visiblement unie que la nôtre ? Ont-ils la joie de la catholicité ? Ont-ils notre sérénité et notre paix ? Ah ! sans doute, ils proclament le libre examen, et peut-être est-il apparu à leur raison comme un privilège ? Mais n'est-ce pas un privilège douloureux ? Pourquoi donc cette gravité sur leur visage, et cette tristesse dans leur âme ? Pourquoi n'ont-ils pas l'allégresse de François d'Assise et de Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus ? Est-ce la recherche de la vérité,

d'une vérité qui s'échappe toujours devant la critique et le libre examen, qui fait leur tristesse et leur tourment ? Pourquoi cette grande plainte qui monte de l'âme de tant de nos frères séparés ? Non, ma joie ne peut pas être parfaite tant que les dons de Dieu sont méconnus, ma joie ne peut pas être parfaite tant qu'elle n'est pas la joie de tous !

Mes frères séparés ! sont-ils plus pauvres ou plus riches que moi ? Par rapport à nous, catholiques, sincèrement, mais sans orgueil, je crois qu'ils sont déshérités. *Je crois, dès lors, qu'ils ont droit, plus que d'autres, à notre sollicitude et à notre prédilection.* Je crois à l'éminente dignité des pauvres dans l'Eglise. Je crois que parmi les pauvres, les plus grands, les plus dignes, ce sont les âmes privées de forces et de lumières, celles qui n'ont pas tout « le nécessaire », parce qu'elles n'ont pas toute la Vérité.

Semblables aux premiers chrétiens, qui mettaient en commun leurs ressources en des agapes fraternelles, loin de garder jalousement nos trésors, ne sommes-nous pas tous décidés à partager avec nos frères notre patrimoine spirituel ? Comme Marie-Magdeleine et les femmes privilégiées qui virent, au jardin du sépulcre, le Sauveur ressuscité, ne courrons-nous pas, nous aussi, en hâte vers les disciples dispersés pour leur dire encore essoufflés : « Venez vite ! nous l'avons vu ! Il est visible et vivant parmi nous ! » Comme l'apôtre Philippe, à qui Jésus a déclaré : « Viens et suis-moi ! » n'appellerons-nous pas tout aussitôt notre frère pour qu'il sache, lui aussi, la Bonne Nouvelle : « Nous avons trouvé le Messie ! Venez et voyez ! » Comme le jeune Tarcisius, ne prendrons-nous pas Jésus sur notre cœur afin de le porter à ceux qui luttent là-bas dans l'arène, à ceux qui

souffrent pour le Christ, même s'il faut, pour Le leur apporter, affronter les persécutions et la mort ? Oui, sommes-nous prêts — que chacun s'examine — non seulement à prier, à parler, mais encore à subir la mort pour leur donner la vie ?

NOTE

(1) *Le souverain bien, Pascal : Pensées. N° 425.* (Ed. Brunswigg).

« Les uns le cherchent dans l'autorité, les autres dans les curiosités et dans les sciences, les autres dans les voluptés. D'autres, qui en ont en effet plus approché, ont considéré qu'il est nécessaire que le bien universel, que tous les hommes désirent, ne soit dans aucune des choses particulières qui ne peuvent être possédées que par un seul, et qui, étant partagées, affligent plus leur possesseur, par le manque de la partie qu'il n'a pas, qu'elles ne le contentent par la jouissance de celles qu'elles lui apportent. Ils ont compris que le vrai bien devrait être tel que tous puissent le posséder à la fois, sans diminution et sans envie, et que personne ne le pût perdre contre son gré. Et leur raison est que ce désir étant naturel à l'homme, puisqu'il est nécessairement dans tous, et qu'il ne peut pas ne le pas avoir, ils en concluent... »

BIBLIOGRAPHIE

Dictionnaire apologétique. Beauchesne. Fascicule XI. Article Jésus-Christ.

« *Lumière et Vie* », de H. de Tourville (Bloud et Gay), 3, rue Garancière) : Les chapitres V et X.

La plainte de ceux qui doutent

L'homme privilégié qui a toujours vécu dans la pure et chaude lumière au pays du soleil, peut-il, sans efforts, deviner la mélancolie des longues nuits polaires ? L'homme heureux qui jouit d'une belle santé, qui se sert librement et joyeusement de ses membres et de ses sens, peut-il connaître facilement les souffrances et les craintes des infortunés qui luttent dans la maladie et les infirmités ? Le citadin en vacances, paisiblement installé dans sa ville bourgeoise accrochée au flanc de la falaise, — qui n'a fréquenté la mer que du regard, peut-il ressentir les affres du naufragé qui se débat au loin dans la tempête ?

Et nous qui croyons, nous qui avons grandi dans l'unité et la sécurité de la foi vraie, connaissons-nous réellement les combats et les transes spirituelles de ceux qui, n'ayant plus ni certitude ni paix, luttent et se débattent pour conquérir la vérité ? Par notre ignorance, par notre méconnaissance de la psychologie des non-catholiques de bonne foi, ne risquons-nous pas de blesser des âmes délicates, de les retarder ou de les arrêter peut-être dans leur marche scrupuleuse vers la vérité ?

Le P. Pététot, restaurateur, avec le P. Gratry, de l'Oratoire de France, se trouvant un jour en conver-

sation avec un anglais non-catholique, avait paru douter de la sincérité du clergé anglican. Son interlocuteur lui répliqua avec une vive émotion : « Vous ne savez pas, vous qui êtes nés dans la vérité complète de la foi, les difficultés que rencontre une âme pour y revenir. » Et le pieux curé de Saint-Roch, frappé de cet aveu ne cessa jamais de recommander par la suite aux jeunes prêtres qu'il dirigeait une bienveillance extrêmement prudente à l'égard de nos frères séparés.

Il citait volontiers le mot de Newman : « Seigneur, je le confesse, je n'ai jamais péché contre la lumière », et faisait constater combien tardif cependant avait été son retour à la pleine vérité. N'est-ce pas Ignace Spencer qui disait également : « Je ne me suis pas avoué coupable d'hérésie avant ma conversion ; et je ne crois pas que mes compatriotes en masse puissent être accusés de ce péché. »

Avec eux et plusieurs autres qui depuis ont trouvé leur voie et ont confessé publiquement leur histoire, avec tous ceux qui ont connu et observé de près des esprits qui cherchent et qui doutent, *il faut d'abord et avant tout — si l'on veut le rapprochement et l'union sincèrement — reconnaître avec loyauté et grandeur, comme le cardinal Giraud, qu'il y a « parmi eux, très nombreux, des hommes graves, des consciences sincères, que la grâce travaille et pousse vers la vérité (1). »*

Il faut reconnaître encore que la plupart de nos frères séparés, tous peut-être, quatre siècles après la séparation, sont en fait dans une entière bonne foi, comme l'excellente mère du cardinal Newman, même après la conversion de son fils. Il faut professer ouvertement qu'étant dans la bonne foi, s'ils sont

vertueux et saints, ils reçoivent la grâce directement, même en dehors de nos sacrements ; il faut dire, parce que c'est la vérité, qu'ils sont alors en union avec le Christ et qu'ils vivent réellement dans le corps mystique de Jésus-Christ.

C'est vrai, et cependant quelques-uns d'entre eux, de plus en plus nombreux, n'ont-ils pas le sentiment de ne pas posséder tous les dons du Christ ? de ne pas voir, comme nous, avec clarté, avec joie, un visage à ce corps mystique ? Ne se sont-ils pas plaints parfois, dans leurs discours et leurs écrits ? et nous catholiques, nous arrachant à notre quiétude, avons-nous prêté à leur plainte une oreille attentive ? Si nous ne devinons pas leurs douleurs, si nous n'avons pas pitié, si nous n'avons pas prié, serait-ce que nous aurions péché par ignorance et inadvertance à l'égard de frères dans l'inquiétude, je veux dire à l'égard de membres souffrants de Jésus-Christ ?

Pour nous aider à mieux les connaître, pour nous convaincre et nous toucher surtout, je veux, non pas faire des théories, errer dans le vague et dans les abstractions, mais apporter des faits, des réalités, citer la vie elle-même qui se déroule sous nos yeux. Des faits, je veux en glaner d'abord parmi mes souvenirs, dans ces expériences personnelles que Dieu met sur notre route pour nous instruire personnellement, comme vous pouvez et devez, vous aussi en chercher dans votre passé. Je ne généraliserai pas ; je ne dirai pas que tous les non-catholiques ont connu les tourments de quelques-uns que j'ai rencontrés ; la plupart au contraire vivent indiscutablement dans la paix ; mais je constate que plusieurs, ne cachent plus leur doute et leur inquiétude.

En 1916, j'étais en captivité, habitant une baraque, dans les tourbières, près d'un gros village entre le Hanovre et la Westphalie. Au front, sur la ligne des tranchées, en cette grande fosse entr'ouverte et sans fin, qui courait d'une frontière à l'autre, la guerre faisait rage. Chaque jour nouveau, en naissant, apportait l'annonce d'un nouveau deuil dans ce bourg allemand, comme aussi, sans doute, là-bas, dans chaque village de France. Dans le pays, du point de vue religieux partagé par moitié, s'élevaient une église catholique et un temple évangélique. Ici, les fidèles se réunissaient seulement le dimanche pour la grande prière commune et pour le prêche, et c'était tout. Là au contraire, la paroisse catholique se rassemblait, chaque soir, devant le Saint-Sacrement exposé, afin d'adorer et d'implorer en commun, afin de trouver tout près d'un Dieu sensible, dans la crainte pour les vivants et la tristesse pour les morts, espoir et consolation.

Or, voici le fait étrange que j'ai pu voir de mes yeux ; après quelques jours, des protestants éplorés comme les autres, se mirent à suivre les catholiques et prirent l'habitude, eux aussi, de venir prier, chaque soir, devant le Saint-Sacrement exposé. Dans la douleur extrême, en face d'événements extraordinaires, leur prière hebdomadaire devant le Dieu invisible et lointain était devenue insuffisante et leur culte ne répondait plus aux besoins anormaux du cœur humain.

En France, — mais au front cette fois — tapis au fond obscur d'une carrière, regardant dehors la campagne lumineuse qui se découpait comme un film dans l'échancrure de pierre, nous attendions l'heure de l'attaque. Malgré soi, on pensait à des éventualités tragiques. Encore un instant peut-être, et ce

serait à nouveau la tuerie et la mort. Encore un instant, et nous serions de petits tas de chair et de hillons sanglants, dans un fossé. Encore un instant et notre âme se trouverait jetée brutalement devant Dieu et devant le grand mystère de l'éternité. Près de moi, le cycliste de la compagnie me faisait ses confidences ; c'était un protestant marié, avec qui je m'étais lié d'amitié. Il me parlait doucement de sa femme, de ses enfants, de son enfance et de son âme ; peu à peu on sentait qu'il en voulait venir là, qu'il éprouvait l'irrésistible besoin de m'ouvrir son cœur et sa conscience. Tout à coup, comme l'heure annoncée s'approchait, il me déclara qu'il allait me confesser tous ses péchés, toute sa vie d'un coup, afin de recevoir l'absolution. « Mais tu n'es pas catholique ! » m'écriai-je avec tristesse, avec regret, avec une immense sympathie. « C'est vrai, répondit-il attristé à son tour, mais je vais confesser mes fautes quand même, tu demanderas à Dieu de m'absoudre, et puisque tu es prêtre, je serai plus tranquille. »

Mais qu'ai-je besoin d'aller quérir des exemples à travers mes propres souvenirs ? Nous possédons maintenant de catholiques de naissance et de nos frères séparés, de Russie, d'Allemagne, d'Angleterre et de partout, des documents précieux, correspondances, mémoires, confessions, autobiographies écrits par des hommes qui ont connu le doute et qui nous racontent leurs luttes et leur grande misère spirituelle. Ils l'ont fait pour éclairer notre ignorance et pour exciter notre compassion à l'égard des âmes tourmentées qui marchent péniblement dans la nuit à la recherche de la vérité. Arrachons-nous un moment à nos préoccupations personnelles, cessons de

nous écouter nous-mêmes et prêtons l'oreille aux aveux qui viennent du fond de leurs âmes travaillées (2).

N'entendez-vous pas la grande plainte de quelques-uns parmi nos frères séparés ? Depuis qu'a cessé l'inféconde activité des guerres de religion, depuis que les esprits calmés examinent avec méthode et dans la paix leurs raisons de croire, « l'Inquiétude religieuse » en a saisi plusieurs parmi les non-catholiques, et leur gémissement arrive jusqu'à nous avec une douloureuse régularité comme le vent plaintif qui souffle sur les côtes.

Il est impossible ici-même de les écouter séparément et de citer leurs paroles tour à tour ; il suffit de synthétiser leurs griefs et pour ainsi dire de les entendre tous à la fois. Oh ! cette grande plainte, toujours la même avec des nuances différentes, de ceux qui ne savent plus où se tient la vérité ou de quelle Eglise ils sont ! Ne nous rappelle-t-elle pas l'angoissante rumeur qu'on entendait le soir, au-dessus des champs de bataille apaisés, la longue plainte des blessés qui souffrent et qui craignent d'être abandonnés ? Peut-on rester insensible à leur cri, puisqu'il est sans colère et qu'il appelle seulement le secours et l'amour ?

« Vous, Chrétiens, vous surtout Catholiques, vous tous qui croyez, vous êtes heureux, parce que vous vivez dans la certitude acquise et dans la sérénité. Vous recevez une foi toute faite. La Révélation vous arrive définie, fixée, précisée, expliquée par une Eglise infaillible. Vous n'avez pas à établir la doctrine, mais seulement à la recevoir, à l'étudier, à la connaître de toute votre âme et à en vivre. Si vous

en considérez l'histoire, alors vous apparaît davantage l'accord foncier de l'enseignement officiel actuel avec la Tradition et la pratique universelle, et plus s'affirment votre conviction et votre quiétude.

Mais nous, il nous faut chercher la Vérité, nous devons élaborer notre foi ; notre *credo* est une conquête personnelle ; dès qu'on s'informe avec soin pour mieux connaître ce qu'on aime, dès qu'on cherche les moyens de grâce pour se sanctifier, c'est alors que s'élèvent en nous le doute et l'inquiétude. On ne sait plus où commence et finit le dogme ; nous nous interrogeons avec angoisse sur notre passé religieux et sur le grand problème de la destinée. Que faut-il croire ? Que faut-il admettre et que faut-il rejeter ? Où est l'erreur, où est la vérité ? Ah ! croyez-le, pour agir et pour vivre, c'est une grande faiblesse que de ne pas savoir avec clarté, avec sécurité !

« *Catholiques, disent quelques-uns, vous êtes heureux parce que vous demeurez dans l'unité.* Sur ce monde qui devient plus petit puisqu'on le parcourt en quelques jours, partout où vous allez, sur n'importe quel coin perdu de l'univers, même quand le prêtre qui enseigne et dirige est d'une autre race ou d'une autre nationalité, du moment que vous descendez dans une famille catholique, entrez dans une église catholique, vous retrouvez la même doctrine, la même langue liturgique, le même culte essentiel ; vous retrouvez votre passé, votre enfance, toute votre famille et toute votre âme ; en captivité, c'est là, dans la chapelle catholique que nos prisonniers aimaient à se retirer et à se recueillir, parce qu'ils y retrouvaient tout ce qu'ils avaient laissé bien loin ; la religion est vraiment pour vous une chose qui relie, une parenté profonde, une patrie que vous emportez avec vous sur la terre étrangère !

Mais nous, quand nous arrivons chez des chrétiens qui portent notre nom, qui sont de notre confession et de chez nous, tout de suite nous nous heurtons à des divergences. Le fils n'a plus tout à fait le même *credo* que son père ; il y a bientôt autant de confessions que de croyants ; la religion « qu'on se fait à part soi » n'est plus un lien, elle aussi sépare, elle-même engendre une nouvelle différenciation entre les hommes, et quand heureusement nous nous retrouvons encore parents par la race, nous sommes devenus étrangers par l'esprit. Ayez pitié de nous ! »

« *Catholiques, vous êtes heureux, tout simplement parce que vous êtes Catholiques et que votre Eglise possède l'universalité.* Elle n'est liée spécialement à aucune race, à aucune nation, à aucune dynastie, à aucun régime déterminé. Parce que votre doctrine est une, elle est la même pour tous, elle domine toutes les nations ; votre chef, le Pape, n'est ni Italien, ni Français, ni Allemand, il est le père commun de tous les fidèles. Il règne réellement et spirituellement sur la terre entière. Dans vos grandes Eglises, au cœur des villes cosmopolites, on voit s'agenouiller et prier des chrétiens de tous les peuples et de toutes les races, des Catholiques ! Par là, vous jouissez d'une indépendance morale dont vous ne soupçonnez pas le prix. Grâce à cela vous résistez plus facilement et plus fièrement aux persécutions et aux protections des pouvoirs qui commandent sur le coin du monde que vous habitez. Vous êtes moins prisonniers de l'état, du régime et de la race, parce que dans votre Eglise on rencontre d'autres états, d'autres régimes et d'autres races. Le particularisme est sauvé par la catholicité et c'est le tout qui protège la partie,

Nous n'avons pas, hélas, tous ces avantages ; plusieurs parmi nous prétendent que les liens, les rapports, les intimités qui existent entre le pouvoir spirituel et le pouvoir temporel deviennent vite « des dépendances », que les dépendances deviennent vite des sujétions, des « assujétissements », des « diminutions. » Quand on s'élève dans la vie spirituelle, quand on se fait une haute idée de l'Eglise et du sacerdoce, il nous arrive alors de souffrir profondément dans notre indépendance et dans notre dignité.

« Vous, Catholiques, vous jouissez de plus de biens et de joies que vous ne pensez peut-être. Notre pauvreté nous aide à mieux apprécier votre richesse. Vous savez combien parfois, aux hommes charnels que nous sommes, ce Dieu invisible et infini apparaît bien loin et étranger. Vous savez que nous avons naturellement besoin d'un Dieu qui soit avec nous, d'un Homme-Dieu qui descende jusqu'à nous et se fasse comme nous sommes, puisque nous ne pouvons pas nous élever jusqu'à Lui. Vous savez encore que dans cette pauvre Cité humaine, pleine de laideurs et de grossièretés, l'âme est lassée par le réalisme de la rue ou de la scène et cherche en vain des spectacles qui relèvent et des beautés qui sanctifient. Or, dans vos églises et vos chapelles, ce n'est pas seulement une fête pour l'âme, mais aussi pour les yeux et pour l'oreille ; c'est une fête des yeux et des oreilles qui se transforme toujours en fête pour l'esprit. La liturgie, les cérémonies sacramentelles, la Messe, la Communion, les statues, les tableaux, les chants d'une part, et d'autre part la grande figure du Christ humain et divin à la fois, la physionomie si riche des saints si hauts et si près de nous, et surtout la figure ravissante, pure, idéale de la Vierge Marie,

que vraiment nous avons trop délaissée, tout cela vous fait une religion intérieure et extérieure, spirituelle et sensible, qui atteint et embrasse, en l'élevant, l'homme tout entier.

« Partout autour de nous, les luttes, les divisions, les guerres enfantent la concurrence et la haine. Au dehors, les progrès matériels, l'électricité et la vapeur, le commerce et l'industrie forcent les hommes aux rapprochements nécessaires, mais au dedans l'hostilité demeure ; les âmes vont moins vite que les choses. La patrie se désagrège en classes et en partis ; la famille elle-même craque et se morcelle ; le divorce devient la manifestation symbolique d'un mal profond et universel. Les meilleurs en souffrent et cherchent une puissance faite de bonté et d'amour qui pacifie, relie, unifie les cœurs disjoints. Or, vous, dans vos églises, vous êtes comme dans la maison de famille qui demeure ouverte à ses enfants toute la semaine et tout le jour ; vous y prenez parfois des libertés qui nous étonnent ; vous êtes chez Dieu comme chez vous. Votre prêtre, qui s'est fait sans famille afin de vous avoir tous comme enfants, vous l'appellez « mon père », vous lui confiez vos peines, vos fautes, vos projets, il vous écoute, vous pardonne et vous aide. Chaque matin, à la table sainte, riches et pauvres, savants et ignorants, maîtres et serviteurs, indistinctement rassemblés, vous vous agenouillez pour recevoir vraiment, réellement le même Dieu. Devant ce grand mystère qui vous dépasse, vous vous sentez tous également petits, tous également aimés ; chaque jour, ce sacrement qui est le centre de votre culte, vous rapproche dans l'égalité de l'humilité et de l'amour ! C'est le sacrement social par excellence, manifestation et réalisation de

l'union des hommes avec Dieu et de la communion des hommes entre eux.

« Pour nous, affirment quelques-unes de ces âmes qui doutent et qui cherchent, nos temples restent trop souvent fermés et quand ils sont ouverts, ils nous apparaissent, avec leurs grands murs nus, comme des vestibules vides où l'on passe. Nous n'y trouvons pas comme chez vous, un Père qui préside journallement à la table sainte, mais comme dans l'arche des Hébreux, la Thora et l'Évangile, un livre et un interprète. La Bible est le centre de notre culte, notre temple devient une école, et vous savez que si l'église rapproche, l'école classe et différencie. L'exégèse est la base de notre culte, et l'on ne communie pas dans l'exégèse. Nous retrouvons ici les mêmes inégalités que dans la rue ; il y a ceux qui lisent et ceux qui ne savent pas déchiffrer les textes ; il y a ceux qui prennent tout à la lettre dans leur simplicité et ceux qui discernent et interprètent ; il y a ceux qui s'accordent eux-mêmes à l'enseignement révélé et inspiré, et ceux qui l'accommodent à leur personne et à leur vie. La Bible, au lieu de nous égaliser et de nous réunir, nous enorgueillit et nous sépare. »

« Ayez pitié de nous surtout, quand nous doutons de nos traditions, quand nous n'avons plus de sécurité spirituelle dans notre Eglise, quand nous commençons, presque malgré nous, à chercher l'Eglise véritable, quand la grâce nous travaille et que la pleine vérité nous attire. Oh ! alors nous souffrons des souffrances que vous ne connaîtrez jamais, dans notre conscience, notre cœur, et parfois dans nos biens. Nous étions liés à notre paroisse comme à une « église », vous savez tout ce qui entre de sacré

et de fort dans ce mot ; et voici que, de nous-mêmes, il nous en faut sortir, aller seuls, comme des orgueilleux et des révoltés. Il nous faut juger notre père et notre mère, juger notre pasteur aussi que nous avons pris comme notre maître ; il nous faut juger nos ancêtres et de plus savants que nous. Il nous faut penser — et notre audace nous fait peur — que tous ceux que nous avons aimés et respectés depuis l'enfance, que nous aimons et respectons encore, se sont trompés et nous trompent. Nous croyons alors qu'en conscience il nous faut briser avec tout le passé, mais aussi avec le présent et l'avenir, nous séparer de nos amis, de nos prochains, et fuir dans l'autre camp comme des exilés. Ah ! si l'on pouvait agir toujours en corps, en Eglise, ce serait plus facile, mais c'est tout seuls que nous croyons devoir soulever le bloc qui nous écrase, et pensant avoir raison contre tous, tout seuls encore nous croyons devoir nous décider et agir contre tous. Et quand nous arrivons chez vous, votre attitude parfois nous déconcerte ; vos formules d'abjuration étonnent notre bonne foi ; nous ne trouvons pas toujours auprès de vous la compréhension dont nous avons besoin ; la défiance souvent et parfois la rancœur nous reçoivent. Il nous faut, dans la lutte, nous arracher à la famille du sang que la nature et Dieu nous ont donnée, et, dans la lutte encore, entrer dans la grande famille spirituelle où la conscience et Dieu nous conduisent. Oh ! que les séparations d'autrefois nous font du mal encore, dans ces crises individuelles, puisque pour nous réunir, il faut encore nous séparer ! Vous qui croyez, ayez pitié de nous ! »

Laisserons-nous cette grande plainte retomber dans le silence, sans une réponse, sans un geste de

notre part ? L'abbé H. de Tourville pense que les Mages, païens venus d'Orient vers le Messie, représentent toute la multitude des âmes qui ne sont pas nées dans la Vérité, mais qui aiment, cherchent la lumière et marchent vers la Vérité.

Eh ! bien, il faut que nous, catholiques, nous défaisant de certaines étroitesse, nous comprenions que parmi les non-catholiques, parmi ceux que nous appelons anglicans, luthériens, calvinistes réformés, orthodoxes, même parmi les israélites et les mahométans, parmi ceux qu'en nos écoles nous qualifions hérétiques, schismatiques et infidèles, parmi tous ceux qui ne sont pas de l'Eglise visible, il y a des âmes sincères, généreuses, consciencieuses qui font réellement partie du corps mystique et vivent avec nous dans la communion des saints, dans ce que des théologiens ont appelé « l'âme de l'Eglise. »

Il faut que nous comprenions que beaucoup de ces âmes religieuses parfois connaissent l'inquiétude et souffrent alors de ne pas posséder toute la vérité, de ne pas avoir l'entière certitude. Ce sont des pauvres alors, et les pauvres les plus dignes, puisqu'ils tendent leurs mains désireuses vers des richesses spirituelles.

Il faut avoir pitié d'eux, les aimer, nous pencher vers eux et les prendre par la main ; il faut prier et mériter pour eux ! ah ! demandons à Dieu qu'Il veuille bien mettre sur leur route et dans la nuit qui les entoure une étoile qui les guide ! Demandons à Dieu qu'Il daigne leur envoyer des anges qui chantent dans leur ciel et les conduisent dans la joie ! Demandons à Dieu d'être nous-mêmes cette étoile lumineuse ou cet ange de bonté, afin qu'ils viennent et qu'il n'y ait plus qu'une seule Eglise, en attendant que nous fassions un jour, une grande famille dans l'éternel Amour !

NOTES

(1) *La Bonne foi de nos frères séparés.*

Lettre pastorale de Mgr Giraud, archevêque de Cambrai. Nov. 1845. *Bulletin de l'Association Cathol.* 1895-1896, p. 39.

« Il n'en est pas de même de la révolution qui s'opère dans les idées et les sentiments au delà du détroit. Ici, les rejetons qui se détachent de la racine du schisme et de l'hérésie, pour se greffer sur le tronc généreux de l'arbre catholique, qui sont-ils ? Ce sont des hommes graves, des consciences sincères, des renommées pures, de nobles caractères, des esprits droits et véritablement forts, considérés dès lors comme des lumières et des modèles, dont le nom n'est prononcé par toutes les bouches qu'avec respect ; des hommes qui, pour obéir à la grâce qui les presse, ont à s'imposer à la fois tous les sacrifices, abandonner fortune, places, honneurs, famille, toutes les douceurs du présent et toutes les promesses de l'avenir, et qui emportent avec eux, en se retirant, l'estime et le regret de ceux-là même dont ils se séparent. »

(2) *Les tristesses de l'Eglise anglicane.*

Lettre sur l'unité catholique au Comte de Shrewsbury, par le cardinal Wiseman. (1841. Association cathol. pour la Réunion. Juin 1896. p. 233-234.

« Nous avons perdu la sympathie du monde, cela est évident (écrit Newman en octobre 1899, six ans avant sa conversion) et ceux qui ont été la cause de ce malheur ont senti l'obligation de nous dédommager autant qu'il leur était possible : après nous avoir coupés du reste de la chrétienté, le pouvoir civil a fait de son mieux, il faut en convenir, pour nous réconcilier avec notre dégradation. Naturellement, il a maintenu notre captivité comme premier principe de la constitution... Une fois ce principe admis, on a concédé à l'Eglise la plus honorable des captivités. Rien ne lui a été refusé hormis la liberté. Le pouvoir, les richesses, l'influence, le rang, la considération, lui ont été prodigués en abondance pour la rendre toujours aussi heureuse que possible... »

« La dépendance de l'Eglise à l'égard de l'Etat « son maître égyptien et son tyran », continue à son tour le cardinal Wiseman, le défaut d'une influence convenable dans le clergé pour

le choix des Evêques ; le défaut d'autorité chez les Evêques pour gouverner efficacement ; la faiblesse de l'Eglise à faire valoir les censures spirituelles, l'abolition de toute autorité conciliaire dans la hiérarchie ; l'esprit protestant des articles considérés dans leur ensemble et leur intolérable hétérodoxie sur certains points particuliers ; la suppression de certaines cérémonies, de certains sacrements, de rites liturgiques ; l'extinction du sentiment et des institutions monastiques et ascétiques ; la diminution de « la crainte révérentielle, du goût des choses mystérieuses, de la tendresse, du zèle et d'autres sentiments qui peuvent être d'une façon spéciale appelés « catholiques », la misérable sensation d'isolement que j'ai déjà décrite, tout cela ne forme qu'une partie des griefs au sujet desquels nous entendons des plaintes à chaque instant... »

Gladstone. Mémoire sur la question des Ordinations anglicanes (1896) dans l'association catholique pour la réunion. Juil. 1896. P. 258).

« Constater des changements n'augmente pas toujours notre fierté. Ils impliquent en effet de longs aveux des fautes de notre Eglise. Ce n'est pas le lieu et je ne suis pas l'organe convenable pour le dire en détail ; mais je puis mentionner le grand affaissement de la doctrine chrétienne, l'insuffisance de la manifestation de la personne et de l'œuvre du Rédempteur, le manque de zèle et le défaut de piété dans le culte, la rareté de l'office public, une conception amoindrie de la Sainte Eucharistie dont la célébration était dévote mais peu fréquente, l'effacement graduel des coutumes de l'Eglise dans la vie quotidienne de la famille... »

Discours de l'Archevêque anglican d'York : *Revue Anglo-Romaine*. II. P. 474 (Oct. 1895).

« Le danger de notre position spéciale, c'est la complaisance en nous-mêmes et la persuasion intime que nous avons tout prévu et réglé pour jamais en fait de doctrine et de cérémonies, dans nos « 39 articles » et dans « nos actes d'uniformité. » Le temps n'est peut-être pas éloigné où il sera sage de notre part de reviser notre position, quant aux matières d'une importance secondaire, et cela nous devons le faire, non par manque de foi ou par crainte, mais avec le désir ardent de parvenir au plus haut degré de la perfection chrétienne, dans les pensées et dans la vie à notre époque.

Après tout, ceux qui eurent l'initiative de la Réforme et la firent triompher n'étaient pas infaillibles, et au milieu des luttes et des tourments du xvi^e siècle, il est possible que quelquefois ils aient fait erreur et rejeté peut-être un peu trop hâtivement une part du précieux chargement de la barque.

Si nous voulons jamais occuper une place prééminente en devenant les promoteurs de la réunion de la Chrétienté, il faudra que nous ayons le courage de nous débarrasser de tout ce qui était étroit et exclusif, sans motifs, soit dans nos croyances, soit dans nos pratiques religieuses ; sans quoi nous sommes certains d'un insuccès. »

BIBLIOGRAPHIE

L'Inquiétude religieuse, par Henri Brémont (chez Perrin, Paris).

Histoire de mes opinions religieuses, par Newman (chez Dou-
niol, 29, r. de Tournon, en 1866).

Orthodoxie, par G. K. Chesterton (Rouart et Watelin, 6,
place Saint-Sulpice, Paris). Voir le chapitre : les Paradoxes du
Christianisme et les suivants.

Documentation catholique : Année 1925, N° 304, Col. 527 :
discours de Lord Halifax.

VI

La grande prière de Jésus pour l'unité

Au jardin de Gethsémani, la veille de la Passion ; c'est la nuit, mais une douce clarté révèle le paysage endormi. De l'autre côté du Cédron, on discerne les hautes murailles et les maisons de Jérusalem ; partout le silence et la sérénité... Pourtant ici, contre le tronc d'un olivier séculaire, une forme s'agite ; c'est Jésus de Nazareth. Sur son visage, dans ses yeux, sur ses lèvres passent à la fois de la douleur et de l'amour. Un tremblement profond secoue tout son être. Il s'abat sur le sol. Une sueur de sang coule de son front et tombe goutte à goutte dans la poussière.

Combien devait-Il souffrir pour être prostré ainsi, Lui, la force et la sérénité ! Est-ce à cause de cette nuit d'horreur et de sang, à cause de la flagellation, des épines, de la croix, des clous et de la mort ? est-ce à cause de l'innombrable péché des hommes, de toutes les révoltes, de toutes les dégradations, de toutes les haines, de tous les crimes qu'Il voit dans le passé, le présent et l'avenir, et pour lesquels Il a résolu d'implorer le pardon et d'expier ? Jésus ne l'a pas dit. Mais ce que je vois, ce que je sais, c'est qu'Il souffre immensément, que dans sa souffrance Il a demandé à ses apôtres de veiller et de prier avec Lui : « Mon âme est triste jusqu'à la mort, demeurez ici et veillez avec moi... »

Ce que je sais, c'est que tandis qu'Il lutte, qu'Il souffre, et qu'Il prie, les apôtres se sont endormis !...

Est-ce à nous de leur jeter la pierre ? Oh ! sans doute, le Christ vivant, le Christ ressuscité et glorieux au ciel ne peut plus pâtir, mais la *Passion ne se continue-t-elle pas tout de même dans ses membres terrestres, dans son corps mystique qui est l'Eglise ?* N'a-t-elle pas été, comme Lui, desservie par les fautes de ses propres fils qui tardaient à se réformer, abandonnée par d'autres enfants qu'elle aimait tendrement, violemment séparée de ceux qu'elle s'était unis ? N'a-t-elle pas été persécutée souvent à la suite de ces discordes et de ces divisions, et aux multiples points où la persécution sévissait, n'a-t-on pas vu du sang toujours, l'incessante sueur de sang du corps mystique de Jésus-Christ ? Dans l'épreuve, comme le Christ, n'a-t-elle pas appelé près d'elle les plus fidèles de ses fils afin de se retirer avec eux devant Dieu, et ne leur a-t-elle pas demandé avec instance de veiller et de prier pour le retour de tous à l'unité ?

Alors, qu'avons-nous fait ? La Chrétienté est divisée, l'Eglise blessée souffre et crie comme une mère à qui l'on a volé ses enfants, elle supplie qu'on l'aide à les retrouver, et, en attendant, à porter le poids de sa douleur. Que faisons-nous ? *Nous aussi, ne sommes-nous pas endormis ?...* Oh ! secouons notre torpeur, mordons-nous les lèvres afin de nous réveiller, et, sans nous laisser vaincre par la fatigue, veillons et prions avec l'Eglise, c'est-à-dire avec Jésus-Christ.

A Gethsémani, comment les apôtres pouvaient-ils dormir ? Ils connaissaient pourtant le tourment du

Christ, puisque, pour eux, Jésus avait prié tout haut, afin qu'ils entendent sa grande supplique, au soir de la Passion. Et nous aujourd'hui, comment pouvons-nous dormir aussi ? Ne voyons-nous pas la grande misère de la Chrétienté divisée ? Ne *connaissons-nous pas la grande prière également*, puisque, pour nous, l'apôtre qui reposa sur le cœur du Maître l'a consignée dans l'Évangile ?

Représentons-nous le cadre et la scène. Les Douze sont réunis au cénacle. Pendant trois ans, ils ont vécu avec le Christ dans une intimité féconde qui tendait efficacement à unifier leurs pensées. Maintenant ils sont groupés autour de Lui, comme les rameaux autour du tronc, dans une union visible et manifeste. Maintenant ils viennent de communier, c'est-à-dire de s'unir à Lui intérieurement, corporellement, totalement, dans l'union Eucharistique. Maintenant la grâce et l'amour sont en eux ; ils sont greffés sur Dieu, dans une union mystique. L'unité est réalisée ! Hélas ! non ! même alors elle n'était pas parfaite. L'un d'entre eux, peu à peu avait détaché déjà son esprit, son âme et son cœur. Sa main se mêlait encore aux autres mains sur le plateau des pains, mais déjà sa volonté était séparée. Bientôt d'autres encore s'en iront dans la tourmente et Jésus restera seul avec sa Mère, Jean et quelques femmes.

Sans doute, Notre-Seigneur devait penser alors à toutes les divisions de la Chrétienté future, à toutes les désertions, à toutes les séparations qui devaient défigurer, mutiler et retarder son œuvre. Les tristesses du présent et de l'avenir étaient devant son regard qui voit tout, quand levant *les yeux au ciel, il pria en ces termes* :

« Père Saint, garde-les en ton nom, que tu m'as donné, afin qu'ils soient un comme nous. Quand j'étais avec eux, je les gardais en ton nom que tu m'as donné ; je les ai gardés, et aucun d'eux n'a péri, si ce n'est le fils de la perdition afin que l'Écriture soit accomplie. Mais à présent je vais à toi, et je parle ainsi dans le monde afin qu'ils aient eux-mêmes la plénitude de ma joie. Je leur ai donné ta parole, et le monde les a haïs, parce qu'ils ne sont pas du monde, comme je ne suis pas du monde. Je ne prie pas pour que tu les enlèves du monde, mais pour que tu les gardes du mal. Ils ne sont pas du monde, comme je ne suis pas du monde. Sanctifie-les dans la vérité : ta parole est vérité. Comme tu m'as envoyé dans le monde, moi aussi je les ai envoyés dans le monde, et je me consacre moi-même pour eux, afin qu'ils soient eux aussi sanctifiés en vérité.

Or je ne prie pas seulement pour ceux-ci ; mais aussi pour ceux qui croiront en moi à cause de leur parole, afin que tous soient un, comme toi-même, ô Père, tu es en moi et moi en toi, afin qu'eux aussi soient en nous, de façon que le monde croie que tu m'as envoyé. Pour moi, je leur ai donné la gloire que tu m'as donnée ; afin qu'ils soient un, comme nous sommes un, moi en eux et toi en moi, afin qu'ils soient consommés dans l'unité, de façon que le monde sache que tu m'as envoyé et que tu les as aimés comme tu m'as aimé. Père, ceux que tu m'as donnés, je veux qu'où je suis, ceux-là aussi soient avec moi, afin qu'ils voient ma gloire que tu m'as donnée parce que tu m'as aimé avant la création du monde. Père juste, si le monde ne t'a pas connu, moi je t'ai connu, et ceux-ci ont connu que tu m'as envoyé, et je leur ai fait connaître ton nom, et je le

ferai connaître, afin que l'amour dont tu m'as aimé soit en eux, et moi en eux. »

Ce dernier entretien, cette longue et profonde confiance après l'institution eucharistique, avant la Passion, avant la séparation et la mort sur la croix, avant le départ des disciples pour la dispersion et la conquête spirituelle du monde, ne peut-elle pas, *ne doit-elle pas être considérée comme la grande prière, la prière essentielle, le testament spirituel de N.-S. J.-C. ?*

Nous y retrouvons marquée avec force, avec insistance, à chaque phrase, comme pour la graver profondément dans le souvenir, la volonté du Maître de les voir persévérer dans l'unité.

Voyez-y dévoilée, après la désertion de Juda, la grande douleur, quand cette unité est brisée.

Remarquez comment le Christ indique avec netteté les conditions de l'unité, être consacrés, sanctifiés avec Lui dans la Vérité et la Charité.

Observez qu'Il donne cette unité visible — que réalisent dans l'Eglise la vérité et la charité associées, — comme un motif de crédibilité, comme la grande preuve de sa divinité et de l'origine céleste de sa mission.

Soit, c'est la grande prière du Christ, mais *n'est-ce pas aussi bien l'incessante supplique du corps mystique de l'Eglise de Jésus-Christ ?* Depuis la Pentecôte, jour solennel où le Saint-Esprit descendit visiblement sur l'Eglise naissante, visiblement constituée et unie, dans toutes ses paroles, dans toutes ses oraisons, par toutes ses interventions, elle n'a jamais cessé de souhaiter, de demander, de favoriser

l'unité par la recherche de la Vérité et la pratique de la charité.

N'est-ce pas une grande prière sacerdotale aussi ? A l'office essentiel qu'est le Saint-Sacrifice de la Messe, lors de la petite et antique élévation qui précède le *Pater*, le prêtre tient d'une main le calice rempli du Précieux Sang, de l'autre la Sainte Hostie consacrée ; ainsi visiblement ne faisant qu'un avec Jésus eucharistique, s'unissant intérieurement, et réellement, dans le Christ, aux assistants, à tous les fidèles, à tout le Corps mystique, ne réalise-t-il pas, ne symbolise-t-il pas, ne manifeste-t-il pas l'unité ? Ses paroles ne la proclament-elles pas aussi : « Par Lui, avec Lui, en Lui, à Toi, Dieu Père et Tout Puissant, dans l'unité du Saint-Esprit, tout honneur et toute gloire ! » Et n'est-ce pas alors que tous, unis dans le Christ, blottis dans le Médiateur, par les lèvres du Prêtre, à Dieu nous osons dire « *aude-mus dicere* : Notre Père qui êtes aux cieux, que votre nom soit sanctifié, que votre règne arrive, que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel... » Votre nom est unité, votre règne est unité, votre volonté est unité, que soit faite l'unité dans la charité.

Mais alors, si c'est la prière du Christ, de l'Eglise et du prêtre, *ne doit-elle pas être aussi la prière de tous les Chrétiens* unis au Prêtre, à l'Eglise et au Christ ?

D'ailleurs désirer et demander précisément ce que demande et veut Notre-Seigneur Jésus-Christ, *c'est la plus sûre et la plus bienfaisante de toutes les prières*, puisqu'elle fond les volontés humaines purifiées dans la toute-puissante volonté de Dieu. Tendre par ses vœux aux mêmes buts que la Puissance

divine s'est proposée, c'est prier avec sagesse et avec la certitude d'être exaucé. N'imitons pas les peuples belligérants qui tous demandaient à Dieu de leur donner la victoire, c'est-à-dire en somme de se mettre de leur côté et de se faire le serviteur bénévole de leurs desseins. Il fallait supplier Dieu de donner à chaque peuple la grâce de voir clairement où se tenaient la justice et la vérité, afin de se ranger immédiatement de ce côté, c'est-à-dire du côté même de Dieu. Que les chrétiens non plus ne renversent pas les rôles, que chaque Eglise ne rêve pas de capter Dieu pour elle, mais que chacune demande la faveur de connaître toute la vérité et de pratiquer pleinement la charité, afin de tendre efficacement à l'unité, parce que c'est là qu'est Dieu.

La meilleure manière de prier, c'est d'implorer Dieu au nom de Jésus-Christ. Léon XIII, précisément dans cette fameuse lettre aux Anglais, n'a-t-il pas dit lui-même : « Afin que nos vœux soient acceptables et agréables à la majesté du Père, le Fils nous ordonne de les unir au mérite de sa propre prière et de les exprimer en son nom : « En vérité en vérité, je vous le dis, si vous demandez quelque chose à mon Père en mon nom, Il vous le donnera ; jusqu'ici vous n'avez rien demandé en mon nom ; demandez et vous recevrez, afin que votre joie soit parfaite » (Jean. 16. 23). Jésus est lieu où nos prières se transforment et deviennent agréables à Dieu ; Il est le Prêtre unique qui parle pour nous devant le Père ; Il est l'Intercesseur à qui rien n'est refusé, le Médiateur par qui tout doit passer. Mais n'est-il pas le donateur aussi : « Quoique vous demanderez en mon nom je le ferai » (14/13). Si le Père bénit ce qui est demandé au nom du Christ, si Jésus agit quand

on prie en son nom, n'est-ce pas pour continuer l'œuvre qu'il faisait sur la terre et lui donner son achèvement ? Et cette œuvre, n'est-ce pas de nous conduire tous à l'unité par la vérité et la charité ? Si l'on ne peut être exaucé qu'en son nom, prier en son nom n'est-ce pas précisément demander ce qu'Il a voulu faire, l'unité dans la charité et la vérité ?

La meilleure disposition pour bien prier, n'est-ce pas de demander comme Jésus, dans la pureté et la sainteté comme Lui dans la soumission, dans le don total de tout soi-même à la volonté divine, et dire avec Lui : « Que votre volonté soit faite et non pas la mienne. » Vouloir ce qu'Il veut, faire ce qu'Il fait, être ce qu'Il est, dire ce qu'Il dit ; c'est être, agir, prier en Lui, avec Lui et par Lui, c'est être, agir, prier pour l'unité, et c'est la bonne manière de prier.

Oh ! n'en doutez pas, une telle prière, présentée par Jésus, enveloppée dans Jésus, fécondée par le Christ, sera irrésistible sur le cœur de Dieu. N'en doutez pas, si dans les jours de l'Ascension à la Pentecôte, pour commémorer le temps où les disciples étaient encore parfaitement *un* autour du Maître, catholiques et non-catholiques se réunissaient, les uns dans leurs églises et les autres dans leurs temples, séparément, mais simultanément, afin de prier ensemble pour l'unité, si parfois même quelque frère séparé se mêlait occasionnellement à nous dans nos chapelles et nos cathédrales, afin de prier en passant, avec nous, oh ! alors tant mieux ! tant mieux car une telle prière aurait des chances d'être exaucée. Alors nous serions unis au moins dans la volonté et dans la charité, et ce serait déjà le commencement de l'unité. Oui, quand tous les fils du

Christ ne feront qu'un, quand leurs pensées ne feront qu'une pensée, leurs volontés une seule volonté, leurs voix une seule voix pour demander l'unité, n'en doutez pas, Dieu ne pourra pas ne pas exaucer une telle prière *car ce sera la prière du corps mystique tout entier ! Voulez-vous une preuve que Dieu réalise toujours les demandes des Chrétiens réunis priant pour l'unité ?* Relisez l'étrange histoire d'Ignace Spencer, cet anglican converti qui décida toute la chrétienté à prier pour la conversion de l'Angleterre. A partir de 1838 jusqu'à sa mort en 1864, avec amour et ténacité il parcourut toute l'Europe, s'adressant au Pape, aux Cardinaux, aux Evêques, aux rois, aux ministres, aux Supérieurs d'Ordre, aux simples fidèles aussi comme à Calais où n'ayant rencontré personne de ceux qu'il voulait voir, il conquist à son œuvre le sacristain qu'il trouva dans l'église ? Que demandait-il ? Des aumônes ? non. Des controverses et des thèses ? non ! Il demandait seulement des prières. Chaque voyage qu'il fit en Europe, pendant vingt-cinq ans, fut une véritable croisade pour l'union des Eglises. Ne visant aucun intérêt humain, ni la gloire ni l'argent, demandant seulement à tous de s'unir à tous afin d'obtenir la foi véritable pour tous. Il ne vivait littéralement que pour faire continuer, dans la Chrétienté, la grande prière du Christ. Le corps mystique continuait la prière que Jésus-Christ, la tête de l'Eglise, avait commencée au soir qui précéda sa mort. Eh bien, c'est précisément à la suite de cette longue et pacifique campagne, tandis que toute la Chrétienté faisait monter vers le ciel sa supplique, que commença ce qu'on a appelé, par la suite, le mouvement d'Oxford. Ignace Spencer, étant entré dans l'ordre des Passionnistes, que Paul de la Croix avait

fondé trois siècles auparavant pour la conversion de l'Angleterre, vit Newman déposer entre les mains d'un passionniste sa soumission et l'entendit proclamer sa foi à l'Eglise catholique et romaine.

Vous connaissez la belle et joyeuse vision de saint Paul de la Croix. Pendant cinquante ans, il n'avait cessé de prier pour le retour de l'Angleterre à l'unité de la foi : « Oh ! l'Angleterre, disait-il avec douleur et avec amour, comme elle me pèse sur le cœur ! Prions pour elle. Je n'ai pas passé un seul jour de ma vie sans le faire. A chaque Messe que j'ai célébrée j'ai demandé le retour à l'unité. »

Or, un matin, au sortir d'une telle oraison, il vit miraculeusement dans l'avenir, sur le sol de l'Angleterre pour lors encore interdit à ses fils, des passionnistes qui prêchaient en toute liberté.

Nous aussi, si nous ne cessons pas de prier tous ensemble avec l'Eglise et avec Jésus-Christ, n'en doutez pas, nous pourrons regarder l'avenir avec confiance. La grande pensée d'unité et de paix, qui fut toujours présente à l'esprit des prophètes, qui fut la solennelle et suprême recommandation de Notre-Seigneur, l'indéfectible espérance de saint Paul dans ses marches et dans ses luttes, qui constitue l'essence même de l'espérance chrétienne, prendra corps enfin, et nous verrons la grande et belle cité de Dieu poindre un jour à l'horizon. Si vous croyez que la prière ardente et généreuse de saint Etienne mourant fut pour quelque chose dans la conversion de Paul, soyez-en persuadés, nos prières et nos efforts de maintenant, nos peines offertes surtout et transformées en prières feront beaucoup pour l'établissement de l'unité. Grâce à elles, n'en doutez pas, l'Eglise trouvera parmi nos frères séparés d'autres saint Paul qui convertiront une autre gentilité !

NOTES

(1) *Paroles d'Occident pour l'Unité.*

Discours de l'Archevêque anglican d'York, au congrès de Norwich (*Revue Anglo-Romaine* II. Page 472).

« Il est à peine possible de mettre en doute que Notre-Seigneur dans sa prière comme dans ses promesses, n'ait pas eu en vue une unité organique, sous une forme ou sous une autre ; mais le champ est laissé libre aux diverses conceptions sur ce que sera cette unité. L'on a dit d'une manière admirable que lorsque sonnera l'heure de la réconciliation entre Rome et l'Angleterre, ce ne sera pas nous qui irons à elle, ni elle à nous, mais ce sera elle et nous qui irons à Dieu. Il n'en reste pas moins vrai que c'est là pour chacun de nous et pour nous tous un devoir pressant que de faire tout ce qui est en notre pouvoir pour parvenir à ce but béni. Si nous ne voyons pas les résultats, nous aurons du moins préparé le chemin. Il n'est pas homme qui réfléchisse et qui puisse honnêtement penser que le présent état de la Chrétienté soit conforme à la volonté du Christ ; et personne ne peut se soustraire à l'obligation de travailler à le réformer, s'efforçant, avec zèle, de garder l'unité de l'esprit dans le lien de la Paix... »

(2) *Paroles d'Orient pour l'Unité.*

Léon XIII : *Epistola Apostolica, Præclara gratulationis*. Juin 1894.

« Frères dissidents (le Pape s'adresse ici particulièrement aux Orientaux), quelque soit votre rite, notre cœur s'ouvre à vous. Méditez ces ardentes et graves paroles que Bessarion adressait à vos Pères : Qu'aurons-nous à répondre à Dieu, quand Il nous demandera compte de cette rupture d'avec nos frères, Lui qui, pour nous assembler dans l'unité d'un même bercail, est descendu du ciel, s'est incarné, a été crucifié ? Et quelle sera notre excuse auprès de la postérité ? Oh ! ne souffrons pas cela, n'y donnons pas notre assentiment, n'embrassons pas un parti si funeste pour nous et pour les autres... »

« Daigne Dieu, entendre la supplication que vous lui adressez vous-mêmes dans la liturgie de saint Basile : « Abolissez toute division entre les Eglises. » « Rassemblez les membres

dispersés, ramenez les égarés et rétablissez-les dans l'union à notre Eglise, sainte, catholique et apostolique. »

« Qu'Il daigne nous ramener à cette Foi une et sainte... dont nos ancêtres gardèrent inviolablement le dépôt, qu'illustrèrent à l'envi, par l'éclat de leurs vertus, par la hauteur de leur génie, par l'excellence de leur doctrine, les Athanase, les Bazile, les Grégoire de Nazianze, les Jean Chrysostome, les deux Cyrille et tant d'autres grands docteurs dont la gloire est en toute vérité l'héritage commun des deux Eglises, de l'Eglise d'Orient et de celle d'Occident. »

BIBLIOGRAPHIE

Evangile de saint Jean, commentaire par le P. M. J. La-grange, page 435 et sq.

VII

Piété et charité unies dans l'apostolat

Qu'on se représente Marie dans l'humble maison de Nazareth... Pendant des années, elle a vécu tout occupée à nourrir, vêtir et protéger l'Enfant-Jésus. Si la véritable dévotion consiste à connaître, aimer et servir Dieu, on peut dire que Marie devait être la plus pieuse des créatures puisque toute son activité en somme tendait à connaître, aimer et servir son propre enfant et son Dieu. Mais on peut affirmer aussi que, pour elle, cette piété était éminemment facile parce qu'elle se confondait avec la charité la plus spontanée, c'est-à-dire avec l'amour maternel.

A quelle mère chrétienne n'est-il pas venu à l'esprit, un jour, de souhaiter un sort équivalent et de s'écrier : « Ah ! si mon Dieu était en même temps mon propre enfant, aimable et chétif à la fois, combien je l'entourerais de soin et de tendresse, combien ma vertu serait facile et ma sanctification rapide ! je ne me contenterais pas de murmurer distraitemment quelque prière, de tourner les regards vers le ciel en disant : « Seigneur, Seigneur ! », mais durant toute ma vie, tous mes efforts et toutes mes démarches, mes nuits et mes jours, le travail de mes mains et les battements de mon cœur, tout en moi collaborerait à servir mon enfant et mon Dieu ! »

Qui de nous n'a constaté que notre *nature humaine*, à la fois *spirituelle et matérielle*, éprouve le

besoin de voir, de sentir, de toucher, de réaliser en un mot, pour mieux connaître et pour mieux aimer ?

Eh bien, je voudrais montrer que *Notre-Seigneur a satisfait pleinement ce désir et aidé notre faiblesse* en nous donnant comme à Marie, des facilités étranges pour l'aimer et la servir, non pas dans l'abstrait, mais d'une manière visible et sensible, avec notre être tout entier.

« Les Pharisiens, ayant appris que Jésus avait réduit au silence les Sadducéens, s'assemblèrent. Et l'un d'eux, Docteur de la loi, lui demanda pour le tenter : « Maître, quel est le plus grand commandement ? Jésus lui dit : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu, de tout ton cœur, de toute ton âme et de tout ton esprit. *C'est là le plus grand et le premier commandement. Le second lui est semblable : Tu aimeras ton prochain comme toi-même. A ces deux préceptes se rattachent toute la loi et les prophètes.* » (Mat. XXII. 34).

Ainsi, à qui veut savoir quel est le plus grand Commandement, Notre-Seigneur répond en donnant deux commandements qu'Il unit et maintiendra unis désormais. Le prochain en général, c'est-à-dire tout homme en tant qu'homme, parce qu'il est une créature et une œuvre de Dieu, parce qu'il a été fait « à son image et à sa ressemblance », parce que, marqué du péché originel, il a été racheté par le sacrifice du Rédempteur, en un mot parce qu'il est le frère réel et aimé de l'Homme-Dieu, est manifestement désigné par le Maître, comme l'objet visible, palpable de notre charité.

Consciemment, intentionnellement, Notre-Seigneur réunit les deux commandements en un seul. La charité chrétienne devient désormais un mouvement re-

ligieux de l'âme, absolument un dans son origine spirituelle et dans sa fin dernière qui est Dieu, mais double dans l'expression pratique qu'il revêt : d'un côté, il va intérieurement et directement vers Dieu, en hauteur et en profondeur, et de l'autre, directement vers les hommes, et indirectement vers Dieu, en largeur, en hauteur et en profondeur à la fois

Dans la manifestation de l'amour, Jésus distingue donc mais ne sépare pas Dieu et les hommes, l'invisible et le visible, la charité à l'égard de Dieu et la charité à l'égard du prochain. Tout ce que nous faisons au prochain, quel qu'il soit, « à toute créature », même au païen, à l'hérétique, au schismatique, au pécheur, à l'athée, même à nos ennemis et à nos persécuteurs, pour secourir leur pauvreté, leurs infirmités, leurs souffrances corporelles et spirituelles, leur déchéance peut-être, tout en tournant explicitement ou implicitement notre intention vers Dieu, c'est encore pleinement la charité, c'est vraiment un don à Dieu en même temps qu'au prochain, c'est comme si nous l'avions fait à Dieu même, et c'est pourquoi Dieu nous le rendra.

Comprenez-vous maintenant la conclusion pratique que tire saint Jean ? Puisque le Christ « a donné sa vie pour nous, nous aussi nous devons donc donner notre vie pour nos frères. » (Epit. III-16).

Comprenez-vous pourquoi Notre-Seigneur, à maintes reprises et particulièrement dans le Notre Père, déclare que Dieu règlera son attitude à notre égard sur notre conduite envers le prochain : « Notre Père qui êtes au cieux... Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés... » Comme si nous disions : « Seigneur, rendez-nous ce que nous vous avons donné à vous, dans

vos frères. » Entendez-vous toute la pensée de saint Paul ? « Rendez-vous, par la charité, serviteurs les uns des autres. Car toute la loi est contenue dans un seul mot : Tu aimeras ton prochain comme toi-même. » (Gal. V. 14.)

Telle est aussi la conception de l'Eglise. Le catéchisme place l'amour de Dieu et l'amour du prochain dans le même chapitre et la même définition, parmi les vertus théologales. « La charité, dit-il, est une vertu surnaturelle par laquelle nous aimons Dieu par dessus tout et le prochain comme nous-mêmes pour l'amour de Dieu. » L'Eglise nous fait dire chaque jour dans notre prière : « Mon Dieu, je vous aime de tout mon cœur... et j'aime mon prochain comme moi-même pour l'amour de vous. » Elle nous rappelle dans ses textes liturgiques, à chaque occasion favorable et particulièrement au temps du carême, que la charité nous mérite le pardon de nos fautes : « L'aumône, comme nous le disent nos saints Livres, est également un remède très salutaire pour guérir les plaies de l'âme. C'est pourquoi vous n'oublierez pas de faire aux pauvres tout le bien possible. L'aumône possède une vertu merveilleuse pour effacer les taches du péché. C'est la parole de l'Ange Raphaël au jeune Tobie : « L'aumône délivre de la mort, c'est elle qui lave les péchés et fait trouver la miséricorde et la Vie éternelle. » C'est aussi celle de Daniel au roi Nabuchodonosor : « Rachetez vos péchés par des aumônes et vos iniquités par la miséricorde envers les pauvres. » (Catéchisme du Concile de Trente. De la prière. P. 689. Ed. Desclée). L'Eglise prescrit au prêtre de cesser la récitation du bréviaire pour courir au secours du moribond, invite la mère, pauvre, sans aide et chargée

de famille, près d'un époux ou d'un enfant malade, s'il lui est difficile de s'absenter le dimanche, à pourvoir d'abord au bien-être des siens, parce que la loi naturelle passe avant la loi positive divine et avant la loi ecclésiastique. Enfin la théologie nous enseigne que s'exposer volontairement à la mort, en union implicite avec le Christ, pour sauver le prochain en péril, constitue un acte héroïque de charité, ce qui ne va pas sans la grâce sanctifiante et sans la justification.

Aimer le prochain pour Dieu, c'est donc équivalamment aimer Dieu.

Mais Notre-Seigneur ne s'en est pas tenu là ; pour répondre au désir de la nature et de la grâce en nous, Il est allé plus loin, plus profondément encore : « Quand le Fils de l'Homme viendra dans sa gloire, et tous les anges avec lui, alors il s'assiera sur son trône de gloire, et toutes les nations seront rassemblées devant lui... Le roi dira à ceux qui seront à sa droite : « Venez les bénis de mon Père, prenez possession du royaume qui vous a été préparé dès la création du monde. Car j'ai eu faim et vous m'avez donné à manger, j'ai eu soif et vous m'avez donné à boire, j'étais sans gîte et vous m'avez recueilli, j'étais nu et vous m'avez vêtu, j'étais malade et vous m'avez visité, j'étais en prison et vous êtes venus à moi. » Alors les justes lui répondront, disant : « Seigneur, quand t'avons-nous vu avoir faim, et t'avons-nous donné à manger, ou avoir soif, et t'avons-nous donné à boire ? Quand t'avons-nous vu sans gîte, et t'avons-nous recueilli, ou nu, et t'avons-nous vêtu ? Quand t'avons-nous vu malade ou en prison, et sommes-nous venus à toi ? » Et le roi leur répondra : « En vérité, je vous le dis, ce

que vous avez fait à l'un de ces miens-frères, l'un des plus petits, c'est à moi que vous l'avez fait. » (Mat. XXV. 31). Le Christ dit encore ailleurs . « Celui qui se fera humble comme cet enfant, celui-là est le plus grand dans le royaume des Cieux. Et quiconque reçoit un seul enfant de cette sorte en mon nom, me reçoit. » (Mat. XVIII. 5). « Celui qui vous reçoit me reçoit et celui qui me reçoit reçoit celui qui m'a envoyé. » (Mat. X. 40). *Mainles fois Notre-Seigneur a enseigné, répété, affirmé la même équation : ce que vous faites à tel ou tel des miens, ce n'est plus comme si vous le faisiez à moi, c'est réellement à moi-même que vous le faites !*

— Comment cela ?

Tout s'explique si nous nous rappelons la grande et mystérieuse réalité du corps mystique : « de même que nous avons plusieurs membres dans un seul corps, dit saint Paul, et que tous les membres n'ont pas la même fonction, ainsi, nous qui sommes plusieurs, nous ne faisons qu'un seul corps dans le Christ, et chacun en particulier. » (Rom. XII, 4, 5). Tout s'éclaire si nous nous souvenons que, tout en conservant notre individualité et notre personnalité, nous sommes faits, par la grâce, les membres du Christ, et en Lui, les membres les uns des autres. Tout s'explique et s'éclaire à la lumière de cette révélation et de ce qu'on pourrait appeler les équations fondamentales de la doctrine chrétienne. Le Christ historique égale le Christ mystique éternellement vivant ; le Corps mystique du Christ éternel et vivant égale l'Eglise ; l'Eglise égale tous ceux qui vivent dans la grâce ; mais alors tout homme en état de grâce égale le Christ et la charité égale la piété, pratiquement, dans l'unité du corps mystique. Alors

l'homme de bonne foi qui vit dans la vertu et la recherche sincère de la vérité, l'enfant baptisé, le chrétien de désir comme le chrétien incorporé en fait par le baptême, comme le catholique en union active avec le Christ, c'est Dieu même visible, humanisé si l'on peut dire, et présent parmi nous.

Les saints ont pris à la lettre cet enseignement de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Pour eux, le prochain qui vit dans la foi et la charité, ce n'est plus seulement une créature, une image de Dieu, un frère de l'Homme-Dieu dans la chair et le sang, c'est un homme travaillé par la grâce, une âme habitée par le Saint-Esprit, participant à la Vie divine, c'est réellement un membre vivant et visible de Jésus-Christ. « La religion pure et sans tache, dit saint Jacques, devant notre Dieu et Père, ce n'est pas autre chose que d'avoir soin des orphelins et des veuves dans leur détresse, et se préserver des souillures du monde. » (I. Ep. 27). Avec quelle tendresse, Sainte Elisabeth, Saint Louis, Saint Vincent de Paul, tous les saints, ont aimé et soigné les chrétiens malheureux parce qu'ils voyaient en eux, non plus des membres possibles, mais réellement les membres douloureux et crucifiés de Jésus-Christ. Et l'Eglise les a toujours approuvés !

Ainsi donc la charité et la piété se rejoignent et s'équivalent, se fondent, dans la réalité du corps mystique. Si les grands contemplatifs, épris follement de Dieu, ont, en fait, si puissamment agi sur les hommes et sur leur temps, c'est parce que toute la force d'amour qu'ils ressentaient pour le Christ, se tournait pratiquement vers leurs frères, et que pour eux la vie mystique ne pouvait pas se conce-

voir séparée de l'action. Quelle intrépidité inlassable dans nos dévouements, si nous avions fait, nous aussi, comme saint Paul, toute la science et l'expérience du Corps mystique ! Quelle puissance irrésistible dans la foi pour le progrès du monde ! Combien débiles sont les théories sociales des hommes auprès de la trouvaille de Dieu !

Le prochain est devenu Jésus-Christ. Le divin Fondateur de l'Eglise a satisfait pleinement notre besoin de voir, de sentir, de toucher, pour mieux aimer et mieux agir. Pour rencontrer Dieu et le voir, nous n'avons pas, par un effort d'imagination, à retourner en arrière, au temps de l'Incarnation et à le chercher sur les routes de la Palestine ; pour recevoir de Lui et nous instruire nous n'avons qu'à regarder l'Eglise catholique visible, pour donner et nous dévouer à Lui, nous n'avons qu'à regarder autour de nous et à Le reconnaître dans le chrétien ou l'enfant baptisé qui marche en notre maison. « Si quelqu'un dit « j'aime Dieu » et hait son frère, c'est un menteur ; comment celui qui n'aime pas son frère qu'il voit, peut-il aimer Dieu qu'il ne voit pas ? » (Jean. I. Epit. IV-20).

Comprenez-vous maintenant pourquoi Notre-Seigneur chargeait les apôtres de deux grands devoirs indissolublement unis : enseigner la Bonne Nouvelle et exercer la charité ? « Il les envoya prêcher le Royaume de Dieu, dit saint Luc, et guérir les malades. » (Luc. 9-2). « Partout sur votre chemin, lisons-nous en saint Mathieu, annoncez que le Royaume de Dieu est proche, guérissez les malades, ressuscitez les morts, purifiez les lépreux, chassez les démons ; vous avez reçu gratuitement, donnez gra-

tuitement. » (Mat. 10-8 — Luc. 10-9). Mêmes préceptes encore dans saint Marc, après la résurrection, avant le départ pour la conquête du monde : « Allez par toute la terre, et prêchez l'Évangile à toute créature... Et voici les miracles qui accompagneront... Ils imposeront les mains aux malades, et les malades seront guéris. » (Marc. 16-15).

Comprenez-vous maintenant pourquoi la charité et l'apostolat deviennent la meilleure manière pratique de manifester notre amour à l'égard de Dieu, et forment la garantie personnelle, le contrôle facile de notre piété. Si Notre-Seigneur charge saint Pierre des soins du bercail, c'est précisément parce qu'il aime son Maître davantage. « Pierre, m'aimes-tu plus que ceux-ci ? Oui, Seigneur,, tu sais si je t'aime. » « Alors pais mes agneaux, pais mes brebis. » « Si tu m'aimes, fait dire saint Jean Chrysostome (Homélie 88. Jean. XXI. 15) prends le gouvernement de tes frères ; mets actuellement en évidence cette ardente charité que tu m'as témoignée constamment et dont tu étais si heureux, donne pour mes brebis cette vie que tu prétendais devoir sacrifier pour moi... C'est bien là, la meilleure marque d'amour que l'on puisse donner. » « C'est à cela, dit Notre-Seigneur, que tous connaîtront que vous êtes mes disciples, si vous avez l'amour les uns pour les autres. » (Jean. XIII. 35). « Si donc, lorsque tu présentes ton offrande à l'autel, tu te souviens que ton frère a quelque chose contre toi, laisse là ton offrande, devant l'autel, et va d'abord te réconcilier avec ton frère ; puis viens présenter ton offrande. » (Mat. V. 23-24).

Mais alors, nous qui sommes encore dans la désunion et le désordre, pourrons-nous, dans nos églises

ou dans nos temples, venir devant Dieu sans inquiétude, tant que nos frères sont éloignés et conservent quelque chose contre nous ?

Désormais, il ne nous est plus permis de cacher la grande lumière, de délaissér la force qui nous a été donnée. Il faut placer résolument toute notre activité intérieure et extérieure, afin de la rendre lumineuse et féconde, sur le plan mystique, c'est-à-dire dans la réalité. Désormais, aimons-Le, Lui d'abord, le Christ en qui nous sommes et qui demeure en nous, Lui avant tout, parce qu'il est notre prochain le plus proche, parce qu'il est notre Tête et notre appui, et que nous sommes ses membres et non plus seulement ses frères, parce que surnaturellement nous n'existons et ne vivons que par Lui et en Lui, parce qu'Il est notre Dieu en somme. *Aimons-Le d'abord, mais sans le séparer du prochain*, parce qu'Il nous a donné les deux commandements en un, et qu'il ne faut pas disjoindre ce que Dieu a uni. Désormais aimons notre frère, dans la manière et la mesure comme Jésus l'a voulu. « Voici mon commandement nouveau : Aimez-vous comme je vous ai aimés. » Or, Il a aimé totalement l'homme tout entier, donnant la santé aux corps et la vérité aux âmes, et se donnant, Lui, jusqu'au sacrifice et à la mort. Il a toujours uni au précepte de l'Apostolat le précepte de la charité, qu'elle soit individuelle ou sociale. Aimer comme Jésus, c'est servir, et servir comme Lui, c'est aller à « toutes les nations », au prochain tout entier, avec tout soi-même, avec tous ses biens et toute sa vie ; c'est être pour ses frères « la voie, la vérité et la vie », d'autres Médiateurs, d'autres Révélateurs, d'autres Rédempteurs, en un mot d'autres Christs.

Comprenons désormais que s'il n'y a pas d'apostolat fécond qui ne soit accompagné de charité, *il n'y a pas non plus de charité complète, parfaite, si elle ne se double pas d'apostolat.* Le chrétien est apôtre ou n'est pas. L'Apostolat devient la charité par excellence, puisque c'est aimer à la fois Dieu et les âmes, rapprocher la piété, la charité, la vérité et les concilier dans l'unité. C'est une main tendue au Christ et une main tendue aux hommes. C'est un élan d'amour, un mouvement circulaire, peut-on dire, qui va au Christ par les âmes ou aux âmes par le Christ, mais qui réunit toujours les âmes et le Christ dans son cercle parfait. Après l'effort d'un Dieu qui crée une âme, qui la fait pure et immortelle et lui donne la Vérité il n'y a rien de plus beau, de plus divin dans l'homme, que de continuer l'effort créateur de Dieu, et de rendre à une âme la beauté et la vérité qu'elle a perdues.

Or, Dieu sait, dans la Chrétienté divisée, combien d'hommes se sont séparés de la vérité et ne peuvent plus contempler les splendeurs qui furent révélées !..

Réfléchissons maintenant et voyons les choses comme elles sont. Le catholique qui ne vibre pas au contact de la vérité, qui ne cherche pas à la crier sur les toits et sur les places publiques, qui ne pense qu'à enterrer jalousement le « talent » reçu, dans son jardin ou dans son âme fermée, est-ce un ami des âmes et du Christ ? Sa charité est-elle pieuse et sa piété est-elle charitable ? Le catholique qui ne ressent ni joie ni fierté à posséder et à répandre sa foi, qui se contente d'en profiter ; le catholique pour Lui tout seul, par intérêt, pour que la religion protège la vertu de sa fille, la paix de son foyer ou la porte de son coffre-fort ; le catholique par politique,

par utilisation nationaliste ou démagogique ; celui qui obéit seulement, exclusivement par crainte et par calcul et non pas par amour et par zèle ; celui qui ne cherche pas passionnément à étendre le royaume de Dieu, qui n'a pas l'allégresse de l'Apostolat ; qui ne souffre pas de l'athéisme, de l'indifférence et de la désunion ; non, celui-là, ce n'est pas un catholique, c'est un parasite de la vérité !

Oh ! nous qui possédons le Christ, quelle responsabilité si nous ne donnons pas la Vérité !

Le chrétien véritable, c'est le bon samaritain qui n'abandonne pas sans secours le malheureux sur la route, et qui, sans s'inquiéter d'abord de son nom, de sa classe ou de sa nationalité, mais d'abord de son mal, l'aide, le porte, le soigne, parce qu'il l'aime, lui et le Christ qui vit en lui, et parce qu'il sait que l'amour désintéressé est le chemin par où passe la vérité.

Le vrai catholique, c'est celui qui, ayant vu la lumière, et ayant goûté la joie parfaite, ne peut plus être heureux pleinement, s'il ne partage avec ses frères déshérités sa lumière et sa joie. C'est celui qui dit comme le psalmiste : « *Credidi, propter locutus sum...* J'ai vu, c'est pourquoi j'ai parlé, j'ai aimé et agi. »

Le catholique, c'est celui qui croit que la vérité ne lui appartient pas en propre, mais qu'elle est la grande propriété collective, que c'est à tous ses enfants que Dieu a donné Jésus-Christ, et que c'est le grand devoir de l'Eglise véritable de Le porter tout entier aux âmes égarées et appauvries.

Le catholique, c'est celui qui, fuyant le pessimisme comme un péché, croit au succès final de la

vérité et de la charité, qui sait que, malgré les malentendus, les équivoques et les doutes, avec l'aide certaine de Dieu, d'une manière ou d'une autre, aujourd'hui ou demain, mais à l'heure voulue, la vérité trouvera de bons esprits pour la reconnaître et l'épouser, et la charité, malgré les désaccords et les rancunes des cœurs pour s'unir et pardonner.

Le catholique, digne fils du Christ et de l'Eglise, c'est celui qui, ayant lu et relu dans l'Evangile avec respect, la grande prière de Jésus, voyant encore après quatre cents ans la Chrétienté divisée, les dons du Messie douloureusement méconnus, l'œuvre du Christ défigurée, ayant entendu la longue plainte de Jésus qui gémit sur les divisions de son Eglise, ne peut plus résister, ne peut plus vivre en paix tant qu'il ne travaille pas, tant qu'il ne fait pas quelque chose, mais vraiment, mais personnellement, par piété et par charité, pour amener le monde chrétien à l'unité.

BIBLIOGRAPHIE

Le Christ dans la vie chrétienne d'après saint Paul, par J. Duperray : Nouveaux rapports avec les autres chrétiens, page 59. (Lib. du Sacré-Cœur. Lyon).

Du P. Raoul Plus, voir les trois volumes : *Dieu en nous*, *Dans le Christ*, et *Le Christ dans nos frères*. (Apostolat de la Prière, 9, rue Montplaisir. Toulouse).

VIII

Vers l'union par la parole et par l'action

Nous considérons tous comme une règle de sagesse chrétienne la bonne vieille devise : « Aide-toi et le ciel t'aidera ! » Faire effort, tout en priant, nous apparaît comme une condition nécessaire pour que Dieu écoute et exauce. Les deux mots « *ora et labora* » se ressemblent et s'assemblent naturellement comme le travail et la prière. Celle-ci n'a jamais été un encouragement ni à la veulerie ni à la paresse. *Dieu veut, non pas nous dispenser de travailler, mais réellement nous faire ses coopérateurs*, parce que l'effort constant développe et élève ceux qui cherchent et qui luttent.

C'est la conception même des Apôtres et des Saints. On connaît le mot de saint Jacques : « *estote factores verbi et non auditores tantum* » « rejetant toute souillure et toute excroissance de méchanceté, recevez avec douceur la parole qui a été entée en vous et qui peut sauver vos âmes. Mais efforcez-vous de la mettre en pratique » (I. 22-23). Il n'y a pas un livre de direction ou d'ascèse qui n'ait cité la maxime vigoureuse et chrétienne de saint Ignace de Loyola : faire tout comme si Dieu n'existait pas, mais rendre grâce à Dieu comme s'il avait tout fait. *C'est la pensée de l'Eglise elle-même* qui pratiquement n'a jamais séparé la foi et les œuvres. « La foi sans les œuvres est morte » déclare saint Jacques (II. 17). Dans sa

fameuse lettre aux Anglais, Léon XIII revient lui-même sur cette obligation d'agir tout en priant : « Il est obligatoire que les dispositions de l'âme qui sont surtout nécessaires à la prière, soient accompagnées des actions et des exemples qui conviennent à la profession chrétienne. Ces exemples sont l'observation de la droiture et de la justice, de la piété pour les pauvres, de la pénitence, de la paix et de la concorde dans vos propres maisons, du respect pour les lois ; c'est là ce qui appuiera vos prières de la façon la plus excellente... »

N'est-ce pas aussi l'enseignement de Notre-Seigneur ? « Celui qui aura pratiqué et enseigné sera appelé grand dans le royaume des Cieux. » Mat. 5. 15). — « La bonne terre ensemencée, explique-t-Il ailleurs, c'est celui qui entend la parole, la comprend, et qui porte du fruit. » Mat. 12-23). « Celui qui m'aime, c'est celui qui fait mes commandements ». — « Si vous demeurez en moi, et si mes paroles demeurent en vous, vous demanderez tout ce que vous voudrez, et cela vous sera accordé. » (Jean. 15-7). « Demandez, et l'on vous donnera ; cherchez, et vous trouverez ; frappez, et l'on vous ouvrira. » (Mat. 7-7). Il faut demander, chercher, frapper, en un mot agir pour obtenir. Notre-Seigneur n'a jamais séparé la prière de l'action. Lui-même ne s'est pas contenté de demander au Père le pardon de l'humanité, Il s'est fait homme, Il a enseigné, Il a travaillé, Il a souffert, Il a expié, Il a produit l'immense travail de la passion et de la Croix en sa personne et dans son corps mystique.

Le disciple serait-il plus que le Maître ? Non, soyons à l'objet de notre prière, par le désir, avec les lèvres, mais aussi avec tout notre être, avec no-

tre volonté et notre activité. Il faut demander ce que l'on veut, vouloir ce qu'on demande, entreprendre avec Dieu ce qu'on demande et ce qu'on veut. Notre prière ne doit pas être purement passive, mais active et agissante ; si nous voulons sincèrement qu'elle soit écoutée et bénie, il faut non seulement formuler notre désir de l'unité, mais vivre, agir et combattre pour elle.

« Si le Pape, dit Gladstone, a sa grande part de travail dans l'union, le plus humble membre du troupeau chrétien n'a-t-il pas sa tâche lui aussi dans cet effort de chaque jour ? » Précisons donc d'abord comment il faut être et ce qu'il faut faire quand on prie vraiment.

Il ne s'agit pas le moins du monde, pour la grande majorité des catholiques, de quitter biens, famille, patrie et de se vouer exclusivement à l'apostolat de l'union des Eglises.

Non, Dieu à qui tout sert et qui se sert de tout, y a pourvu d'une autre manière. Grâce à Lui, *nous n'avons plus besoin de nous exiler, pour devenir effectivement apôtres de l'unité, un fait social nouveau et considérable s'est produit* : ce sont les Russes, les Anglais, les Américains eux-mêmes qui viennent. Pour rencontrer les non-catholiques, il n'est plus nécessaire d'aller chez eux ; ils sont chez nous !

Le développement extraordinaire des Sciences appliquées, la multiplicité et la rapidité des moyens de transport, la facilité des communications, et enfin la guerre avec toutes ses conséquences économiques et sociales ont transformé de fond en comble la grande cité humaine. « Les cinq parties du monde ont dis-

paru », écrit H. de Tourville ; il n'y a plus qu'un seul monde en somme, et la terre est devenue plus petite. Les peuples sont plus voisins et se compénètrent mutuellement. Le commerce, les voyages, l'industrie, la presse et même les révolutions et la guerre font incessant l'échange des populations et le mélange des races. Des Russes orthodoxes, chassés par la persécution ou la misère, travaillent dans nos murs ; des Anglais, des Américains, des Hollandais, tous citoyens de pays où le change est élevé et où le protestantisme domine, circulent toute l'année à travers les nations latines et catholiques.

En fait, à l'heure présente, il n'est pas un seul d'entre nous qui ne les rencontre à chaque instant, dans la rue, au bureau, à la maison de commerce au musée, dans les villes d'eau et sur nos plages. Dans les églises célèbres de nos grandes villes, à certaines solennités et pour certains offices, toujours des non-catholiques sont entrés pour voir, pour écouter, parfois même pour prier, et sont là avec nous !

Eh ! bien, *il n'est pas question de vous encourager à entreprendre parmi eux une active propagande ; on vous demande seulement d'agir sur vous-mêmes, de vous convertir, vous, et par là d'agir indirectement et efficacement sur ceux qui vous regardent et ceux qui vous écoutent ; c'est le bon moyen de travailler en paix pour l'unité.*

Ah ! fasse le Ciel que nous ne disions rien qui soit contraire à la vérité, que nous ne fassions rien qui puisse s'opposer à l'union ! Fasse le Ciel que nous pensions, parlions et agissions toujours de manière à favoriser la marche spontanée de nos frères séparés vers l'unité.

Pour atteindre ce but, il s'agit surtout de nous réformer et de nous améliorer nous-mêmes.

Négligeons la question des culpabilités pratiquement oiseuse à l'heure présente ; cessons de battre la coulpe toujours sur la poitrine de notre frère. Parmi les causes multiples de la désunion, *il est un mal qui a sévi chez tous, catholiques, orthodoxes et protestants, hier et aujourd'hui ; faisons donc, sur ce point toujours brûlant, notre examen de conscience et laissons à nos frères séparés le soin de faire le leur.*

Qu'on relise l'Evangile et l'on constatera le souci continuel chez Notre-Seigneur de distinguer ce qui est à Dieu et ce qui est à César, le divin et l'humain, les intérêts de son Père et les affaires de ce monde. Qu'on parcoure l'histoire de l'Eglise pour découvrir des leçons dans la conduite de la Providence, comme nous y invite précisément le Pape Pie XI, et *l'on observera, en face de la tendance des hommes à mêler sans cesse des ordres de choses différents, une intervention régulière de Dieu pour empêcher la confusion de s'établir et de pervertir son œuvre.*

Au début, les premiers chrétiens, malgré tout le génie d'un saint Paul, ont eu peine à distinguer nettement Judaïsme et Christianisme ; il fallut un malheur, hélas, je veux dire la destruction de Jérusalem et la dispersion des Juifs, pour opérer la scission et faire la clarté.

Après la conversion de Constantin, dans l'Empire Romain devenu l'intime allié de l'Eglise, à nouveau l'esprit humain se mit à confondre pouvoir temporel et pouvoir spirituel : les empereurs réunissent des conciles et y président ; beaucoup croient l'Empire désormais indispensable à l'Eglise et le défendent

comme une base nécessaire de la Cité de Dieu ; la pensée du fondateur risque d'être déformée et méconnue ; pour rétablir la distinction, les efforts de quelques-uns sont impuissants, il faut encore un malheur, l'invasion des Barbares, et, par eux, le renouvellement du monde.

A la fin de l'Ancien Régime, de nouvelles confusions s'introduisent et règnent ; trop d'Evêques ne sont que des courtisans ; « un Dieu, un Pape, un roi » dit un grand orateur de la chaire, croyant énoncer une vie éternelle ; le trône et l'autel paraissent indissolublement unis et réciproquement nécessaires. L'Eglise parle, des esprits clairvoyants avertissent, mais en vain ; il faut encore le malheur de la révolution française, pour obliger les hommes à tenter de remettre de la clarté dans les esprits et de l'ordre dans les faits.

Eh ! bien, indiscutablement une faute semblable a été commise au XV^e siècle par l'ensemble des chrétiens, faute que quelques-uns sont encore portés, malgré tout, à recommencer aujourd'hui. Plusieurs ne distinguent pas assez nettement l'ordre surnaturel et l'ordre naturel, ce qui est divin et ce qui est humain dans l'Eglise, ce qui est institution strictement ecclésiastique et ce qui est formation sociale.

On sait que la Réforme, à ses débuts, a été une révolte beaucoup plus qu'un mouvement proprement doctrinal et religieux. Elle a été d'abord un sursaut des meilleurs contre les insuffisances, les relâchements, le luxe, les excès, les exigences, les abus de pouvoir et les privilèges sociaux d'un grand nombre qui se rencontraient même parmi les plus hauts dignitaires de l'Eglise. Dans toute la Catholicité se ma-

nifestait un puissant besoin de réforme ; tantôt il éclatait par la parole éloquente et tragique du Dominicain Jérôme Savonarole ; tantôt il se faisait jour dans l'enceinte des conciles et particulièrement à Vienne, à Pise, à Constance, mais sans réussir jamais à passer dans les faits. L'Eglise de Dieu risquait d'être confondue avec ce qui n'était pas de Dieu ; il eut fallu purifier, mais les Papes et les Saints ne purent rien et l'on eut la Réformation.

C'est un malheur des hommes en effet d'être régulièrement enclins, dans l'ordre intellectuel, non seulement à distinguer — ce qui est nécessaire pour penser — mais aussi à séparer ce qui doit demeurer uni, et dans l'ordre pragmatique, au contraire, à confondre des intérêts qui doivent être séparés parfois et distingués toujours. Dans l'Eglise il est indispensable de distinguer l'essentiel et l'accidentel, le changeant et l'immuable. L'essentiel, est ce qui vient de Dieu par la Révélation, par l'Evangile, par la Tradition, par le Magistère infaillible et l'assistance du Saint-Esprit. Dans l'accidentel et le changeant, il y a d'abord tout ce qui n'est pas imposé par l'Eglise à l'Universalité des chrétiens, comme les liturgies locales, privilèges des Eglises particulières, et les formes de dévotion personnelles, laissées au choix des fidèles ; il y a ensuite des modes, des habitudes protocolaires, des mœurs administratives, des manifestations artistiques, des institutions gouvernementales qui proviennent des divers états sociaux que l'Eglise a traversés et sont « l'adaptation de ses organes aux milieux dans lesquels elle se développe. »

Or, des esprits latins qui aimaient particulièrement la réglementation juridique et la centralisation furent indiscutablement portés à étendre à d'autres

leurs coutumes latines ; certains même, par intérêt plus que par erreur, assimilèrent trop volontiers l'accidentel à l'essentiel, le changement à l'immuable, et couvrirent du grand manteau catholique, pour les conserver, nombre d'avantages d'ordre naturel auxquels ils s'étaient facilement habitués. C'est alors que d'autres chrétiens, issus de races à formation sociale nettement différente, commencèrent à repousser un accidentel qu'ils jugèrent périmé ou peu adapté à leurs besoins. Jusqu'ici le conflit se tenait encore dans l'ordre des choses particulières et changeantes. Avec de l'intelligence sociale et de la vertu surtout un accord pouvait se faire. Malheureusement des hommes vinrent qui y mêlèrent des questions doctrinales et essentiellement religieuses ; tout le monde fut emporté dans le courant, les uns s'entêtèrent à garder ce qu'on pouvait et devait abandonner et les autres, hélas, rejetèrent en bloc, sans discernement, comme dans la colère, avec l'accidentel l'essentiel et l'immuable. Ce fut la séparation des Eglises et la Chrétienté divisée.

Il ne s'agit plus aujourd'hui d'empêcher la division puisqu'elle est, mais, par amour pour le Christ, pour l'Eglise et les âmes, de mettre de la clarté dans nos idées et de l'ordre dans nos pratiques afin d'empêcher le maintien ultérieur des causes de désunion.

Faisons donc notre examen de conscience.

N'avons-nous pas une tendance, compréhensible d'ailleurs, à identifier avec les habitudes et l'esprit des races celtes et latines le catholicisme essentiel qui est fait pourtant pour tous les temps et pour tous les lieux ? Il n'est pas déclaré, remarquez, que l'esprit latin soit mauvais ou inférieur, et qu'il doive disparaître ; au contraire, il a son rôle dans l'Eglise et

doit servir à la cause de Dieu, comme doivent servir l'esprit slave, l'esprit grec, l'esprit anglo-saxon, et l'esprit germanique. Ce sont choses qui ne se contredisent pas, mais doivent se compléter dans l'unité et la diversité du Corps mystique.

On dit seulement que les idées, les coutumes propres aux races latines d'une part et le catholicisme essentiel, universel d'autre part, sont deux faits différents et que peut-être nous ne prenons pas assez nettement conscience de cette différence. On dit que le Catholicisme essentiel, fait divin, ne veut pas être confondu avec les dynasties, les empires, les régimes politiques, les nationalités, les races, et qu'il ne veut pas être inféodé à quoique ce soit qui ne soit pas lui.

On dit que l'Eglise Catholique, c'est-à-dire conçue pour l'univers, est toujours bienfaisante et serviable aux dynasties, aux régimes, aux nationalités, aux races qu'elle rencontre sur sa route, mais qu'elle ne s'identifie avec aucune des choses de l'ordre naturel.

On dit qu'à l'heure actuelle, précisément parce que ce sont les races latines et celtes qui l'emportent en nombre dans l'Eglise, elles doivent prendre garde de ne pas confondre l'universel avec le particulier, car ce serait rétrécir l'œuvre de Dieu et en rendre plus difficile l'entrée aux races à formation sociale nettement différente.

A l'heure présente où le monde se transforme, où, par la puissance des sciences appliquées, nous entrons dans la période internationale, ou plus exactement mondiale, dans la période « catholique » du globe, *il s'agit de savoir si les catholiques romains reconnaîtront la mission et les responsabilités qui leur incombent du fait de leur héritage.* Prenant

conscience de ce qui arrive, du mélange inévitable des peuples, vont-ils aider le catholicisme qu'ils portent à s'étendre à toutes les races ou au contraire le retenir jalousement pour eux ? Vont-ils avancer ou retarder l'œuvre de Dieu ? Qu'ils sachent, au nom de toute l'histoire, que le plan divin se réalisera quand même, avec nous, sans nous ou contre nous : « Ce n'est pas par ceux qui étaient dans l'Eglise, écrit H. de Tourville, mais au dehors, que Dieu l'a poussée en avant, quand il a appelé les Gentils et les Barbares. Nous assistons à une nouvelle démonstration de cette loi, qui indique bien que l'Eglise est la vérité, mais non l'humanité. » « Le Monde a un pli à prendre, qui, celui-ci aussi demandera de l'effort ; c'est de considérer, non le droit établi, mais le droit à établir ; non les choses réglées, mais celles qui ont besoin de l'être à nouveau. C'est le progrès qui, s'il ne va pas de la sorte, éclate par les guerres et par les Révolutions. Car il est incompressible. »

A nous d'agir fortement sur nous-mêmes pour que Dieu n'ait pas besoin d'alliés terribles venus du dehors. « *Le jour où les catholiques seront sans défaut, a déclaré saint Vincent de Paul avec une sainte audace, l'Eglise réformée n'aura plus sa raison d'être.* » C'est par la réforme des catholiques qu'il voulait travailler à l'union et nul n'ignore qu'il fut un organisateur et un homme de sens pratique en même temps qu'un grand cœur et un saint. Le jour où nous prendrons en nous, décidément, tout ce qu'il y a de bon chez nos frères séparés, le protestantisme sera mort. Le meilleur facteur du rapprochement, c'est la catholicisation effective et profonde des catholiques. « *Instaurare omnia in Christo* » reste un programme de concorde et d'apaisement. « Tout

progrès notable dans la piété, dit Gladstone, témoigne contre la séparation et milite pour l'union. » Il faut, déclare le Cardinal Wiseman, dans sa lettre de 1841 sur l'Unité Catholique « une complète transformation individuelle parmi les nôtres, une amélioration personnelle qui nous rendent émules des premiers Chrétiens. Si l'Angleterre doit aimer un jour notre religion, elle y sera amenée si nous la lui faisons connaître nous par qui la majorité de nos concitoyens peut seulement en juger, revêtue de tous les charmes célestes, pleine de majesté dans le temple, dévote à l'autel, pure et sublime dans la chaire morale, disciplinée au collège, chrétienne et pieuse à l'école, sévère et mortifiée dans les monastères, modèle des organisations charitables... Présentons notre religion comme renouvelant les institutions catholiques, faisant pousser sous ses pas les fleurs de la paix et du contentement ; bénissante et bénie à cause du bonheur qu'elle donne et des consolations qu'elle répand en abondance. Pour arriver à ce résultat il y a place aux efforts de tous, à ceux du prêtre et des fidèles, à ceux des riches et des pauvres. »

Poussons donc plus avant notre examen ; allons jusque dans le fond et le détail, afin d'établir si nous sommes totalement, exclusivement catholiques quand il faut l'être, dans notre âme, dans nos paroles et dans nos actes.

L'Eglise est profondément réaliste ; sans doute Dieu et les âmes sont d'invisibles réalités, mais ce qui est invisible peut n'en être pas moins réel. L'Eglise vise de tout son pouvoir à rapprocher et à réu-

nir ces réalités personnelles. La Révélation, les sacrements, la théologie, la philosophie, les idées sont ses moyens, et elle se sert de tout pour amener les âmes à Dieu. « *Sacramenta propter homines* » ! Son idéalisme est tout pratique et l'on y sent comme un utilitarisme positif et sublime.

Or, nous, à cause de la civilisation gréco-latine que nous portons dans le sang, ne donnons-nous pas l'apparence parfois de n'être que des idéalistes, d'aimer et de servir les idées pour les idées ? Ne nous arrêtons-nous pas volontiers aux abstractions, aux grands mots d'école ou de doctrine, au lieu de concrétiser tout cela en Dieu, dans les âmes et dans le Corps mystique ! N'aimons-nous pas la théologie plus que les théologiens, la philosophie plus que les philosophes, les idées plus que les hommes, les polémiques plus que les conversions ? N'avons-nous pas délaissé parfois la mystique réaliste des saints ? Aux esprits positifs qui, dans les choses religieuses, deviennent des âmes assoiffées de réalités mystiques, ne donnons-nous pas trop de théories et d'argumentations ? Avons-nous plus de joie à conquérir une âme qu'à pourfendre une erreur ? Notre ardeur est-elle faite de la volonté ardente de porter aux hommes la vérité, ou de l'orgueil d'avoir raison et de briller par le savoir ? Le catholique vrai est-il celui qui se contente d'aligner des thèses orthodoxes ou celui qui, vivant dans l'orthodoxie par amour, s'y sanctifie et sanctifie les autres, c'est-à-dire attire des âmes à Jésus-Christ ? A force de ne considérer que les idées, les vérités et les hérésies, au lieu de voir les âmes, c'est-à-dire les réalités vivantes qui sont derrière, n'en arrive-t-on pas à être injustes pour les hommes de chair et à les écarter par des paroles blessantes ? Vous connaissez l'anecdote qu'on

raconte au sujet de la visite d'Ignace Spencer au Pape Pie IX. Le grand apôtre de l'union avait demandé au Saint-Père une faveur, celle de voir dans le document qui devait recommander son œuvre le mot « hérétiques » remplacé par le mot « non-catholiques » « Que me demandez-vous la ! » s'écrie d'abord le Souverain Pontife, mais après quelques instants de réflexion la faveur désirée était accordée. Inconsciemment, sans méchanceté d'ailleurs, ne transformons-nous pas souvent, par tempérament, notre haine légitime pour l'hérésie en violence verbale pour les personnes qui vivent dans l'hérésie ? Les âmes les plus tendres ne deviennent-elles pas alors, parfois, les plus terribles ? Mais en fait, ne savez-vous pas que beaucoup de nos frères séparés, entrés au hasard ou intentionnellement dans nos Eglises, déclarent avoir été blessés par un langage souvent inexact et toujours inopportun ? Diraient-ils pour nous excuser : « Qu'allaient-ils faire dans cette galère ? »

L'Eglise catholique est en même temps particulariste, en ce sens qu'elle respecte et favorise les droits des « particuliers. » Elle prend un soin extrême à définir ce qui est de foi certaine et ce qui est opinion libre, à déterminer ce qui est obligatoire pour tous et ce qui est laissé au choix des fidèles. Elle aime la diversité dans tout ce qui est sief pour la liberté et considère cette variété dans l'unité comme une gloire et une richesse. Car « il y a beaucoup de demeures dans la maison de mon Père. » Dans l'Evangile, chacun est appelé à la grâce selon sa nature ; saint Paul enseigne la multiplicité des dons dans l'unité de l'Esprit : « scrutez l'histoire à partir de l'Evangile, écrit H. de Tourville, chacun des Saints

répond à l'appel de cette parole, à l'impulsion de la grâce, suivant son tempérament particulier. » Léon XIII déclare dans sa lettre Apostolique : *Orientalium dignitas* : « Il semble que rien n'est mieux fait pour révéler au monde la catholicité de l'Eglise, que l'hommage unique rendu à Dieu sous tant de formes différentes, en des langues vénérables par leur ancienneté. » L'Eglise approuve la diversité des liturgies, des Ordres religieux, des règles comme des dévotions et des vocations particulières. Elle redit volontiers avec le cardinal de Bérulle : « Régir une âme, c'est régir un monde ! »

Mais nous, latins, par amour de la simplicité, de la clarté et de l'uniformité, faisons-nous dans l'enseignement les distinctions nécessaires ? Ne donnons-nous pas l'impression fâcheuse qu'il n'y a qu'une seule opinion licite, vraiment catholique, la nôtre, ou celle de notre école, celle de notre Ordre, de notre milieu et de notre pays ? Ne heurtons-nous pas ainsi la légitime liberté de l'esprit ? Ne transformons-nous pas facilement nos goûts latins pour le décoratif et la magnificence, notre prédilection pour les belles cérémonies, pour les églises peuplées d'images et de statues, pour les manifestations bruyantes et collectives, qui sont choses promises mais libres, en pratiques obligatoires pour tous ? Mettons-nous dans notre piété l'accent principal sur la vie du dedans, sur le culte intérieur et spirituel ? L'étranger qui nous entend ne sera-t-il pas porté à penser que, s'il se convertit, il devra adopter lui aussi toutes nos dévotions et entrer dans nos confréries ? N'avons-nous pas une propension à latiniser notre catholicisme, c'est-à-dire en somme à le restreindre ? Ne généralisons-nous pas trop facilement notre « grâce » au point de ne plus respecter la li-

berté et l'initiative d'autrui que respectent toujours la grâce de Dieu et l'Eglise ?

L'Eglise est catholique, c'est-à-dire universelle : « Tous, dit saint Paul, vous êtes fils de Dieu par la foi au Christ Jésus. Il n'y a plus désormais de Juif, de Grec, il n'y a plus désormais d'esclave ni d'homme libre, il n'y a plus désormais d'homme ni de femme. Vous tous, en effet, vous êtes *un* dans le Christ Jésus. » (Gal. III. 26). Les liens qui unissent les chrétiens sont supérieurs à tous les autres et dans le Christ tant de différences deviennent choses secondaires ! Toujours les Saints ont catholicisé leurs sympathies et ont élargi leur cœur à la taille du Corps mystique. Les Papes ont maintes fois donné l'exemple et Benoît XV comme Pie XI n'ont pas hésité à joindre leur obole à celle de nos frères séparés pour secourir des non-catholiques dans la misère. N'est-ce pas à l'universalité et à l'intensité, en un mot au catholicisme de notre charité, qu'on reconnaîtra que nous sommes les disciples du Christ et n'est-ce pas aussi une excellente manière de travailler au rapprochement et à l'union ?

Mais nous, à cause de notre esprit de race, qui devient souvent un esprit de clan, de classe, de parti, de coterie, n'avons-nous pas opposé souvent une attitude toute différente à celle de l'Eglise ? N'avons-nous pas francisé, germanisé, italianisé, espagnolisé notre charité comme notre piété et rétréci notre catholicisme ? Pourquoi toujours le même drapeau multiplié à l'intérieur de nos églises, où les hommes de toutes les nations peuvent venir s'agenouiller et communier ? Quand nous fêtons un Saint qui fût en même temps un héros national, célébrons-nous dans la chaire de Dieu surtout le héros ou le saint ?

Quand nous parlons du Sacré-Cœur, le présentons-nous comme l'Amour conduit par une universelle miséricorde, ou comme une dévotion nationale et française ?

Bref, en latinisant, en nationalisant, en rapetissant notre catholicisme, n'avons-nous pas fait la porte plus étroite et rendu plus difficile l'entrée à nos frères séparés qui viennent d'autres races et d'autres nations ? Soyons patriotes et latins tant que nous voudrons, mais il y a des heures et des lieux où plus que jamais, aujourd'hui, il convient d'être exclusivement catholiques et catholiques tout entier.

« Il faut travailler » aimait à redire Léon XIII, qui étudiait lui-même avec acharnement. Unissant au labeur humain la prière et la confiance en Dieu, il insista maintes fois sur la nécessité d'implorer le secours divin pour toutes les entreprises, mais en ajoutant toujours qu'il fallait employer les moyens naturels propres à en assurer le succès.

Donnons donc résolument à cette neuvaine de prières voulue par l'Eglise une forme nouvelle voulue par la nature des choses. Qu'elle soit non seulement une neuvaine, toujours, mais une grande retraite pour l'unité.

Qu'on y prêche un christianisme catholique et non pas une religion latine, germanique ou saxonne ! Qu'on y prêche la vérité, toute la vérité, rien que la vérité, dans la charité ! N'habillons pas le Christ avec nos défroques humaines qui ressemblent parfois à la robe des fous dont Hérode Le revêtit. Ne défigurons pas notre modèle ! C'est nous-mêmes qu'il faut vêtir de Jésus-Christ. Ce n'est pas notre art,

notre style, notre génie personnel et national qui rendent le Christ aimable et divin. C'est le Christ et la vérité qui convertissent. Tout notre art, tout notre talent, tout notre mérite au contraire consiste à faire voir, à manifester la vérité dans la charité, prenant comme devise celle des peintres de l'Ecole de Sienne : *Manifestatores Dei*. Manifester l'orthodoxie toute seule, c'est déjà donner une lumière qui séduit et c'est déjà de la charité.

Devant cette nécessaire prédication nous ferons alors notre examen de conscience individuel et collectif, pour découvrir si nous péchons contre la vérité, contre l'Eglise et contre les âmes, dans nos pensées, dans nos paroles et dans nos actes. Prenons des décisions réfléchies et inaugurons de nouvelles habitudes. Catholicisons notre âme, notre enseignement et nos dévotions sans cesse. Prions pour l'unité avec le Christ, avec toutes les âmes de bonne volonté ; mais avec tout notre être aussi, ajoutant à la prière l'action et faisant avec exactitude ce que nous demandons avec ardeur. Là, chaque année, disons comme saint Paul : « Seigneur que faut-il que je fasse ? » Et Jésus répondra : « *Qui fecit veritatem venit ad lucem.* » Celui qui fait la vérité vient à la lumière, mais qui vient à la lumière entraîne son frère à la vérité.

NOTES

(1) *Dispositions morales et religieuses de ceux qui prient pour l'Unité.*

Discours de l'Archevêque anglican d'York. *Revue Anglo-Romaine*. II. P. 473.

« D'abord et par dessus tout, notre devoir est de garder toujours présent à la mémoire le tableau que saint Paul nous a

fait de l'Eglise chrétienne ; de croire dans l'unité de l'Esprit ; de reconnaître dans chaque individu, dans chaque communion d'individus, les membres d'un seul et même corps ; de les considérer enfin et de les traiter comme des frères.

Nous devons considérer ce qu'ils ont de bon, et non ce qu'ils ont de mauvais. Le premier devoir que nous ayons à faire, c'est de rechercher chez eux tout ce qui est bon et vrai, et d'utiliser tout ce bon qui est caché. C'est un plaisir pour les esprits inférieurs que de trouver des défauts chez les autres, de les critiquer, de les condamner ; c'est, au contraire, le propre de ceux qui touchent à la sainteté que de discerner tout ce qui est plus grand et plus noble, quelque part qu'ils le découvrent. Et autant nous reconnaitrons de vertus chez les autres, autant nous les amènerons à les mettre en pratique. Nous ne devons aussi jamais oublier que, si différents que nous puissions être des autres, nous avons toujours quelque chose à apprendre d'eux, et c'est bien plus par de semblables rapports d'édification mutuelle que l'union sera restaurée, que par des demandes catégoriques qui seraient suivies d'une honteuse reddition. »

(2) *Le sens catholique des Apôtres pour l'Unité.*

« Des ouvriers d'une pareille œuvre doivent se pénétrer jusqu'aux moëllles d'un esprit vraiment catholique, nous voulons dire de cet esprit universel, œcuménique, étranger aux étroitesse du nationalisme mal compris, transcendant à toutes les divisions ethniques, vrai esprit de cette Eglise universelle que le Christ substitue à la synagogue nationaliste... L'apparence même d'une arrière-pensée politique ou de préoccupations nationales sera impitoyablement bannie de leur apostolat. Ils se souviendront de la part prépondérante que les antagonismes raciques ont eue au détriment de l'intercommunion universelle et de la réconciliation actuelle : « L'Eglise du Christ, disait Benoît XV, n'est ni latine, ni gracque, ni slave, mais elle est Catholique ; tous ses fils sont égaux devant elle : qu'ils soient latins, byzantins, slaves, ou de toute autre nation, tous occupent la même place devant le Siègre Apostolique. »

... Qu'ils se montrent scrupuleusement fidèles à l'exhortation de Pie XI : « Soucieux d'observer le précepte de l'Apôtre, qu'ils se dépouillent et rejettent toutes les préventions, les parti-pris, les préjugés, les antipathies de race, bref tout ce qui est contraire à la charité du Christ et divise les peuples. »

Faisons-nous donc Byzantins avec les Byzantins et Latins avec les Latins. Les missionnaires sont souvent restés aux yeux des Orientaux trop Européens, trop patriotes, trop latins. Plusieurs conservaient l'intime conviction de la supériorité intellectuelle, morale et religieuse des Eglises occidentales ; ils n'ont vu dans ceux qu'ils voulaient ramener que des chrétiens de second ordre, n'ont conservé les rites et le droit ecclésiastique des Orientaux que comme un pis aller, et n'ont pas caché leur désir de voir leur retour à l'unité devenir une lente latinisation. »

Une œuvre Monastique pour l'Union des Eglise, p. 14-15.

Abbaye du Mont-César à Louvain (Belgique).

(3) *Obstacles à l'expansion du catholicisme parmi nos frères séparés.*

(*Vie du cardinal Manning*, par l'abbé Hemmer. P. Lethielloux, Paris).

« Tout fidèle est appelé à travailler dans la mesure de ses forces à la propagation de la foi... Le plus obscur des catholiques y concourt par la prière, par de bons conseils, par les exemples d'une vie conforme à la loi de Dieu, par les ressources d'une charité intensive. Toutefois c'est aux prêtres... que revient la part principale du grand œuvre... Cette pensée hantait le cardinal Manning. Elle est comme l'âme d'un remarquable mémoire sur les *Obstacles à l'Expansion du Catholicisme en Angleterre...* » (Préf. p. 34).

« Les considérations développées par le Cardinal ont une portée générale ; elles s'appliquent aussi bien au clergé de France, d'Italie ou d'Allemagne qu'au groupe restreint de Westminster ; elles visent le relèvement du clergé dans tous les genres d'action où son efficacité se traduit par une diminution de succès dans l'apostolat. Des voix puissantes et éloquentes ont démontré quelles pertes l'église avait subies par suite de la faiblesse du clergé en histoire, en théologie, dans les sciences, et quelle nécessité il y avait pour elle, de remonter le courant, de détruire le préjugé établissant l'incompatibilité absolue d'une science profonde avec une foi sincère... » (Préf. p. 86). C'est ici encore que les laïcs instruits peuvent et doivent aider le clergé débordé par un ministère trop souvent tout matériel qu'augmente encore la diminution du recrutement sacerdotal.

« En Angleterre, l'amoindrissement intellectuel du Clergé entraînait, de l'aveu de Manning, un ralentissement dans l'expansion du catholicisme. En France, il produit des conséquences analogues. Les faits nous les mettent fréquemment sous les yeux et sans la force d'accoutumance on n'en connaîtrait pas le lien avec les causes que nous avons signalées. L'une de ces conséquences les plus visibles c'est d'incliner des personnes d'ailleurs cultivées, à penser que la religion est chose tout de pratiques rituelles, de sentiment aveugle ou même de superstition. En se généralisant dans une classe quelconque de la société, ce préjugé détruit chez les âmes le désir d'approfondir les bases rationnelles de la foi et jusqu'à l'idée que des bases semblables puissent exister. Il se constitue ainsi une catégorie d'hommes qui vivent en marge de l'Eglise, bénéficiant encore de l'atmosphère morale que la foi religieuse retient dans le monde, mais refusant à cette foi même en leur lit de mort, l'adhésion de leur intelligence, l'hommage de leur soumission. » (Préf. p. 65).

Songeant comme Manning aux conséquences d'une pratique qui fait du Christianisme « une religion tout externe » l'abbé Hemmer ajoute :

« Si d'ailleurs on venait à reconnaître, que même les conversions individuelles rencontrent des obstacles dans certaines répugnances, invincibles de beaucoup d'anglicans pour des pratiques qui ne sont nullement essentielles à l'Eglise, ne serait-ce pas un devoir de charité pour les catholiques de ne pas aggraver sans raison ces motifs d'éloignement, et au contraire de s'employer à les faire disparaître : » (Préf. p. 24).

Le Cardinal signale encore comme un des obstacles principaux à l'expansion du catholicisme « le fait que les catholiques, nés dans le catholicisme, n'ont pas une idée exacte de la situation religieuse du peuple anglais. Ils poussent le principe qu'il n'y a point de salut hors de l'Eglise à ce point extrême de rigueur logique où il devient faux et odieux... J'ai trouvé parmi les fidèles, nés catholiques, assure-t-il, la conviction que les Anglais sont sans foi, sans la doctrine Chrétienne, sans moyens de contrition, et que, par suite, l'éventualité de leur salut est des plus incertaines. Cette erreur paralyse leur espérance et quand les hommes manquent d'espérance ils entreprennent peu de choses... »

« Manning s'élève aussi bien contre l'indifférence religieuse que contre un zèle excessif, nuisible à la vraie foi. Il estime que Dieu donne à « tous les hommes ; même

aux infidèles et aux hérétiques, des grâces suffisantes pour éviter la mort éternelle. » « Il ne regarde pas les protestants qui persévèrent dans leur religion jusqu'à la fin comme coupables d'avoir méprisé les grâces de Dieu, mais il considère qu'ils peuvent bien avoir appartenu à l'âme de l'Eglise. »

« A tous ceux qui cherchent la vérité, dit-il, il est donné de quoi les amener à l'âme sinon au corps visible de l'Eglise. Nulle âme mourant en union avec Dieu ne saurait être perdue. » (P. 353 à 359).

(4) *Le heurt de la formation sociale anglo-saxonne et de la formation sociale celtique ou latine :*

« Une impression tient en garde les Anglo-Saxons contre l'Eglise. Je l'ai entendue formuler un jour comme ceci : « Voyez-vous, Monsieur, ce qui nous déplaît dans votre religion catholique, c'est qu'elle se montre à nous, dans le temps actuel, comme comprise plutôt pour des enfants que pour des hommes. Trop souvent, au lieu de rechercher à élever leurs paroissiens à un mode d'action supérieure, vos prêtres et vos évêques paraissent préoccupés surtout de les diriger et de les conduire. Allez en Irlande et au Canada : vous verrez que le recteur de la paroisse dirige mêmes les petites affaires de ses paroissiens, et loin de les habituer à agir seuls, il veille avec soin à les conduire en tout le plus qu'il peut, etc. »

Pour notre part, chaque fois que nous abordons ce sujet avec un Anglais nous nous attachons à lui exposer que tout ce qui lui déplaît dans notre religion ne vient pas de cette religion même, mais de ce fait à jamais regrettable que les peuples de race celtique ou latine sont restés la portion la plus nombreuse des disciples de cette Eglise ; alors s'est produit ce que nous appellerions la celtalisation et la latinisation de la religion catholique, et ainsi s'est trouvée rétrécie en apparence l'institution si large et si grande du Christ. Sans doute la rentrée des Anglo-Saxons dans le giron de l'Eglise romaine serait le plus sûr moyen d'élargissement de cette Eglise et on peut voir par l'exemple des Etats-Unis quelle action puissante a déjà exercée en ce sens le tempérament sérieux et vigoureux de ces hommes. Rome a déjà ressenti leur bienfaisante influence. Mais il est vrai aussi de dire que l'Eglise romaine augmenterait singulièrement ses chances de ramener à elle les protestants de langue Anglaise, si elle prenait elle-même l'initiative de cette œuvre de rénovation. »

(*La science sociale*, Oct. 1896, p. 375).

(5) *Concessions possibles et concessions nécessaires.*

« Puisque les Anglais, disent certains catholiques, sont des schismatiques, puisque l'erreur d'Henri VIII est démontrée, ceux qui se sont trompés n'ont qu'à aller rejoindre ceux qui sont restés dans le droit chemin ; une soumission complète est la condition première de cette union et il est clair que Rome ne peut faire aucune concession. »

« Ces paroles expriment une idée juste, en tant qu'elles visent l'ensemble des principes moraux et dogmatiques dont l'Eglise doit être la gardienne vigilante. Pourtant il ne faut pas oublier deux choses : d'abord que l'on a coutume d'inscrire au compte de l'Eglise et de sa doctrine un grand nombre de théories et de systèmes qui n'ont d'autre appui que l'opinion de certains théologiens, et ensuite que le seul fait de la prééminence, dans la direction de l'Eglise et dans la grande masse de ses adhérents, de l'esprit romain et latin a favorisé le développement de certaines pratiques, de certaines attitudes et de certaines opinions qui ne font nullement partie intégrante de la religion catholique romaine.

Les Lecteurs de cette Revue savent qu'il y a dans la religion catholique deux parties : l'une composée de dogmes et des règles de morale, qui ne saurait varier, l'autre, au contraire essentiellement changeante et variable suivant les temps et les lieux : cette dernière, d'origine ecclésiastique, comprend la discipline de l'Eglise et l'adaptation de ses organes au milieu social dans lequel elle se développe.

« Or, sur tous les points compris dans cette deuxième partie, l'Eglise Romaine peut faire à l'Eglise Anglicane de nombreuses et importantes concessions ; cette faculté se transforme pour elle en devoir, car ces modifications, en même temps qu'elles feront disparaître les dernières barrières qui arrêtent encore tant d'Anglo-Saxons, réaliseront pour elle-même un très notable progrès. »

(La Revue *« La Science Sociale. »* (Firmin Didot) Oct. 1896, p. 369 d'un article intitulé : *« Les protestants anglo-saxons et l'Eglise Catholique. »*)

(6) *La méthode diplomatique ou les procédés de la charité dans l'art de convertir..*

Pour ceux qui veulent faire de l'apostolat direct et efficace afin qu'ils voient combien le problème est concret et qu'il

ne suffit pas d'aligner des textes et d'argumenter, nous croyons utile de grouper et de coordonner les trois citations suivantes.

A. *Sympathie.*

« Newman, dans une de ses merveilleuses analyses, scrute l'intime de celui à qui nous devons notre civilisation, et se demande quelle est la caractéristique de ce prodigieux apôtre des nations, que l'on s'est accoutumé à appeler l'apôtre par excellence, l'apôtre tout court, sans addition ni épithète, et quel est donc, humainement parlant, le secret de la fécondité de son apostolat ? Et Newman répond que, selon lui, cette caractéristique réside dans la « sympathie » de Saint Paul.

La « Sympathie » désigne ici, selon la signification étymologique du mot, le don de comprendre et de faire siens les sentiments d'autrui : « Se réjouir avec ceux qui sont dans la joie, pleurer avec ceux qui pleurent... se mettre de bonne grâce au niveau des humbles » en un mot, se faire tout à tous, et le faire non du bout des lèvres ou d'un geste de la main, mais avec sincérité, d'un mouvement du cœur, c'est la première et indispensable étape de la conquête d'une âme.

La « Sympathie » opère le contact, éveille la confiance, provoque des désirs d'intimité et d'union. » Cardinal Mercier. *Discours à la semaine pour l'union des Eglises*, Bruxelles, septembre 1925.

B. *Psychologie.*

« L'éloquence est un art de dire les choses de telle façon : 1^o Que ceux à qui l'on parle puisse les entendre sans peine et avec plaisir ; 2^o Qu'ils s'y sentent intéressés, en sorte que l'amour-propre les porte plus volontiers à y faire réflexion.

Elle consiste donc dans une correspondance qu'on tâche d'établir entre l'esprit et le cœur de ceux à qui l'on parle d'un côté, et de l'autre les pensées et les expressions dont on se sert ; ce qui suppose qu'on aura bien étudié le cœur de l'homme pour en savoir tous les ressorts, et pour trouver ensuite les justes proportions du discours qu'on veut y assortir. Il faut se mettre à la place de ceux qui doivent nous entendre, et faire essai sur son propre cœur du tour qu'on donne à son discours, pour voir si l'un est fait pour l'autre, et si l'on peut s'assurer que l'auditeur sera comme forcé de se rendre. Il faut se renfermer, le plus qu'il est possible,

dans le simple naturel ; ne pas faire grand ce qui est petit, ni petit ce qui est grand. Ce n'est pas assez qu'une chose soit belle, il faut qu'elle soit propre au sujet, qu'il n'y ait rien de trop ni rien de manque. »

Pascal. Pensées.

C. Science.

« Il est indispensable de définir avec la dernière précision ce qu'on croit démontrer. Il n'y a que cela de sérieux et d'efficace » H. de Tourville (*Lumière et Vie*) p. 269. « A envisager les besoins les plus sérieux de l'esprit moderne, il faut reconnaître que la netteté des explications et la sûreté des rapports sont éminemment préférables à toutes les habiletés. S'il est vrai qu'en affaires on estime aujourd'hui avec raison que la plus précieuse et la plus féconde des conditions est de savoir, dans les plus brefs délais, avec la plus grande précision, et conformément à la plus entière loyauté, ce à quoi on peut s'en tenir de part et d'autre, il est clair que cette manière d'agir est avant tout désirable dans les affaires du genre de celle dont il est ici question. » (*Revue de Science Sociale*. Oct. 1896. *Les protestants Anglo-Saxons et l'Eglise Catholique*. P. 360.

Sympathie, psychologie, science, c'est tout le processus indispensable dans l'art de persuader, qui vaut pour les collectivités comme pour les individus.

(7) *Utilité des collaborations sur les terrains permis.*

Discours de Mgr Schyrgens à la Semaine pour l'Union des Eglises, Bruxelles 1925. (d'après les journaux.)

Mgr Schyrgens salue le Cardinal, dont le nom fut cité souvent et acclamé surtout lorsque le vénérable M. Portal a dit l'accueil sympathique qui avait été réservé par le grand prélat Belge aux pèlerins de l'union et l'attirance exercée par cette auguste figure sur nos frères séparés d'Angleterre : « Le Cardinal Mercier, avait dit M. Portal d'après un Anglican, a changé l'atmosphère religieuse de l'Angleterre. »

La Russie orthodoxe, elle, par l'intermédiaire de M. le Comte Perovsky, a déclaré que la charité de Mgr Mercier à l'endroit des Russes, se joignant à celle des Souverains Pontifes, avait fait plus que ne le pourrait aucune argumentation. Cette idée fut exprimée aussi par un religieux russophile qui

déclara que la tendresse du Primat de Belgique a fait pour le rapprochement avec les orthodoxes beaucoup plus que tous les traités d'apologétique.

Du P. Francis Woodlock S. J. (*Documentation catholique*, 10 oct. 1925, coll. 544). Actuellement, la seule union réalisable est une coopération sincère et sympathique de tous les groupements chrétiens dans le travail de reconstruction sociale. Si l'on croit sincèrement à la *Bona fides* de ceux qui rejettent nos croyances personnelles et qui s'attachent à des doctrines que nous rejetons, il est possible de travailler comme des frères à panser les blessures du monde. Nous pouvons coopérer de tout cœur avec le C. O. P. E. C. et autres organisations semblables pour la reconstruction sociale. L'effort pour se comprendre mutuellement empêchera qu'on ne blesse à son tour les susceptibilités d'hommes que des divergences doctrinales séparent de nous. L'étroitesse d'esprit et le doute sur la *Bona fides* de ceux qui ne partagent pas nos croyances ont trop souvent tué la charité mutuelle, qui ne devrait jamais cesser d'être le trait d'union, même dans une chrétienté désunie. »

BIBLIOGRAPHIE

« *Lumière et Vie* », par H. de Tourville (chez Bloud), p. 135 et 59 et page 247.

« *Ordre et Liberté* », par H. de Tourville : L'Eglise et les races particularistes. (Chez Bloud et Gay).

IX

Gages d'espérance

Un soir, sur les bords du lac de Tibériade, pour s'arracher à la foule et trouver le repos, Jésus et les Apôtres montèrent dans une barque et prirent le large. D'autres bateaux suivirent. Tandis que les disciples ramaient, un terrible coup de vent s'abattit sur la mer et souleva une violente tempête. Les vagues menaçantes envahissaient la barque et le danger était grand. Cependant Jésus, couché à la poupe, la tête sur un coussin, s'était endormi...

Les Apôtres, à la hâte, l'éveillèrent en criant : « Maître, nous périssons ! N'en avez-vous pas souci ? Sauvez-nous. » — « Que craignez-vous, répondit Jésus, où donc est votre foi ? » Il commanda alors au vent et à la mer, la tempête cessa et il se fit un grand calme. « Pourquoi vous épouvanter, ajouta-t-il, n'avez-vous pas encore la foi ? » (Mat. VII. 23).

Ce passage de l'Evangile n'est-il pas, comme plusieurs autres, en même temps que le récit fidèle d'un fait réel, une figure des choses à venir ? N'y trouve-t-on pas toute une page d'histoire contemporaine ? Oui, quelques-uns parmi nous, devant les révolutions, les schismes et les divisions, devant la montée formidable d'indifférence et d'athéisme qui déferle et menace l'Eglise, n'ont-ils pas été troublés comme les Apôtres dans la tempête, et n'ont-ils pas pensé que, peut-être, la Providence s'était endormie ?

D'autres que les disciples n'ont-ils pas manqué de confiance et de foi ?

Pour terminer la Neuvaine dans la sérénité chrétienne, pour stimuler nos prières et fortifier notre foi, je voudrais montrer que Jésus ne dort jamais, même quand Il paraît dormir, je voudrais réussir à faire voir que si l'on médite comme Pascal sur la « conduite du monde », si l'on cherche à déterminer la répercussion sur l'Eglise des divers états sociaux qu'elle a rencontrés, ou même des révolutions, des invasions et des grandes catastrophes qui ont troublé la marche de l'humanité, alors *on reconnaît qu'à la longue tout sert à l'Eglise et contribue à la connaissance progressive et à la diffusion de la vérité*. On découvre une loi de l'histoire, à savoir que du mal même Dieu tire du bien pour son œuvre et les siens. On sent, comme dit Henri de Tourville, « qu'il y a comme deux Providences qui mènent l'Eglise : Une Providence intérieure qui veille à sa doctrine, à sa constitution essentielle, à son impulsion intime, et une Providence extérieure, qui dirige les faits naturels, pour lui amener les éléments nécessaires à la marche qu'il plaît à Dieu de lui faire suivre. » On constate avec joie que tout tourne à bien à ceux qui aiment Dieu « *etiam peccata* », même les péchés des hommes et leurs révolutions.

Me bornant strictement à la question qui nous occupe, je voudrais établir que des événements importants, considérés par nous d'abord comme des méfaits et exclusivement comme tels, peu à peu nous apparaissent comme des avantages. Si pour les juger on les compare uniquement à ce qui les a précédés dans le passé, alors notre vue est trop courte et dé-

fectueuse, ils nous semblent une cessation, une destruction, une cassure et l'on entre dans la tristesse et dans l'inquiétude. Mais si l'on s'efforce de les considérer dans le regard de Dieu, en fonction de ce qui a été et de ce qui vient, si pour les apprécier plus sainement on attend que l'avenir se dessine, alors on les voit dans une lumière nouvelle, ils apparaissent comme les phases d'une évolution intelligemment conduite, comme une préparation de quelque chose de mieux qui monte. Alors on comprend que la Providence ne dort jamais, qu'elle ne se désintéresse pas du sort de l'Eglise, que lentement et souvent, par des événements qui dépassent la volonté des hommes mais où les hommes sont pour quelque chose, Elle nous mène avec sûreté à ses fins et à ses buts, parmi lesquels il y a l'Unité parce que dans l'Unité il y a l'Amour.

Voici que quelques-uns de ces événements providentiels, nés dans la tristesse et qui finissent dans l'action de grâce.

Quand l'Italie, sous la poussée de forces qu'il ne faut pas limiter à l'ambition d'un homme ou d'une dynastie, mais où vinrent se mêler des mobiles plus profonds et plus vastes, où entrèrent en jeu certaines lois sociales comme celles qui nous poussent actuellement vers une société des nations, entreprit délibérément de constituer l'unité nationale, et quand, après la réussite de cette entreprise, les catholiques s'aperçurent que les *Etats pontificaux* y avaient disparu, ce fut pour tous une grande douleur et un scandale. On ressentit vivement l'injustice commise et l'injure faite à la Papauté, mais on y voyait aussi pour l'Eglise, et à juste titre, un dommage, une

perte, une diminution d'indépendance et de dignité.

Mais Dieu a tiré le bien du mal : aujourd'hui, soixante-dix ans après — et ceci n'empêche pas qu'un vol ait été commis — le Pape, dépouillé de ses Etats, n'apparaît-il pas avec une majesté plus pure et même avec une liberté plus grande ? N'est-il pas dégagé du pesant souci des problèmes économiques et politiques qui hantent l'esprit des chefs d'Etat ? N'est-il pas en dehors et au-dessus du conflit douloureux et difficile des classes et des partis ? Les décisions gouvernementales qu'il prendrait comme Roi dans ses Etats ou dans ses relations avec les puissances étrangères, ne seraient-elles pas faussement interprétées et exploitées contre la Papauté et contre l'Eglise ? Ce vicillard aux cheveux blancs, à la robe blanche, élu par des sages pour des buts spirituels, n'apparaît-il pas plus clairement au monde comme un souverain des âmes, fort et respecté dans sa faiblesse même ? Sa tiare sans la couronne ne semble-t-elle pas plus belle encore et ne rend-elle pas plus visible et plus attirante la pure royauté spirituelle de Jésus-Christ ?

Or, vous le savez, plus l'Eglise apparaîtra dégagée de certaines alliances qui ont été bonnes, nécessaires, providentielles en leur temps, mais qui ne lui sont pas essentielles, plus Elle se montrera comme une société spirituelle et universelle quoique mêlée aux réalités matérielles et aux contingences, et plus aussi les non-catholiques la regarderont avec bienveillance parce qu'ils y verront moins de choses qui les heurtaient en Elle. N'est-ce pas un Anglican, ministre et ambassadeur de son pays, qui demandait dernièrement l'entrée du Pape au Conseil de la Société des Nations, non comme le représentant d'une Puissance temporelle, mais précisément comme le

plus magnifique représentant de la loi morale sur la terre ?

Bref, *la situation nouvelle faite au Souverain Pontife ne se manifeste-t-elle pas à tous maintenant, comme un avantage sur le passé et comme un changement favorable, indirectement mais réellement, au rapprochement des Eglises ?*

La séparation des Eglises et de l'Etat, autre misère encore ! Là aussi, on peut retrouver parmi les causes, l'hostilité et l'irréligion de quelques hommes, mais également l'intervention de lois sociales qui dépassent leur volonté. Toutes les sociétés en effet, au fur et à mesure qu'elles deviennent plus compliquées, vont, pour des raisons d'ordre pratique, vers la division des fonctions et la séparation des pouvoirs. L'Eglise elle-même n'échappe pas à ces lois et c'est là, entre autres, une cause de la multiplicité des Commissions romaines. Ainsi, en bien des nations, le pouvoir spirituel fut séparé du temporel, comme on avait séparé les pouvoirs législatif, exécutif et judiciaire.

Sans doute, comme un tel changement rompait durement avec le passé, allait contre la thèse, contre l'idéal réalisé naguère dans l'Etat totalement chrétien, comme aussi — il faut le dire — cette séparation s'est accomplie parfois d'une manière injuste et brutale, avec des excès et des insuffisances manifestes, nous, catholiques, nous avons d'abord considéré cet événement exclusivement comme un mal, nous en avons souffert et avons protesté à bon droit.

Mais peu à peu l'atmosphère s'est éclaircie : des adoucissements, des accommodements, des ajustements ont été conçus et réalisés, et les esprits d'abord troublés se sont accoutumés. Peu à peu ce

qui semblait exceptionnel, étrange, nous apparaît normal. On reconnaît maintenant que nous ne vivons pas dans la thèse, que l'Etat parfaitement chrétien est rare ou n'existe plus, à cause du mélange des peuples et de la liberté des cultes. Peu à peu, et très rapidement même, *l'Eglise catholique, tout en maintenant nettement l'excellence de la thèse, s'adapte merveilleusement, dans la pratique, au fait nouveau.* Peu à peu, on avoue que ce que l'Eglise condamne formellement, ce n'est pas tant la séparation matérielle puisqu'elle s'en accommode, ce qu'elle rejette avec force, c'est le désaccord, l'hostilité, la méconnaissance mutuelle des pouvoirs. Peu à peu on conçoit que ce que l'Eglise veut avant tout, essentiellement, c'est la concorde, la bonne entente, la collaboration effective pour le bien public, et l'on voit bien, ici et là, que l'on peut trouver la concorde dans la séparation, comme aussi, hélas, on l'a vu trop souvent, l'incessante discorde avec les concordats.

Et maintenant, qui d'entre nous, en fait, voudrait revenir, je ne dis pas à un « concordat de séparation », toujours souhaitable et bon, mais au Concordat et aux Articles organiques d'autrefois ? Dans cette affaire, l'Eglise ne trouverait-elle pas des chaînes plutôt qu'un appui ? Retourner au passé ! n'avons-nous pas le sentiment très net que nous y perdrons notre liberté ? en dignité et en grandeur ce que nous y gagnerions en aisance ? L'Eglise dégagée n'apparaît-elle pas, plus manifestement, quoique pauvre, comme une société parfaite qui peut se suffire à elle-même, et qui, avec la liberté, vit et prospère, c'est-à-dire atteint ses fins spirituelles ?

Eh ! bien, en peut-on dire autant de toutes les

Eglises séparées ? Après le détachement d'avec l'Eglise Romaine, par diplomatie ou par nécessité, elles se sont appuyées aisément sur telle dynastie ou sur tels Etats qui s'offraient ou s'imposaient à elles. Du coup, ne jouissant pas comme l'Eglise catholique de l'universalité, ne sont-elles pas devenues en bien des endroits comme un département de l'Etat et n'a-t-on pas entendu la plainte de nos frères séparés sur ce qu'ils appelaient « un assujettissement et une dégradation ? »

Et maintenant qu'arrive-t-il ? Devant la séparation qui va se généralisant parmi les peuples, alors que l'Eglise catholique s'en accommode et y gagne, le coup n'a-t-il pas été très dur pour certaines Eglises séparées ? Elles y perdent un cadre solide qui maintenait par l'extérieur la cohésion et l'unité, qui faisait la paix aussi parfois, un pouvoir de coercition bien nécessaire en certains cas toujours douloureux et pénibles. Sans cet étai, les particularismes naturellement se manifestent, et chacun tend à se faire sa religion. Aussi voit-on des esprits religieux et clairvoyants, qui tiennent à la fois à l'indépendance et à la splendeur de leur Eglise, chercher un remède à ces maux, dans une organisation ecclésiastique plus forte, dans une autorité spirituelle plus grande. On regarde vers les autres Confessions, on tente des rapprochements avec l'Orient et l'Occident. On veut renforcer le principe d'autorité, retrouver la cohésion et l'unité intérieure, soit ! On les devra donc chercher un jour dans la reconnaissance des droits de la Papauté et l'union avec l'Eglise Romaine.

Autre chose ! Au cours du siècle dernier une grande révolution s'est faite dans les esprits ; la

science et ses méthodes ont outillé à nouveau l'intelligence humaine ; du coup toute notre conception du monde et la marche même de l'humanité en ont été changées. Les découvertes ont succédé aux découvertes, les inventions aux inventions. Des hommes se sont enorgueillis, la malignité s'en est mêlée, et d'aucuns ont prétendu qu'on allait supprimer tous les mystères et ruiner tous les dogmes. *La science enfin devait supplanter la religion.*

Alors plusieurs d'entre nous, perdant la sérénité, n'ont-ils pas connu une crainte exagérée et considéré la science comme une ennemie redoutable ? C'était douter à la fois de la science vraie et de l'Eglise de Dieu.

Mais peu à peu tout le monde a vu plus clair. Des Universités catholiques se sont fondées où l'on emploie comme ailleurs et avec succès les méthodes scientifiques d'observation. Des catholiques notables sont devenus de grands savants. De grands savants célèbres sont devenus des croyants avérés et des catholiques pratiquants. Peut-être un François d'Assise chanterait-il déjà un hymne à notre sœur la Science, comme à notre sœur l'Electricité ? Toujours est-il que peu à peu la science s'est tournée et se tourne au service de l'Eglise, établissant la vérité et par suite collaborant à l'unité.

N'est-ce pas à Oxford, dans un centre d'études supérieures, que des esprits travaillés par la recherche sincère du vrai et guidés par de bonnes méthodes, sont parvenus à la foi en l'Eglise catholique et Romaine ? N'en doutez pas, dans la mesure même où savants catholiques et non-catholiques pratiqueront consciencieusement des méthodes rigoureusement scientifiques, quand ils étudieront l'Eglise, l'Evangile, l'Histoire, le Dogme, les Institutions ecclésias-

tiques, comme Henri Fabre étudiait les insectes et comme Pasteur observait les ferments, dans cette mesure même tomberont, en histoire, en exégèse, en théologie, en science sociale, les préventions, les *a priori* et les erreurs ! Alors avec la même confiance qu'avait Léon XIII lorsqu'il ouvrait aux historiens du monde les archives du Vatican, nous pourrons, nous aussi, dire à nos frères séparés : « Voici l'Eglise, sa doctrine, sa Constitution essentielle, son histoire avec ses grandeurs et ses faiblesses, histoire qui pendant de siècles a été la vôtre comme la nôtre ; cherchez, observez, scrutez, contrôlez ; si vous pratiquez les bonnes méthodes, vous ne découvrirez que ce qui est ou ce qui a été, et tout cela tournera à l'avantage de la Vérité. » Alors *la science humaine, devenue une participation limitée mais vraie de la science divine, se fera la servante de Dieu et conduira les hommes vers la charité et l'unité.* Aussi est-ce une tâche d'ordre intellectuel que Pie XI demande au Monastère des Moines bénédictins qui seront voués spécialement à l'apostolat de l'Union des Eglises (1).

Enfin une transformation profonde du monde s'est opérée grâce aux applications multiples de la science. Désormais, les hommes parcourent la terre avec facilité, et les races comme les intérêts commencent à se mêler : « Il n'y a plus de peuple, si petit soit-il, écrit l'abbé H. de Tourville, qui ne soit dominé, même à l'intérieur, par les nécessités d'une politique mondiale... Le monde ne fait plus qu'un tout très étroitement lié. Voilà le nœud de toutes les affaires actuelles. » *Nous avons maintenant un nouveau critère de la valeur des choses : on juge de tout en fonction de l'univers.* Pour apprécier les religions sur-

tout, on se place volontiers au point de vue mondial. Elles-mêmes vont être mises dans la nécessité, si elles veulent vivre et prospérer, de s'adapter au fait nouveau.

Or, voyez l'évolution qui déjà se dessine. Les Eglises qui se sont séparées de Rome ont dû se lier, se mouler en quelque sorte à un Etat et à une race, et aujourd'hui, elles se sentent trop étroites, trop localisées, trop assimilées ; elles se rendent compte que la Réforme les a décatholicisées et qu'elles ne sont plus taillées pour l'universalité. Elles sentent que la race, que le particularisme, que l'humain, que l'accidentel les ont envahies et rétrécies. Alors de toutes parts, parmi elles, les âmes les plus religieuses et qui savent voir très loin, souffrent, reconnaissent la gêne, aspirent à une extension mondiale de leur confession et regardent vers les autres branches chrétiennes et vers Rome. Encore une fois n'est-ce pas un mouvement favorable au rapprochement et qu'on ne pourra empêcher ?

D'autre part, ne voyez-vous pas que l'Eglise catholique, elle, va profiter d'une autre façon encore de ce changement du monde. Plus s'accroît le mouvement qui entraîne à la séparation des Eglises et de l'Etat et dégage les religions, plus les nations tendent à se rapprocher, à internationaliser toute leur activité comme le sont déjà leurs intérêts, plus nous marchons, lentement sans doute, avec des hauts et des bas, mais tout de même vers un monde nouveau, vers une fédération des Etats ou des Continents, en un mot vers une humanité enfin organisée, et plus, du coup, l'Eglise apparaît manifestement universelle et catholique, plus le mot catholique dont nous savions déjà le sens prend toute sa

valeur et sa portée, plus l'Eglise Romaine se montre apte et bienfaisante à tous les peuples, à toutes les races, à tous les régimes, sans être liée à aucun, plus on voit qu'elle est fondée et dotée pour conquérir et élever le monde, et que rien ici-bas n'est plus intensément actuel que cette vieille Eglise de deux mille ans. Dès lors, c'est vers Elle, finalement, que se tourneront, parmi les autres confessions chrétiennes, les âmes bien disposées, en quête d'universalité. Ah ! n'en doutez pas, le prochain Concile OEcuménique que l'on annonce et qui réunira près de quinze cents évêques venus de tous les peuples et de toutes les races, sera la plus grande manifestation de l'universalisme de l'Eglise, et ceci tournera encore, grâce à Dieu, au rapprochement et à l'union.

N'est-ce pas consolant et splendide à la fois de voir, à travers les vicissitudes du monde et même dans les temps présents, sous l'action d'une force qui vient par le dedans et même sous l'influence de puissances du dehors, comment l'Eglise prenant de plus en plus conscience de son unité primitive et de cette universalité si éclatante qui la faisait resplendir jadis, se développe, étale successivement toutes ses richesses, s'épanouit comme une belle fleur au soleil du matin ? *Les faits eux-mêmes, mieux que les efforts des hommes, ne deviennent-ils pas pour nous des gages d'espérance, des motifs de confiance et de sérénité ?*

Cet optimisme jamais n'abandonna Ignace Spenger. A la fin de sa vie, il eut à se défendre contre les attaques des non-catholiques, mécontents du mouvement considérable que l'apôtre avait suscité. Il le fit avec calme, comme un homme qui a la foi. Relatant son dernier entretien avec le Souverain Pontife, il

déclara : « Cette inoubliable conversation m'a donné la consolante assurance que lorsque l'esprit du Saint-Père sera conduit, par la lumière qui est en lui, à juger que le temps est venu d'un appel tout puissant à la catholicité en faveur de cette grande entreprise, les considérations humaines ne sauront faire obstacle à sa voix. Le Saint-Père n'a pas peur des hommes ! »

Nous, non plus, n'ayons peur ni des hommes, ni des démons, ni des choses, ni de l'avenir, car Dieu et la Vérité sont avec nous. Devant les transformations mondiales, matérielles et spirituelles, qui s'accomplissent sous nos yeux, on pressent où Dieu nous mène, on pressent que les temps s'approchent où il faudra comprendre, décider et agir. Ce n'est plus maintenant qu'il est loisible de s'endormir. La Providence travaille et le monde mue. L'Esprit de Dieu souffle sur les âmes comme autrefois sur les eaux. C'est maintenant qu'il est bon de prier et d'agir, de coopérer de tout son être avec Dieu à l'avènement du Divin Royaume.

Ne soyons pas de ces hommes qui doutent de la Providence, qui s'imaginent toujours que tout Idéal est en arrière et nous invitent sans cesse à retourner aux Grecs ou au Moyen Age. Qu'on cherche des leçons de sagesse dans le passé, oui, tant qu'on peut ! mais, grand Dieu, que ce soit pour aller de l'avant ! Autrement, c'est méconnaître l'œuvre du Seigneur et les prophéties du Christ. Qu'un athée, qu'un positiviste sans foi ait de ces illusions, c'est compréhensible. Qu'un chrétien s'y égare, c'est une aberration.

Pour nous, la grande victoire et la gloire parfaite du Christ et du Corps mystique sont dans l'avenir.

Dans l'avenir, le Christ triomphant, le Christ régnant, le Christ ressuscité de l'avènement final. Dans l'avenir, la plénitude du Corps mystique et de l'Eglise catholique ! Dans l'avenir, la grande théologie scientifique qui profitera de la synthèse des sciences. Nous ne sommes pas des morts qui regardons vers le passé, mais de fiers vivants dont l'idéal est en avant ! Le passé c'est la séparation, et l'avenir c'est l'union. Soyons optimistes, ardemment optimistes dans les choses de la foi, parce que nous sommes du Christ.

Oui, regardons souvent dans le passé, mais afin d'y trouver des appuis sur ses ruines et des feux sous ses cendres. Dans le passé, j'y vois Jésus-Christ crucifié, mort, et puis ressuscité ; n'en doutez pas, cette mort et cette résurrection du Maître sont des gages de glorification pour l'avenir. Dans le passé, je vois l'Eglise persécutée mais victorieuse de toutes les épreuves et des embûches de la route ; n'en doutez pas, c'est une garantie de succès pour l'arrivée finale ! Dans le passé, je vois l'Eglise Russe dans la tourmente et clouée sur la Croix, comme le Seigneur ; n'en doutez pas, c'est une promesse de rénovation et de vie ! Dans le passé de l'Eglise d'Angleterre, je vois des saints et des martyrs, des larmes et du sang versés en abondance et dans la prière ; n'en doutez pas, c'est un engrais pour les moissons futures ! J'y vois la charité aussi, quand nos frères séparés reçurent avec bonté le clergé français exilé ; croyez-le avec Joseph de Maistre, ces bienfaits et ces dons sont des arrhes pour l'unité. Dans le passé de l'Eglise d'Angleterre, je vois à Oxford un grand mouvement de science et de piété, une éclosion de conversions individuelles ; n'en doutez pas, c'est le chemin qui s'ouvre par où d'autres passeront et qui

mènera aux conversions collectives ! J'y vois encore la lettre retentissante de Léon XIII au peuple anglais ; n'en doutez pas, la main toujours tendue de la Papauté ne restera pas éternellement dans le vide. « Dieu a préparé l'Eglise dans le monde Juif, il l'a développée dans le monde latin », écrit H. de Tourville, peut-être faut-il ajouter avec lui que, sans rejeter ce qu'Il lui a donné par les Juifs et les Latins « Dieu épanouira l'Eglise de l'avenir avec l'aide du monde anglo-saxon. »

Oui, je crois que l'union se fera dans l'avenir, parce qu'il y a dans le passé, le sang des martyrs et la prière des saints, parce qu'il y a dans l'Eglise l'assistance de l'Esprit et les mérites infinis du Christ, et que, tout cela aidera puissamment la bonne volonté des hommes et la force des choses !

NOTES

(1) *Une œuvre monastique pour l'Union des Eglises.*

... « Dans ces abbayes, que l'on désigne en toute diligence un certain nombre de moines qui, s'étant appliqués aux études requises, — à savoir : la langue de ces peuples, leur histoire, leurs institutions, leur psychologie, et par dessus tout leur théologie et leur liturgie — se rendent plus aptes au travail de l'Union des Eglises. Cette formation s'obtiendra plus aisément si vous envoyez à Rome, en aussi grand nombre que possible, pour y suivre les cours de l'Institut oriental, ceux de vos moines les plus doués pour ces études.

Efforcez-vous également, par la parole et par la plume, de créer en Occident un courant plus intense de zèle et d'étude portant sur les points qui nous séparent des orientaux.

Enfin nous désirons beaucoup, très cher Fils, que dans ces abbayes on s'occupe avec toute la charité possible, des Russes réfugiés chez nous... »

Lettre Pontificale de Pie XI du 21 mars 1924.

(Voir Brochure publiée par l'abbaye du Mont-César, Louvain, p. 5).

(2) *Importance pour l'Eglise de la conversion du peuple anglais.*

« Il importe d'attirer à l'Eglise de nouvelles recrues. Nous savons que des légions de missionnaires se consacrent à cette tâche ; la parole du Christ est annoncée simultanément aux Chinois et aux Malgaches, aux Japonais, aux Canaques et aux Nègres de l'Afrique, et cette évangélisation universelle n'empêche pas le Pape de chercher à rallier l'Eglise d'Orient et l'Eglise schismatique grecque. Nous nous gardons de contester la valeur de ces efforts ; aux yeux du croyant, l'âme d'un Indien ou d'un Fohavalo vaut celle d'un Anglo-Saxon. Pourtant, on peut remarquer, en sens inverse, que l'âme d'un Anglo-Saxon vaut celle d'un Indien et que le premier est appelé, grâce à la multiplication de sa race et à sa vigoureuse puissance d'action à s'étendre dans le monde entier, tandis que l'autre disparaîtra misérablement. Faire rentrer dans le giron de l'Eglise romaine les peuples de langue Anglaise serait un acte d'une si extraordinaire importance qu'on ne peut évoquer cette pensée, sans qu'elle fasse passer devant l'esprit comme une vision féérique ; toutes les autres recrues sont un pur jeu d'enfant quand on les compare à celle-là.

Nous sera-t-il permis d'insinuer qu'on n'attache pas assez d'importance à cette considération que devraient toujours avoir présente à l'esprit ceux qui sont à la tête des missions, écoles, fondations et institutions diverses, dont le but commun est de convertir les infidèles ou les hérétiques ? Lorsque les ouvriers manquent pour exécuter un travail, il ne s'agit pas de faire tout ce qui est utile et bon, mais ce qui est le plus utile et le meilleur. Rien dans l'action de l'homme ne doit être laissé au hasard ou à la fantaisie : la science n'est superflue nulle part et l'apostolat chrétien doit être éclairé. »

La Science Sociale, Oct. 1886. Page 366.

(3) *Tendances nouvelles de l'Eglise réformée d'Allemagne.*

Du journal le *Reichspost*, cité par la « *Vie Catholique* » du 21 mai 1925.

« Les tendances de cette « Haute Eglise » peuvent être résumées ainsi : pour lutter contre l'individualisme dissolvant, elle veut rétablir l'épiscopat, le Saint-Sacrifice doit de nouveau constituer le centre des offices religieux ; les Eglises doivent redevenir de véritables églises, avec liturgies, encens, vêtements sacerdotaux.

Et le Saint-Sacrifice doit constituer, ainsi le veut la Hoch-Kirche, une véritable Eucharistie.

Sur nul point la séparation du Protestantisme d'avec le Catholicisme n'a été plus radicale que sur la question de la confession auriculaire : aujourd'hui, sur ce point aussi, « la Haute Eglise » veut revenir en arrière.

Elle « catholicise » donc sur trois points les plus importants : Elle proteste pourtant qu'elle ne veut pas d'un véritable rapprochement avec le catholicisme : Elle ne parle que d'une « renaissance » protestante et d'un retour aux premiers temps.

Sur beaucoup de points, elle ne prétend revenir qu'au luthérianisme originel, celui de Luther, notamment en ce qui concerne la confession auriculaire ; dans le huitième sermon contre Karlstadt, Luther qualifie celle-ci, en effet, de trésor qu'il n'échangerait pas contre le monde entier.

Ce ne fut qu'ultérieurement que le protestantisme lui substitua le succédané de la confession publique et collective.

La Hochkirche repousse donc tous les reproches qu'on lui fait de verser dans le catholicisme et ne prétend revenir qu'au Luthérianisme primitif. Par là elle s'arrête en chemin et reste illogique. »

Voir du P. Charles « *La Robe sans couture* » et de Hans Rost « *Les tendances catholicisantes dans le protestantisme d'aujourd'hui.* »

TABLE DES MATIÈRES

I. — La Volonté de l'Eglise.....	4
II. — La Chrétienté démembrée.....	14
III. — L'œuvre du Christ défigurée.....	29
IV. — Les dons du Messie méconnus.....	44
V. — La plainte de ceux qui doutent.....	56
VI. — La grande prière de Jésus pour l'unité...	72
VII. — Piété et charité unies dans l'apostolat....	84
VIII. — Vers l'union par la parole et par l'action..	97
IX. — Gages d'espérance.....	122

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

2

1-

—:— *A LA MÊME LIBRAIRIE* —:—

L'UNITÉ DE L'ÉGLISE. Les Églises séparées
d'Orient et la réunion des Églises, par M. l'Abbé
Ch. QUÉNET. In-12 4 fr. »

LE PROBLÈME CATHOLIQUE DE
L'UNION DES ÉGLISES, par M. l'Abbé
J. CALVET. In-12..... 2 fr. 25

2, 1st



Dieux, M.A.

261.9S

D568

Croisade pour l'unité du

monde Chrétien

261.9S

D568



C0-ANE-085

